






BIBLIOTHEK Z. ROSSLA



Campememt dans le Pays des Grands Namaquois.

VOYAGE
DE MONSIEUR LE VAILLANT
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,
PAR
LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, nº. 15.

Et se trouve A LIEGE,

Chez DUMOULIN, Imprimeur-Libraire, sur le grand Marché, vis-à-vis Neuvice; & dans tous les Bureaux des Postes de l'Allemagne & des Pays-Bas.

M. DCC. LXXXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A MONSIEUR BOERS,

ANCIEN FISCAL INDÉPENDANT

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

PENSIONNAIRE DE LEYDE, &c.

MONSIEUR,

Je vous ai dédié mon Livre : le Public en sera moins étonné que vous.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
LE VAILLANT.



PRÉFACE.

Il a plu aux Nomenclateurs de l'Hiſtoire naturelle d'établir des rapports, & de calquer l'anatomie des animaux ſur celle de l'homme : au moyen de cet arrangement qui n'eſt guères ſenti que des gens de l'Art, il arrive que la partie ſur laquelle poſe un oiſeau dans toute ſa force, ſe nomme les *doigts ;* que celle qui s'élève plus ou moins perpendiculairement, au-lieu d'être la jambe, comme on le croit communément, ſe nomme le *pied ;* que celui-ci, ſurmonté par le talon, eſt immédiatement ſuivi par la jambe, qui d'ordinaire paſſe pour la *cuiſſe*, & qu'enfin cette dernière partie qui, dans l'oiſeau vivant, n'eſt preſque pas remarquable, ſe trouve cachée, & ne fait pour ainſi dire qu'un avec le corps même de l'animal : d'où l'on peut conclure que le pied d'un Héron, par exem-

ple, eſt auſſi grand que tout ſon corps : aſſertion qui paroîtroit ridicule, abſurde, ſi l'on n'étoit prévenu que cette diſtribution méthodique eſt adoptée par tous les Savans. Il eſt donc clair qu'un oiſeau ne marche pas ſur ſes pieds & ſes talons, mais uniquement ſur ſes doigts. J'ai cru cet avertiſſement néceſſaire pour me faire comprendre, s'il m'arrive, dans le récit de mes Voyages ou dans l'Ouvrage plus étendu dont il n'eſt en quelque ſorte que l'introduction, de parler, d'après ces convenances, de mes acquiſitions en quadrupèdes, oiſeaux, &c. Obligé de me ſervir des termes & des meſures adoptés par les Ornithologiſtes, les perſonnes qui ne ſont pas Naturaliſtes, & qui daigneront me lire, auroient infailliblement trouvé dans les trois quarts de mes Deſcriptions, de l'erreur ou de l'obſcurité, ſi je ne leur donnois cette clef, indiſpenſable à quiconque jetteroit pour la première fois les yeux ſur cette partie de l'Hiſtoire naturelle.

Je pardonne à ces Ouvrages volumineux, à ces compilations immenſes, où l'on met

à contribution les Livres anciens, où les textes ſont tout au long cités, où, par cela ſeul qu'ils ſont anciens, on préſente comme des vérités immuables, les rêves de l'imagination ou de l'ignorance. Mais lorſqu'épris de la manie d'une Science, & ne trouvant pas en ſoi les reſſources propres à en étendre les progrès; que du fond de ſon Cabinet on prétend établir des principes & dicter des loix; qu'on abuſe des dons heureux du génie pour propager de vieilles erreurs, & couvrir de toutes les graces de l'élocution les menſonges avérés de nos Pères; qu'on les déguiſe, qu'on les tourmente, qu'on ſe les approprie en connoiſſance de cauſe, je ne fais point grace à l'Ecrivain qui ſe pare ainſi de la dépouille d'autrui, quelque peine qu'il ait priſe pour en raſſortir les lambeaux.

Bien réſolu de ne parler que de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait, je ne dirai rien que d'après moi-même, & certes on ne me reprochera pas les fautes de ceux qui m'ont précédé.

Si, dans quelques endroits de mes récits,

on rencontre des obſervations diamétralement oppoſées à celles des autres Voyageurs, je n'entendrai pas toujours conclure de là qu'ils ſe ſont trompés : je ne veux déprécier perſonne ; j'aimerois mieux (ſur certains articles) imaginer que la différence des temps ou des points de vue, en a produit dans les rapports & les réſultats : ce ne ſeroit plus, ſi l'on veut, qu'une erreur, une illuſion d'optique.

Mais ſur les objets qui, pour avoir été trop légèrement apperçus, défigurent eſſentiellement la vérité, mon ſentiment, quoiqu'il ne cherche point à prévaloir, ne pliera jamais, lorſqu'il ſera ſûr du fait, & qu'il marchera précédé de ſes preuves.

Il n'y a pas un ſiècle que le goût des Voyages s'eſt répandu dans l'Europe. Le François ſur-tout plus qu'aucun autre Peuple, heureux dans ſa Patrie, attaché comme la moule par ſon *biſſus* à ſa terre natale, le François ſe déplaçoit avec peine, regardoit une abſence d'un mois comme une eſpèce de dévouement ; il ſe contentoit d'attendre,

& recevoit avidement les contes ridicules de quelques charlatans téméraires ſur les Pays lointains ; il s'amuſoit des récits de leurs découvertes merveilleuſes & de leurs aventures incroyables : l'exagérateur Ecrivain marchandoit, ſi je puis parler ainſi, avec la crédulité publique, & ſe trouvoit trop payé de ne voit rabattre que la moitié de l'enflure & du merveilleux de ſon Livre. Les Sciences croupiſſoient dans les ténèbres de l'incertitude, & l'Hiſtoire naturelle n'étoit pas même encore à ſon enfance.

Peu-à-peu le génie des découvertes a déployé ſes aîles ; les Arts & les Lettres ont cédé la place aux Sciences ; la paſſion des Voyages s'eſt éveillée ; ce déſir toujours plus inſatiable de connoître & de comparer, s'eſt agrandi en proportion des miracles qu'il a produits : on n'a plus connu de bornes à meſure que les dangers ſe ſont applanis ; & ce qui paroiſſoit autrefois un obſtacle inſurmontable, n'eſt aujourd'hui qu'une excuſe puérile, un moyen honteux de cacher ſa foibleſſe & ſon inertie.

Plus qu'aucun autre, élevé dans des principes tout-à-fait contraires, j'ai nourri dans mon cœur le goût le plus ardent pour les Voyages ; & quoique j'aie fait depuis pour l'étouffer, ce n'eſt qu'en cédant à mes tranſports que je ſuis parvenu à en modérer la violence.

J'ai traverſé les mers ; j'ai voulu voir d'autres hommes, d'autres productions, d'autres climats ; je me ſuis enfoncé dans quelques déſerts ignorés de l'Afrique : j'ai conquis une petite portion de la terre.

Je ne ſongeois point à la réputation ; je ne connoiſſois point en moi de titres pour y parvenir ; je ne m'occupois que de mes plaiſirs.

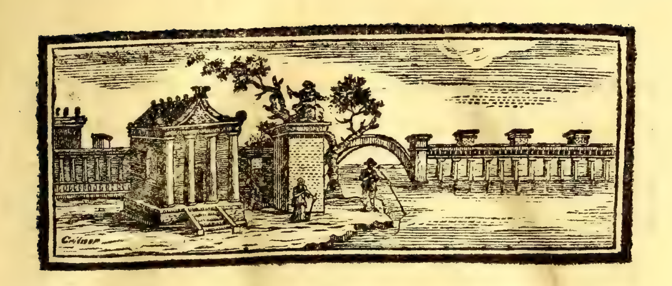
Mes amis & ma famille ont voulu me perſuader que la relation de mes Voyages & le détail de mes découvertes en Hiſtoire naturelle, pourroient être de quelqu'utilité. Je leur livre cette relation & ces découvertes telles qu'elles ſont & pour ce qu'elles valent, n'entendant y attacher d'autre mérite que la complaiſance, & renonçant à toute eſpèce de prétention littéraire dont je ne ſerois pas

en état de porter le fardeau. Ce que je ſuis, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, voilà tout ce que je me ſuis propoſé de leur apprendre.

On trouvera peut-être étrange que, pour donner la relation d'un Voyage récemment entrepris en Afrique, j'aie été forcé de me replier ſur le paſſé, & de conduire mes Lecteurs dans l'Amérique méridionale ſur les premiers pas de mon enfance. J'ai cru qu'il ne ſeroit pas mal-à-propos de juſtifier, par les commencemens de ma vie, ma manière de voir, de penſer & d'agir qui conſervera toujours le goût du terroir, & qui, jugée peut-être avec ſévérité, ne manqueroit pas de choquer ces eſprits intolérans, qui ne ſouffrent jamais ſans humeur qu'on leur enlève leurs préjugés, & qu'on oſe heurter de front les principes & les uſages juſques-là généralement adoptés. Mais de quelqu'œil qu'on enviſage cette hardieſſe à rendre mes penſées, à prétendre redreſſer juſqu'aux erreurs même du Génie, il m'importe qu'on ſache qu'aucune haine particulière, aucune

envie, aucuns déplaisirs secrets ne sauroient balancer dans mon ame l'intérêt de la vérité, que je chéris par-dessus tout, & que je lui ai sacrifié dans plus d'une rencontre, celui même de l'amour-propre.

Je présenterai à la suite de cet Ouvrage, aux Amateurs d'Histoire naturelle, la description générale de tous les individus, quadrupèdes & oiseaux que je me suis procurés dans mes courses, & que je possède actuellement; j'y joindrai les gravures coloriées de ceux qui sont inédits, & de ceux qui jusqu'à présent sont encore inconnus; on y verra des genres absolument neufs, des variétés considérables dans les espèces. Quoique la Girafe ait été décrite & gravée dans quelques Auteurs, cela ne m'empêchera pas de recommencer ces deux opérations : ce qui a été dit jusqu'à présent sur cet animal, & les dessins qui en ont été faits ne ressemblant guères à l'original qui existe dans mon Cabinet, & à l'étude que j'ai faite de ses mœurs dans son Pays natal.



PRÉCIS HISTORIQUE.

LA partie Hollandoiſe de la Guyanne ſoumiſe à la domination de la Compagnie d'Occident, eſt peut-être la moins connue des Naturaliſtes, quoiqu'elle ſoit, ſans contredit, de toute l'Amérique méridionale celle qui offre dans tous les genres les productions les plus curieuſes & les plus extraordinaires. Placée ſous le climat brûlant de la Zône Torride à 5 degrés Nord de la Ligne, cette Région, encore enveloppée de la croûte des temps, recèle, ſi je puis m'exprimer ainſi, le foyer où la Nature travaille ſes exceptions aux règles générales que nous croyons lui connoître. Elle a, ſur une étendue d'environ cent lieues de côtes, une profondeur preſqu'illimitée; c'eſt là que le fleuve SURINAM promène ſes eaux majeſtueuſes. Sur ſa rive gauche, à trois lieues de la Mer, s'élève PARAMARIBO, chef-lieu de cette vaſte Colonie: c'eſt ma patrie & le berceau de mon enfance. Elevé par des parens inſtruits qui travailloient à ſe procurer par eux-mêmes les objets intéreſſans & précieux qui ſont répandus dans ce Pays, j'avois continuellement ſous les yeux les produits de leurs acquiſitions; je jouiſſois à mon aiſe de leur Cabinet très-intéreſſant:

j'aurai, dans la ſuite, occaſion d'en parler. Dès mes plus jeunes années, ces tendres parens qui ne pouvoient un moment ſe détacher de moi, ſouvent expoſés par leurs goûts à des Voyages lointains, à de longs ſéjours aux extrêmités de la Colonie, m'emmenoient avec eux, & me faiſoient partager leurs courſes, leurs fatigues & leurs amuſemens. Ainſi j'exerçai mes premiers pas dans les Déſerts, & je naquis preſque Sauvage. Quand la raiſon, qui devance toujours l'âge dans les Pays brûlés, eut commencé à luire pour moi, mes goûts ne tardèrent point à ſe développer; mes parens aidoient, de tout leur pouvoir, aux premiers élans de ma curioſité. Je goûtois tous les jours, ſous d'auſſi bons maîtres, des plaiſirs nouveaux; je les entendois diſſerter, d'une façon qui étoit à ma portée, ſur les objets acquis, & ſur ceux qu'on eſpéroit ſe procurer dans la ſuite. Tant d'idées & de rapports, s'amaſſoient dans ma tête confuſément à la vérité dans les commencemens; mais peu-à-peu avec plus d'ordre & de méthode. La Nature a donc été ma première inſtitutrice, parce que c'eſt ſur elle que ſont tombés mes premiers regards.

Bientôt le déſir de la propriété & l'eſprit d'imitation, paſſions favorites de l'enfance, vinrent donner de l'impétuoſité, je pourrois dire de l'impatience, à mes amuſemens. Tout diſoit à mon amour-propre que je devois auſſi me faire un Cabinet d'Hiſtoire-naturelle; je me laiſſai careſſer par cette idée ſéduiſante, &, ſans perdre de temps, je déclarai traîtreuſement la guerre aux animaux les plus foibles, & me mis à la



pourſuite des Chenilles, des Papillons, des Scarabées, en un mot de toutes les eſpèces d'Inſectes.

Lorſqu'on travaille pour ſon propre compte, on peut, avec des moyens bornés, des talens novices & peu développés, faire un mauvais ouvrage; mais on a, ce me ſemble, toujours aſſez bien réuſſi pour ſoi-même, ſi l'on n'a négligé, ni temps, ni ſoins, ni peines, & ſi l'on y a déployé toutes ſes facultés, toutes ſes forces. D'après ces diſpoſitions, indices preſque certains des ſuccès, je voyois ſe former ſous mes mains & s'accroître de jour en jour ma jolie collection d'Inſectes; j'en faiſois le plus grand cas; je l'eſtimois outre meſure : j'en étois l'unique créateur : c'eſt dire aſſez combien je la trouvois ſupérieure à celle de mes parens : l'orgueil eſt un aveugle qui fait marcher de pair les chefs-d'œuvres de la Sottiſe & du Génie.

Tout concentré dans ma jouiſſance, je n'avois pas encore ſenti que toujours l'obſtacle ſe préſente, & vient ſe placer entre l'entrepriſe & le ſuccès.

Dans une de nos courſes, nous avions tué un Singe de l'eſpèce que, dans le Pays, on nomme *Baboën*. C'étoit une femelle : elle portoit ſur ſon dos un petit qui n'avoit point été bleſſé; nous les enlevâmes tous les deux. De retour à la plantation, mon Singe n'avoit point encore déſemparé les épaules de ſa mère; il s'y cramponnoit ſi fortement, que je fus obligé de me faire aider par un Nègre pour l'en détacher; mais, à peine ſéparé, il ſe lança comme un oiſeau ſur une tête de bois qui portoit une perruque de mon père; il l'embraſſa de toutes ſes pat-

tes, & ne voulut abſolument plus la quitter. Son inſtinct le ſervoit en le trompant ; il ſe croyoit ſur le dos & ſous la protection de ſa mère. Il étoit tranquille ſur cette perruque ; je pris le parti de l'y laiſſer, & de le nourrir avec du lait de Chèvre. Son erreur dura environ trois ſemaines ; après quoi, s'émancipant de ſa propre autorité, il abandonna la perruque nourricière, & devint par ſes gentilleſſes l'ami & le commenſal de la maiſon.

Je venois d'établir, ſans m'en douter, le Loup dans la bergerie. Un matin que je rentrois dans ma chambre, dont j'avois eu l'imprudence de laiſſer la porte ouverte, je vis mon indigne élève qui faiſoit ſon déjeûné de ma ſuperbe collection : mon premier tranſport fut de l'étouffer dans mes bras ; mais le dépit & la colère firent bientôt place à la pitié, quand je m'apperçus qu'il s'étoit livré lui-même par ſa propre gourmandiſe au plus cruel ſupplice. Il avoit, en croquant les Scarabées, avalé les épingles qui les enfiloient : c'eſt en vain qu'il faiſoit mille efforts pour les rendre. Ses tourmens me firent oublier le dégât qu'il me cauſoit ; je ne ſongeai plus qu'à le ſecourir ; & mes pleurs & tout l'art des Eſclaves de mon père que j'appellois de tous côtés à grands cris, ne purent le rendre à la vie. Cet accident me renvoyoit fort loin ſur mes pas ; mais il ne put me rebuter ; je me livrai bien vîte à de nouvelles recherches ; &, non content d'un tréſor unique, j'en voulus réunir pluſieurs. Je ſongeai, par une progreſſion naturelle, aux Oiſeaux. Nos Eſclaves ne m'en fourniſſoient point aſſez à mon gré ; je m'armai de

de la sarbacane & de l'arc Indien : en peu de temps, je m'en servis avec beaucoup d'adresse. Je passois les journées entières à l'affût ; j'étois devenu un chasseur déterminé. Ce fut alors qu'on s'apperçut, & que je sentis moi-même, que ce goût se changeoit en passion : passion vive qui troubloit jusqu'aux heures du sommeil, & que les années n'ont fait que fortifier.

Quelques amis m'ont accusé de froideur & d'insensibilité : un plus grand nombre a trouvé téméraires les voyages singuliers que j'ai entrepris dans la suite. Je pardonne volontiers aux uns, & n'ai rien à dire aux autres : cependant pour peu qu'on daigne s'arrêter aux premiers pas de mon enfance, cette apparence d'originalité surprendra moins, & l'on verra que mon éducation en est à la fois & la cause & l'excuse.

Quelque temps après, mes parens, qui avoient fixé leur départ pour l'Europe, & qui n'aspiroient plus qu'au bonheur de se réunir dans le sein de leurs familles, ayant mis ordre à leurs affaires, je montai avec eux sur le Navire *Catharina*. Le 4 Avril 1763, on leva l'ancre, & l'on prit la route de la Hollande. Je partageois, dans la joie de mon cœur, tous les projets de plaisirs & de fêtes auxquels se livroient mes parens durant la traversée : une curiosité bien naturelle à mon âge ajoutoit à mes transports ; mais cette agitation, ou plutôt ce délire, ne me rendoit pas insensible aux regrets. Je ne pouvois devenir ingrat en si peu de temps, & perdre de vue si tranquillement la terre bienfaisante qui m'avoit vu naître. Je jettois souvent mes regards vers

les rives heureuſes dont je m'éloignois de plus en plus. A meſure qu'elles fuyoient, & qu'emporté par les vents, je m'approchois des climats glacés du Nord, une triſteſſe profonde flétriſſoit mon ame, & venoit diſſiper les preſtiges de l'avenir.

Après une traverſée cruelle & dangereuſe, nous jettâmes l'ancre au Texel, à neuf ou dix heures du matin, le 12 Juillet ſuivant.

Nous étions donc enfin en Europe : tout ce que je voyois étoit ſi nouveau pour moi, je montrois tant d'impatience, je fatiguois les gens de tant de queſtions, chaque objet qui s'offroit à ma vue, me paroiſſoit ſi extraordinaire, que j'étois moi-même un objet d'étonnement aux yeux de ceux qui m'entouroient. Cependant mes importunités ne mettoient pas toujours les rieurs contre moi, & je payois bien amplement en remarques piquantes ſur l'Amérique, les inſtructions qu'on avoit la complaiſance de me donner ſur l'Europe.

Après avoir paſſé quelque temps en Hollande, nous nous rendîmes en France dans la Ville où mon père eſt né, & l'on me fixa dans le ſein de ſa famille : c'eſt-là que je donnai nouvelle carrière à mes goûts, dans le Cabinet de M. Bécœur. Il offroit, pour l'Ornythologie d'Europe, la collection la plus nombreuſe & la mieux conſervée que j'aye jamais rencontrée.

A Surinam, je m'étois fait une manière de déſhabiller les Oiſeaux qui me réuſſiſſoit aſſez bien, mais qui parloit fort peu à l'imagination, encore moins aux yeux. Je ne connoiſſois d'autre mé-

thode que d'en dépoſer les peaux dans de grands livres pour les conſerver. Ici, un autre ſpectacle éveilloit tous mes ſens : il falloit, outre le mérite de la conſervation, leur reſtituer leurs formes : ces deux points eſſentiels m'embarraſſoient ; je réſolus de m'en faire une étude particulière, & je m'y livrai tout entier. J'étois chaſſeur déterminé. Pendant un ſéjour de deux ans en Allemagne, un autre de ſept en Lorraine & en Alſace, je fis un dégât d'oiſeaux incroyable. Je voulois auſſi joindre la connoiſſance approfondie des mœurs à la diſtinction des eſpèces, & je n'étois parfaitement ſatisfait de mes chaſſes, que lorſque j'étois parvenu à ſurprendre le mâle & la femelle en ſituation qui ne me permît pas de douter de leur ſexe. J'ai ſouvent paſſé des ſemaines entières à épier des eſpèces d'oiſeaux avant de pouvoir me procurer la paire.

C'eſt donc dans l'eſpace de huit ou neuf ans qu'à force de ſoins, de peines, de tentatives & de dégâts, je ſuis parvenu non-ſeulement à rendre à ſes animaux, ſi frêles & ſi délicats, leur forme naturelle, mais même à les maintenir dans cette conſervation intacte & pure qui fait le mérite de ma collection. C'eſt auſſi par cette longue habitude de vivre avec eux dans les champs, dans les bois, dans tous les lieux de leurs retraites les plus cachées, que j'ai appris à diſtinguer les ſexes d'une manière invariable : Art divinatoire, ſi je puis m'exprimer ainſi, que je ne prétends pas donner comme un mérite bien éminent, mais qui eſt l'appanage d'un très-petit nombre d'Ornytologiſtes. Combien de fois ne

m'eſt-il pas arrivé de voir dans des Cabinets, d'ailleurs aſſez curieux, tantôt des divorces forcés, tantôt des alliances monſtrueuſes & contre nature? Là on place, comme mâle & femelle, deux êtres qui jamais ne ſe ſont rencontrés; plus loin un mâle & ſa femelle ſont annoncés & claſſés comme deux eſpèces différentes, &c.

J'amaſſois de plus en plus des connoiſſances dans cette partie intéreſſante de l'Hiſtoire naturelle; mais j'avoue que, loin de me contenter, elles ne faiſoient que me prouver toute l'inſuffiſance de mes forces: une carrière plus étendue devoit s'ouvrir devant moi; l'occaſion ſembloit m'appeller de loin, & m'inviter à ne pas différer plus long-temps.

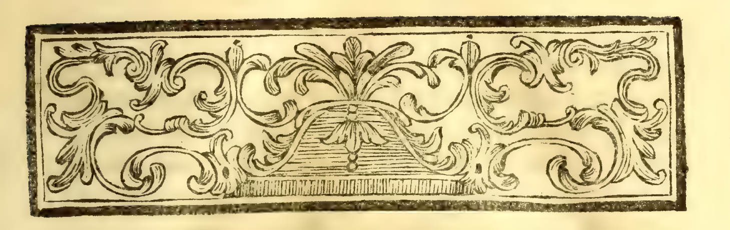
Dans le courant de 1777, une circonſtance favorable me conduiſit à Paris. Je portai, comme tout Etranger qui arrive pour la première fois dans cette Capitale, mon tribut d'admiration aux Cabinets des Curieux & des Savans. J'étois ébloui, enchanté de la beauté, de la variété des formes, de la richeſſe des couleurs, de la quantité prodigieuſe des individus de toute eſpèce qui, comme une contribution forcée, viennent des quatre parties du monde ſe claſſer méthodiquement, autant que cela ſe peut faire, dans un eſpace malheureuſement toujours trop limité. En trois années de ſéjour, je vis, j'étudiai, je connus tous les Cabinets importans: mais, le dirai-je, ces ſuperbes étalages me donnèrent bientôt un mal-aiſe; ils laiſſèrent dans mon ame un vuide que rien ne

pouvoit remplir. Je ne vis plus, dans cet amas de dépouilles étrangères, qu'un dépôt général où les différens êtres rangés, sans goût & sans choix, dormoient profondément pour la science. Les mœurs, les affections, les habitudes, rien ne me donnoit des indications précises sur ces choses essentielles. C'étoit l'étude qui, dans ma première jeunesse, m'avoit le plus intéressé. Je connoissois, il est vrai, divers Ouvrages d'Histoire naturelle; mais remplis de contradictions si rebutantes, que le goût qui n'est pas encore formé, ne peut que beaucoup perdre à les lire. J'avois sur-tout dévoré les chefs-d'œuvres immortels consacrés à la postérité par un des plus grands génies; je brûlois tous les jours un nouvel encens aux pieds de sa statue; mais son éloquence magique ne m'avoit pas séduit au point d'admirer jusqu'aux écarts de son imagination, & je ne pouvois pardonner au Philosophe les exagérations du Poëte.

D'ailleurs & par-dessus tout, je songeois continuellement aux parties du Globe qui n'ayant point encore été fouillées, pouvoient, en donnant de nouvelles connoissances, rectifier les anciennes. Je regardois comme souverainement heureux, le mortel qui auroit le courage de les aller chercher à leur source. L'intérieur de l'Afrique, pour cela seul, me paroissoit un Pérou. C'étoit la terre encore vierge. L'esprit plein de ces idées, je me persuadois que l'ardeur du zèle pouvoit suppléer au génie; & que pour peu qu'on fût un observateur scrupuleux, on seroit toujours un assez grand écrivain. L'enthousiasme

me nommoit tout bas l'être privilégié auquel cette entreprise étoit réservée : je prêtai l'oreille à ses séductions, & de ce moment je me dévouai. Ni les liens de l'amour, ni ceux de l'amitié, ne furent capables de m'ébranler : je ne communiquai mes projets à personne. Inexorable, & fermant les yeux sur tous les obstacles, je quittai Paris le 17 Juillet 1780.





VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

VOYAGE
AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

IMPATIENT de réaliser mes projets, je me rendis en Hollande. Je visitai les principales villes de la République, & leurs curiosités; Amsterdam enfin m'offrit des trésors dont je n'avois nulle idée. Tous les Savans daignèrent me recevoir; tous les cabinets me furent ouverts : entr'autres, je ne pouvois me lasser d'admirer celui de M. Temminck, trésorier de la Compagnie des Indes, & la brillante collection qu'il renferme. J'y remarquai une foule d'objets précieux que je n'avois jamais vus en France. Tout m'y parut extrêmement rare, & de la conservation la plus pure. Sa superbe volière aussi me pré-

ſenta, dans une ſuite admirable, le double aſpect de l'Art & de la Nature réunis pour tromper les climats. C'eſt là qu'il eſt permis à l'œil enchanté d'admirer, vivans, les individus les plus beaux & les moins connus; c'eſt là qu'on voit, par les ſoins aſſidus qu'on leur prodigue, les oiſeaux les plus éloignés, les plus étrangers l'un à l'autre, multipliant, ſe propageant, comme s'ils vivoient dans leur pays natal. Ce ſpectacle, je l'avouerai, ſervit encore à redoubler mon ardeur, & me raffermit pour jamais contre tous les obſtacles & tous les périls que j'avois réſolu d'affronter.

Je ne tardai point à me lier particuliérement avec M. Temminck. Cet Amateur me combloit d'honnêtetés; il pouvoit, plus qu'aucun autre, favoriſer mes deſſeins. Je n'héſitai point à les lui confier. Il m'approuva, & me mit bientôt au fait des moyens que je devois employer pour réuſſir; il n'épargna lui-même ni ſoins ni démarches; je fus aſſez heureux pour obtenir la permiſſion de paſſer au Cap ſur un vaiſſeau de la Compagnie. Mon départ fut arrêté. J'obtins de mon reſpectable ami ces recommandations ſi puiſſantes & ſi généreuſes, ſans leſquelles, par une fatalité ſingulière, comme on le verra bientôt, je ſerois infailliblement tombé dans les plus cruels embarras.

Je m'occupois ſans relâche des préparatifs néceſſaires pour ce grand voyage. Lorſque je me fus procuré tout ce que je prévoyois devoir m'être utile dans l'intérieur de l'Afrique, je pris congé de mes amis, & de l'Europe. Une chaloupe vint me recueillir, & me conduiſit au Texel, à bord du *Held-Woltemaade*, vaiſſeau deſtiné pour Ceylan, mais qui devoit relâcher

au Cap de Bonne-Espérance. Notre Capitaine se nommoit *S**. V***. Le vent n'étant point favorable pour sortir du Texel, nous l'attendîmes pendant huit jours. Dans cet intervalle, j'appris que notre navire étoit un *ex-voto* de la Compagnie des Indes, en mémoire d'une belle action d'un Habitant du Cap, nommé *Woltemaade*, lequel, pendant une tempête affreuse, avec le secours de son cheval, étoit parvenu à sauver quatorze matelots d'un navire naufragé dans la Baie de la Table, mais qui lui-même, victime de ses généreux efforts, avoit péri dans une dernière tentative, accablé par sa propre fatigue, par celle de son cheval & le poids des malheureux qui s'étoient jettés en foule sur lui, dans la crainte qu'il ne retournât plus au vaisseau avant qu'il fût entiérement submergé. On peut voir une description très-détaillée & très-attendrissante de cette catastrophe, dans le Voyage au Cap, du Docteur Sparmann.

Enfin, le vent s'étant déclaré favorable, nous levâmes l'ancre le 19 Décembre 1781, à onze heures du matin, veille précise de la déclaration de guerre de la part des Anglois à la Hollande. Vingt-quatre heures plus tard, la Compagnie ne nous auroit pas permis de partir; ce qui seroit venu, fort mal-à-propos, me contrarier & renverser peut-être toutes mes résolutions, & plus encore mes espérances. Un très-gros temps, & une brume fort épaisse nous permirent de traverser la Manche sans être apperçus des Anglois; nous gagnâmes la Pleine-mer, fendant les flots en toute sécurité, & ne soupçonnant pas que le feu de la guerre se fût embrasé de toutes parts.

Nous allions tantôt bien, tantôt mal, & ſuivions le *Mercure*, autre vaiſſeau de la Compagnie, qui faiſoit même route que nous, & nous commandoit. Juſques-là, notre Voyage ne nous offrit rien de remarquable ; mais nous devions nous reſſentir bientôt de l'ébranlement général.

Je ſavois que, dans une traverſée de trois ou quatre mois, peut-être de ſix, j'éprouverois plus d'un inſtant de déſœuvrement & d'ennui ; en conſéquence, je m'étois précautionné là-deſſus, avant de partir, & j'avois emporté quelques Livres. Parmi mes Traités d'Hiſtoire naturelle, & mes Relations de Voyages, j'avois un *la Caille.* Je m'amuſois de préférence à le lire ; mais je me rappelle qu'un jour, tombant ſur un paſſage anti-philantropique, & plein de fanatiſme, je jettai tout-à-coup le Livre avec humeur, & me promis bien de n'en pas continuer la lecture. Voici ce paſſage : „ L'uſage d'aller à la chaſſe „ des Negres fugitifs & brigands, comme à celle „ des animaux ſauvages, n'a rien qui puiſſe cho- „ quer la délicateſſe Européenne ; du moment „ où des hommes utiles dans la Société renon- „ cent à leur état, par un eſprit de libertinage „ & de cupidité, ils ſe dégradent au-deſſous des „ bêtes, & méritent les plus rigoureux traite- „ mens ". Mais depuis, réfléchiſſant au caractère humain, doux & ſi tolérant, dont on fait par-tout honneur à ce Savant, je repris ſon Livre, & j'y trouvai ces réflexions : „ Préjugé à „ part, lequel eſt préférable à l'autre, de celui „ qui cultive les Arts, & qui invente des ex- „ ceptions contraires aux règles de la loi natu- „ relle, ou de celui qui, content du premier né-

„ ceſſaire, ſe conduit ſuivant les maximes d'une „ équité ſtricte & ſcrupuleuſe. "? Je me rappellai alors que les Lettres & les Sciences avoient perdu l'Abbé de la Caille, avant qu'il eût mis la dernière main à ſon Journal; & je rejettai ſur l'ignorance barbare de l'Editeur ce paragraphe infâme, qui ne pouvoit, en aucune maniere, être échappé à la plume d'un Prêtre, d'un Savant, d'un Philoſophe.

Le premier Février 1781, étant par trois degrés nord de la Ligne, nous fûmes avertis, au point du jour, qu'on découvroit une voile à l'horizon; le *Mercure* étoit alors en avant preſque hors de vue, & nous avions un calme plat; toutes nos lunettes furent inutilement braquées; ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous pûmes diſtinguer & reconnoître que ce n'étoit qu'un petit bâtiment. Les uns le croyoient François, d'autres ſoutenoient qu'il étoit Anglois; chacun raiſonnoit à ſa façon, & formoit des conjectures, en attendant les certitudes. On s'apperçut, quelques heures après, qu'il ſe faiſoit remorquer par deux chaloupes, & qu'il venoit à nous, à force de rames. C'étoit, aſſuroit on alors, un bâtiment en détreſſe, qui s'approchoit pour demander du ſecours; nous le laiſſions arriver fort tranquillement. Vers les trois heures après midi, le voyant à la demi-portée, nous aſſurâmes notre pavillon par un coup de canon en blanc; mais nous fûmes étrangement ſurpris de recevoir, dans notre dunette, un boulet qui fut ſuivi de toute la bordée: le Corſaire en même-temps arbora pavillon Anglois.

Je chercherois en vain à peindre l'étonnement,

la ſtupéfaction de tout l'équipage dans cette aventure imprévue. Il n'y avoit peut-être pas ſur le vaiſſeau un ſeul homme qui ſe fût jamais trouvé à une action. Le Capitaine & les Officiers, habitués à voyager paiſiblement, n'avoient jamais commandé en pareille circonſtance : attaqués de la ſorte, ſans s'y être attendus, ſans avoir eu le temps de faire aucuns préparatifs, ni même de ſe baſtinguer, on ſe figure aiſément quelle devoit être la conſternation de ces pauvres gens. L'épouvante, & ſur-tout la confuſion, étoient peintes ſur tous les fronts. Les Officiers crioient à tue-tête ; les Soldats, toutes recrues, qui n'avoient jamais chargé un fuſil, ne ſavoient auquel entendre, à quoi répondre ; en un mot, à ſept heures du ſoir, nous n'avions pas encore brûlé une amorce. Le Corſaire nous canonnoit ſans relâche ; il nous ſommoit de nous rendre, nous menaçant de nous couler à fond, ſi nous réſiſtions plus long-temps. Notre Capitaine, dans une agitation convulſive, ne ceſſoit de lui crier qu'il n'étoit point maître de ſe rendre ainſi à à diſcrétion, qu'il falloit, pour cela, s'adreſſer au *Mercure*, qui étoit ſon Commandant. Le bonhomme avoit entiérement perdu la tête.

Enfin, comme par miracle, un petit vent s'étant élevé, le *Mercure* s'approche, & demande à notre Capitaine pourquoi on ne tiroit pas ; il lui répond qu'il avoit attendu ſes ordres, & que c'étoit au Commandant à donner le ſignal pour ſe battre ; excuſe tout-à-fait plaiſante dans la bouche d'un marin attaqué par un petit bâtiment de ſeize pieces de huit, tandis qu'il en avoit trente-deux d'un plus gros calibre, pluſieurs

pierriers, & trois cents hommes, outre l'équipage!

Le *Mercure* commençant à tirer, nous commençâmes auſſi à faire feu de tous bords; &, quoique le *Mercure* ſe trouvât entre l'Anglois & nous, n'importe, nous tirions toujours. Nos gens, que ce déſordre favoriſoit, s'étoient enivrés à qui mieux-mieux; ils alloient, couroient ſans ſavoir où, ſe heurtoient, chanceloient, revenoient ſans ſavoir pourquoi; on crioit; on pleuroit d'un côté; on juroit; on ſe cachoit d'un autre: le Chapelain lui-même, ſans doute pour ſe donner du courage, n'avoit pas craint de ſe livrer aux mêmes excès; je le vis, une lanterne à la main, deſcendre à la Sainte-Barbe remplie de vingt-cinq milliers de poudre deſtinés pour Ceylan, & en rapporter, ſans la moindre précaution, de quoi faire des cartouches; car il eſt à remarquer qu'il n'y en avoit pas une ſeule de proviſion, & que, depuis le matin, on n'avoit pas ſongé à en préparer.

Après avoir abymé toutes nos manœuvres, & nous avoir criblés de toutes parts, le Corſaire nous abandonna à onze heures du ſoir. Il étoit fort loin, que nous tirions toujours. Quel beau moment pour les poltrons! Comme ils ſe démenoient alors, & parcouroient le pont d'un pas ferme, hauſſant la voix, & provoquant l'ennemi qu'ils n'entendoient plus! Pourtant on le craignoit encore; perſonne n'oſa ſe coucher. Je paſſai, comme les autres, toute la nuit au bel air, étendu ſur un ſac au milieu des fuſils rangés; mais, à tous momens, réveillé par les alertes très-vives de ceux qui faiſoient la garde,

& que le bruit des canons Anglois pourſuivoit ſans ceſſe. On peut ſe faire une idée du déſordre qui avoit régné dans cette bagarre : le lendemain, lorſqu'on flamba les pieces, on trouva des canons remplis juſqu'à la bouche, & qui contenoient juſqu'à trois charges de poudre, alternativement entaſſées l'une ſur l'autre, avec autant de boulets. Pluſieurs fuſils avoient été chargés les balles les premieres : je ſuis bien perſuadé que, ſans le *Mercure*, nous euſſions été pris; heureuſement nous en fûmes quittes pour la peur. Il n'y avoit effectivement que ce fantôme capable de conſterner des Officiers, au point de ſe laiſſer canonner, pendant quatre heures, ſans oſer ripoſter par un ſeul coup. L'Anglois croyoit certainement que nous n'avions point de canons, ou que ceux qu'il voyoit étoient de bois; la moindre réſiſtance, de notre part, lui eût fait auſſi-tôt lâcher priſe, & ſans doute il ſe ſeroit retiré plus vîte qu'il n'étoit venu.

Je n'acheverai point ce tableau, vraiment digne des crayons plaiſans de Calot, ſans rapporter un dernier trait qui rappelle le rire ſur mes levres, au moment où j'écris. J'errois çà & là de la dunette au pont, & du pont à la chambre (car, n'ayant point de commiſſion ſur le navire, je n'avois aucun ordre à donner ni à recevoir,) j'apperçus le Gardien des papiers de la Compagnie fidélement aſſis auprès de la boîte myſtérieuſe, & tout prêt à la lancer par la fenêtre au moindre ſignal d'un péril imminent. Celui-là du moins étoit à ſon poſte : mais le devoir l'y fixoit beaucoup moins que la terreur. Elle s'étoit emparée de tous ſes ſens. „ Vaillant, s'é-

„ cria-t-il, Vaillant, c'eſt fait de nous. Eh! mon „ ami, nous ſommes perdu, nous ſommes per- „ dus"! Je faiſois mes efforts pour le raſſurer, & l'engageois à changer d'air, afin qu'il changeât de contenance ; un boulet vint traverſer la chambre avec un fracas horrible ; je vis mon homme tomber comme une maſſe, immobile, & ſans mouvement ; je le crus mort ; mais peu-à-peu il ſe releva de lui-même en pouſſant de profonds ſanglots. Pour cette fois, je ne pus tenir à cette ſcene touchante, & j'allai plus loin donner un libre cours à mes éclats de rire.

N'étoit-il pas odieux, que des hommes faits, par leur état, par leur âge & leur expérience, pour donner des exemples de bravoure & d'honneur, y manquaſſent d'une façon ſi honteuſe, dans une circonſtance où il ne falloit qu'une minute pour diſſiper toute allarme, & faire rentrer dans le néant le chétif Corſaire qui nous harceloit ; tandis qu'au contraire des enfans, à peine aſſez forts pour ſoulever un cable, avoient montré vingt preuves de zele, de conſtance & d'intrépidité. Ce qui me révoltoit davantage, & me divertiſſoit en même temps, c'eſt qu'on paroiſſoit convaincu, le lendemain, qu'on avoit coulé bas le bâtiment Anglois qui avoit diſparu. Je ne pouvois entendre ſans murmurer, les complimens réciproques qu'on s'adreſſoit ſur la maniere vigoureuſe dont chacun s'étoit défendu la veille ; mais, au contraire, fermement perſuadé que l'ennemi n'avoit pas même reçu un ſeul de nos boulets, je ne pus m'empêcher d'en plaiſanter, & de dire mon ſentiment ſur-tout au premier Pilote, *Van Groenen*, que j'avois vu ſe

comporter le plus mal pendant l'action, & qui, pour le moment, montroit beaucoup d'orgueil & de jactance. Les Matelots rioient ſous cappe; il s'en apperçut; mais le plus grand nombre ne pouvant, en conſcience, ſe déclarer pour lui, il fallut bien qu'il s'en tînt au bon témoignage de ſon amour-propre. Pour couronner l'œuvre, le Médecin *Engelbregt*, qui, pendant toute l'action, s'étoit caché à fond de cale, fut chargé, en ſa qualité de Docteur, de faire le journal de cette brillante action. Je pris la liberté de railler l'Ecrivain, comme j'avois fait les autres; il ne put prendre ſa revanche, car j'eus le bonheur de me bien porter; il n'en fut pas ainſi du Pilote; il ſe vengea de mes plaiſanteries par tous les déſagrémens qu'il étoit en ſon pouvoir de me faire eſſuyer pendant la route. Ils ne furent pas de longue durée; car, à dater de cette aventure ſingulière, le reſte du Voyage s'écoula fort heureuſement. Nous eûmes toujours bon vent; après trois mois dix jours de traverſée, nous découvrîmes les montagnes du Cap, qu'éclairoit alors le plus beau ciel; j'en pris le deſſin; &, le même jour, à trois heures après-midi, nous mouillâmes dans la Baie de la *Table*.

Le Capitaine de port, M. Staring, vint à bord; il nous confirma la déclaration de guerre dont la Colonie étoit déjà informée par une Frégate Françoiſe; le lendemain, je me rendis à terre, & m'empreſſai d'aller ſaluer les perſonnes auxquelles j'étois recommandé, & de leur remettre mes lettres. Je fus accueilli avec honnêteté, même avec diſtinction. M. Boers, Fiſcal, & M. Hacker eurent pour moi toutes les

prévenances de l'amitié : je fentis que je ne les devois point à cette politeffe d'ufage qui remplace ailleurs, par de vaines grimaces, ce befoin fi cher d'obliger fon femblable, & n'eft qu'un art perfide de tromper mieux la crédule franchife d'un Etranger ; ils m'offrirent tous les fervices que mes recommandations & leur rang diftingué me mettoient en droit d'en attendre. J'y comptai; j'avois affaire à des Hollandois.

J'étois impatient de connoître ce pays nouveau, où je me voyois tranfporté comme en fonge. Tout fe préfentoit à mes regards fous un afpect impofant, & déjà je mefurois de l'œil les déferts immenfes où j'allois m'enfoncer.

La ville du Cap eft fituée fur le penchant des montagnes de la Table & du Lion. Elle forme un amphithéâtre qui s'allonge jufques fur les bords de la mer. Les rues, quoique larges, ne font point commodes, parce qu'elles font mal pavées. Les maifons, prefque toutes d'une bâtiffe uniforme, font belles & fpacieufes : on les couvre de rofeaux, pour prévenir les accidens que pourroient occafionner des couvertures plus lourdes, lorfque les gros vents fe font fentir ; l'intérieur de ces maifons n'annonce point un luxe frivole; les meubles font d'un goût fimple & noble. Jamais on n'y voit de tapifferies; quelques peintures & des glaces en font le principal ornement.

L'entrée de la ville, par la place du château, offre un fuperbe coup-d'œil. C'eft là que font affemblés, en partie, les plus beaux édifices. On y découvre, d'un côté, le jardin de la Compagnie dans toute fa longueur; de l'autre, les

fontaines, dont les eaux defcendent de la Table par une crevaffe qu'on apperçoit de la ville & de toute la rade. Ces eaux font excellentes, & fourniffent avec abondance à la confommation des habitans, ainfi qu'à l'approvifionnement des navires qui font en relâche.

En général, les hommes me parurent bien faits, & les femmes charmantes. J'étois furpris de voir celles-ci fe parer, avec la recherche la plus minutieufe de l'élégance de nos Dames Françoifes; mais elles n'ont ni leur ton ni leurs graces : comme ce font toujours les Efclaves qui donnent le fein aux enfans du Maître, la grande familiarité qui regne entr'eux influe beaucoup fur les mœurs & l'éducation. Celle des hommes eft plus négligée encore, fi l'on excepte les enfans des riches qu'on envoye en Europe pour les faire inftruire; car on ne voit au Cap d'autres inftituteurs que des Maîtres d'écriture.

Les femmes touchent prefque toutes du clavecin; c'eft leur unique talent. Elles aiment à chanter, & font folles de la danfe : auffi eft-il rare qu'il n'y ait pas plufieurs bals par femaine. Les Officiers des navires en relâche, qui font en rade, leur procurent fouvent ce plaifir. A mon arrivée, le Gouverneur s'étoit mis dans l'ufage de donner, tous les mois, un bal public, & les perfonnes diftinguées de la Ville fuivoient fon exemple.

J'étois étonné qu'il n'y eût ni café ni auberge dans une Colonie où il arrive tant d'Etrangers; mais il eft vrai qu'on trouve à-peu-près à fe loger chez tous les particuliers. Le prix

ordinaire, pour la chambre & la table, eſt une piaſtre par jour; ce qui eſt aſſez cher quand on ſonge à la valeur modique des denrées du Pays. Lors de mon ſéjour, la viande de boucherie étoit à très-bas prix. J'ai vu donner treize livres de mouton pour un *Eſcalin* (douze ſols de France); un bœuf pour douze à quinze *Rixdaalers* (quatre liv. dix ſols le Rixdaaler); dix quartes de bled pour quatorze à quinze Rixdaalers; ainſi du reſte. A la vérité, pendant la guerre, tout étoit extraordinairement renchéri; &, dans les derniers temps, on payoit quarante-cinq Rixdaalers (deux cents deux liv. de France) un miſérable ſac de pommes-de-terre, & cinquante ſols un petit chou-pomme. Cependant le prix des penſions n'étoit point, pour cela, augmenté.

Le poiſſon eſt très-abondant au Cap; parmi les eſpèces les plus eſtimées, on diſtingue le *Rooman*, poiſſon rouge de la baie *Falſo*; le *Klepvis*, qui n'a point d'écailles. Celui-ci ſe prend dans les rochers qui bordent la mer; le *Stéenbraaſen*, le *Stompneus*, & quelques autres. Ces poiſſons excellens figurent excluſivement ſur les bonnes tables. Les huîtres ſont très-rares; on n'en trouve que dans la baie *Falſo*. Mais l'anguille eſt plus rare encore; jamais je n'y ai vu d'écreviſſes; on y mange des oreilles de mer, nommées *Klepkouſen*.

Il faut s'éloigner de pluſieurs lieues du Cap, pour ſe procurer du gibier; le plus commun ſont le *Steenbock*, le *Duyker*, le *Reebock*, le *Grysbock*, le *Bontebock*, toutes différentes eſpèces de Gazelles dont je parlerai plus ample-

ment dans ma Defcription des quadrupèdes ; le Lièvre, fur-tout la petite efpèce qu'on nomme le *Lièvre de dune*, eft affez abondant ; mais il n'a pas le fumet du nôtre.

On rencontre auffi des Perdrix de diverfes efpèces plus ou moins groffes, plus ou moins délicieufes que dans nos Contrées ; mais la Caille & la Bécaffine ne diffèrent point de celles d'Europe. On ne les voit là qu'à leur paffage.

Quoi que puiffent dire les enthoufiaftes du Cap, il me femble que nos fruits y ont bien dégénéré. Le raifin feul m'y parut délicieux ; les cerifes font rares & mauvaifes ; les poires & les pommes ne valent pas mieux, & ne fe confervent point. En revanche, les citrons & les oranges, de l'efpece fur-tout appellée *Naretyes*, font excellens ; les figues délicates & faines ; mais la petite banane, autrement le pifan, eft de mauvais goût. Ne faut-il pas s'étonner que, dans un auffi beau Pays, fous un ciel auffi pur, fi l'on excepte quelques baies affez fades, il ne fe trouve aucun fruit indigène ? L'afperge & l'artichaut ne croiffent point au Cap ; mais tous les autres légumes d'Europe y femblent naturalifés : on en jouiroit toute l'année, fi le vent de Sud-Eft, qui règne pendant trois mois, ne defféchoit la terre au point de la rendre incapable de toute efpèce de culture ; il fouffle avec tant de furie, que, pour préferver les plantes, on eft obligé de faire, à tous les carreaux du jardin, un entourage de forte charmille. La même chofe fe pratique à l'égard des jeunes arbres qui, malgré ces précautions, ne pouffent jamais de branches du côté du vent,

& se courbent toujours du côté opposé ; ce qui leur donne une triste figure : en général, il est très-difficile de les élever.

J'ai souvent été témoin des ravages de ce vent ; dans l'espace de vingt-quatre heures, les jardins les mieux fournis sont en friche & balayés ; c'est depuis Janvier jusqu'en Avril qu'il règne sur toute la pointe de l'Afrique, & fort avant dans les terres. Il est arrivé, dans mes Voyages, que mes chariots en ont été renversés ; il ne me restoit souvent d'autre parti à prendre, que de les attacher à de gros buissons, pour les empêcher de culbuter.

Ce vent s'annonce au Cap par un petit nuage blanc, qui s'attache d'abord à la cîme de la montagne de la *Table*, du côté de celle du *Diable*. L'air commence alors à devenir plus frais ; peu-à-peu le nuage augmente & se développe. Il grossit au point que tout le sommet de la Table en est couvert ; on dit alors communément que *la montagne a mis sa perruque*. Cependant le nuage se précipite avec violence, & pèse sur la ville ; on croiroit qu'un déluge va l'inonder & l'ensevelir ; mais, à mesure qu'il gagne le pied de la montagne, il se dissipe, il s'évapore ; il semble qu'il se réduise à rien. Le ciel continue d'être calme & serein sans interruption. Il n'y a que la montagne qui se ressente de ce court moment de deuil qui lui dérobe la présence du soleil.

J'ai souvent passé des matinées entières à examiner ce phénomène sans y rien comprendre ; mais, dans la suite, lorsque j'ai fréquenté la baie *Falso*, du côté opposé de la montagne,

j'ai joui plusieurs fois du plaisir d'en voir le commencement & les progrès. Le vent s'annonce d'abord très-foiblement, chariant avec lenteur une espèce de brouillard qu'il semble détacher de la superficie de la mer. Ce brouillard s'amasse, se presse par l'obstacle que lui oppose, dans son chemin, la montagne de la Table du côté du Sud; c'est alors que, pour la franchir, il s'entasse peu-à-peu, & que, roulant sur lui-même, il s'élève avec effort jusqu'au sommet, & montre à la ville le petit nuage blanc qu'a déjà annoncé le vent qui souffle depuis quelques heures, par les faces de la Table dans la rade & les environs.

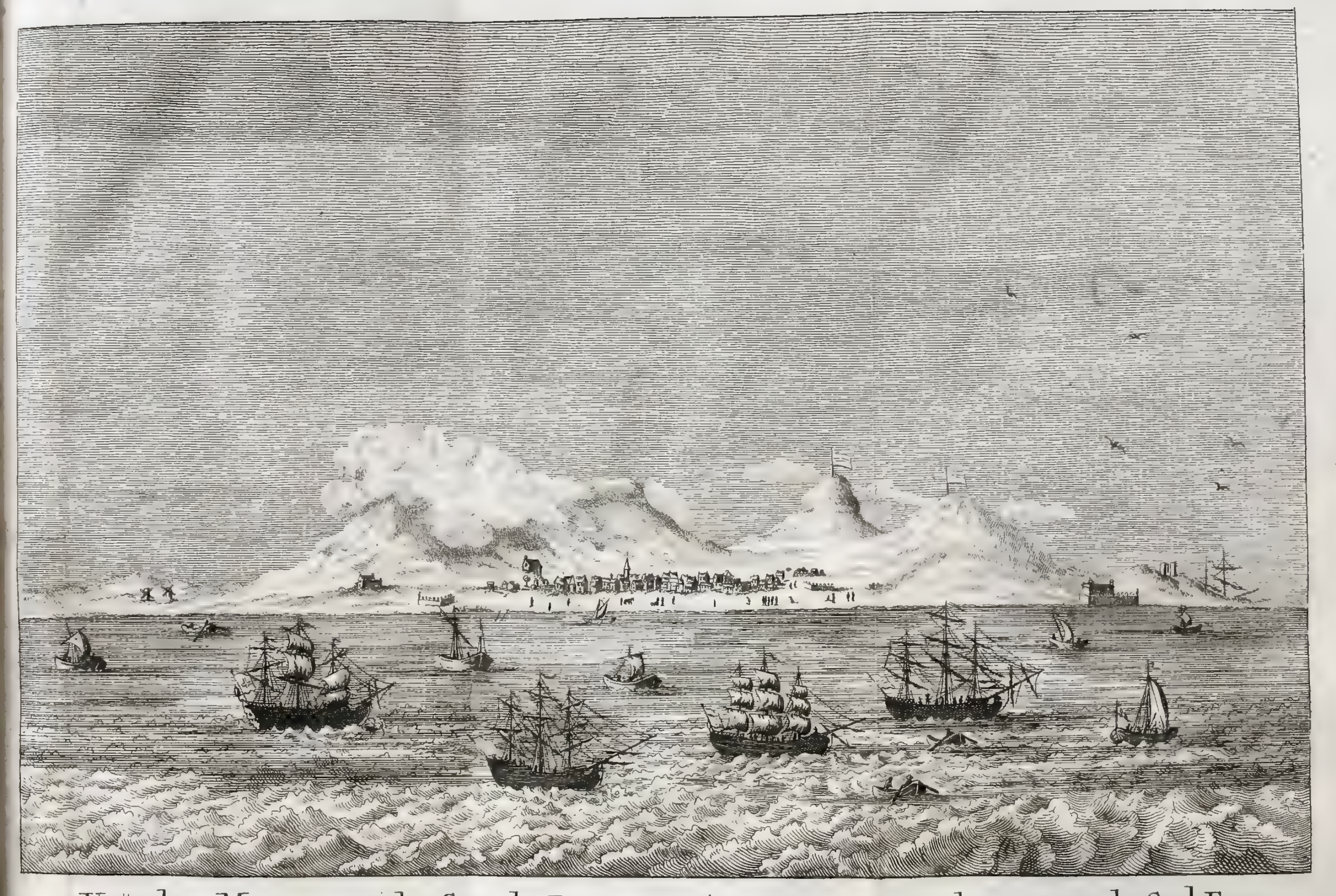
La durée ordinaire de cette espèce d'orage est de trois jours consécutifs; quelquefois il continue sans relâche beaucoup plus long-temps; souvent aussi il cesse tout d'un coup; l'athmosphère alors devient brûlant; &, pendant les trois mois qu'il règne, s'il lui arrive de cesser plusieurs fois de cette manière, c'est un pronostic assuré de beaucoup de maladies.

Quoique ce vent ne soit pas absolument dangereux pour les navires, il n'est pas sans exemple qu'il en ait incommodé plusieurs; quand il est trop impétueux, par prudence & pour éviter jusqu'à la crainte d'un accident, ils gagnent la pleine mer; mais lorsqu'il ne charie point de brouillards avec lui, il est nul pour la Ville, & souffle uniquement dans la rade. Ce n'est donc que l'amas des brouillards qui, venant à se précipiter, occasionne ces terribles ouragans. Souvent il est presqu'impossible de traverser les rues; &, malgré l'exactitude & l'empressement

avec



ertes des nuages. du Sud-Est.



Vuë des Montagnes du Cap de Bonne-Espérance, couvertes des nuages. du Sud-Est.

avec lesquels on ferme & portes & fenêtres & volets, la poussière pénètre jusqu'aux armoires & aux malles. Tout incommode qu'il soit, ce vent procure cependant un grand bien à la Ville. Il la purge des vapeurs méphitiques, occasionnées par les immondices qui s'amassent naturellement au bord de la mer, par celles que les habitans y font jetter, &, plus que cela, par les débris ensanglantés que les bouchers de la Compagnie, qui ne font point usage des pieds, des têtes, ni des intestins des animaux qu'ils égorgent, jettent & laissent aux portes des boucheries où ils s'amassent en tas, se corrompent, empoisonnent l'air & les habitans, & fomentent ces maladies épidémiques trop ordinaires au Cap dans le cours de la saison où le Sud-Est n'a pas beaucoup régné.

Le fléau le plus dangereux & le plus cruel, est le mal de gorge. Les personnes les plus robustes y succombent en trois ou quatre jours. C'est un coup violent qui ne donne pas le temps de se reconnoître.

La petite-vérole est une autre peste pour toutes les Colonies. Cette partie du Globe ne la connoissoit point avant l'arrivée des Européens, &, depuis qu'elle appartient aux Hollandois, on l'a vue à deux doigts de sa destruction. La première fois sur-tout qu'elle se manifesta, plus de deux tiers des Colons périrent. Ses ravages furent plus meurtriers encore parmi les Hottentots; il sembloit que cette maladie les attaquât de préférence : aujourd'hui même ils y sont fort sujets.

Ce sont des vaisseaux arrivant d'Europe qui

ont fait ce préſent à cette Colonie. Auſſi a-t-on grand ſoin d'envoyer les Chirurgiens de la Compagnie pour en faire la viſite la plus ſcrupuleuſe, à leur arrivée dans la rade. Au moindre veſtige de ce mal, toute communication de l'équipage avec la Ville & les Habitans leur eſt rigoureuſement interdite. On met un *embargo* ſur la cargaiſon, dont on ne ſouffre pas que la moindre partie vienne à terre. On fait, jour & nuit, une garde ſévère. Si l'on apprenoit qu'un Capitaine eût trouvé quelque moyen de cacher cette maladie ſur ſon bord, lui & ſes Officiers ſeroient ſur le champ dégradés, & condamnés à une forte amende, ſi c'étoit un Vaiſſeau de la Compagnie : j'ai dit *ſes Officiers*, parce que chacun d'eux, tenu de répondre du Vaiſſeau pour la partie qui le concerne, il ne ſeroit pas poſſible de cacher la contagion, ſans le conſentement & le complot unanimes de tout l'équipage. Si le Navire étoit étranger, rien ne pourroit le ſauver de la confiſcation.

La ſaiſon des pluies commence ordinairement vers la fin d'Avril. Elles ſont plus abondantes & plus fréquentes à la Ville que par-tout ailleurs dans les environs : en voici la raiſon naturelle ; le vent du Nord fait au Cap ce que fait en France celui du Sud-Oueſt ; il voiture les nuages, qui, paſſant ſur la Ville, vont s'arrêter & ſe briſer contre la *Table*, le *Diable* & le *Lyon* ; les pluies ſont alors continuellement au Cap, tandis que, deux lieues à la ronde, on jouit du plus beau ciel & du temps le plus ſec ; quelquefois, elles tombent ſur toute la partie qui ſe trouve entre la baie de la *Table* & la baie

Falſo, à l'Eſt de cette chaîne de monts énormes qui s'étend juſqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté Oueſt eſt pur & ſans nuages. C'eſt une foible image de ce qui arrive aux côtes de Coromandel & du Malabar, excepté qu'ici ce ſpectacle eſt plus merveilleux, parce qu'il eſt plus ſenſible & plus rapproché. En effet, de deux amis partant enſemble de la Ville pour aller à la baie *Falſo*, celui qui prend ſa route à l'Eſt de la montagne emporte ſon parapluie, celui qui va par l'Oueſt emporte ſon paraſol. Ils arrivent au rendez-vous, l'un haletant & trempé de ſueur, l'autre mouillé & glacé par la pluie.

Les Etrangers ſont généralement bien accueillis au Cap, chez les perſonnes attachées au ſervice de la Compagnie & quelques autres Particuliers; mais les Anglois y ſont adorés, ſoit qu'il y ait de l'analogie dans les mœurs des deux Nations, ſoit plutôt parce qu'ils affectent beaucoup de générosité. Ce qui doit paſſer pour conſtant, c'eſt qu'on s'empreſſe, dès qu'il en arrive, à leur offrir des logemens. En moins de huit jours, tout eſt Anglois dans la maiſon qu'ils ont choiſie, & le maître & la femme & les enfans en prennent bientôt toutes les manières. A table, par exemple, le couteau ne manque jamais de faire les fonctions de la fourchette.

De toutes les Nations, la Françoiſe eſt la moins conſidérée. La Bourgeoiſie ſur-tout ne peut la ſouffrir. Cette haine eſt portée au point, que ſouvent j'ai ouï dire à des habitans, qu'ils aimoient mieux être pris par les Anglois, que de devoir leur ſalut aux armes de la Nation Fran-

çoise. Je prenois d'abord ces discours pour de l'exagération, & pensois, au contraire, que ces gens-là se faisoient une illusion de commande pour diminuer, à leurs propres yeux, le mérite des services que leur rendoit actuellement la France, & se dispenser tout bas du fardeau de la reconnoissance. Quoi qu'il en soit, je crois aujourd'hui que les François auroient eu beaucoup à se plaindre de cette Colonie, si quelques personnes distinguées, dont la prudence mettoit un frein aux murmures de la multitude, n'avoient un peu balancé l'injustice de cette inimitié par tous les services obligeans & les secours essentiels dont les circonstances leur faisoient un devoir. Ces hommes recommandables ne sont point inconnus au Ministere de France, qui honora l'un d'eux de lettres de remercîmens de la part du Souverain. Eh! qui n'a point eu à se louer des procédés nobles & désintéressés de M. Boers, Fiscal, & n'en conserve à jamais la mémoire dans son cœur! Je lui rends, pour ma part, un hommage bien sincère & bien pur. Puisse cette vérité qui m'échappe répandre autant le souvenir de son nom, qu'elle affligera sa modestie!

Départ pour la Baie de SALDANHA.

LES nouvelles de la rupture entre l'Angleterre & la Hollande répandues avant notre arrivée, celles plus positives encore que nous apportions, que l'ennemi ne s'endormoit pas, firent craindre qu'on ne le vît incessamment arriver. En

conſéquence, le Gouvernement jugea qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que les navires en rade dans la baie de la Table, devoient ſe réfugier à l'inſtant dans celle de Saldanha, où ils pourroient échapper plus ſûrement aux recherches des Anglois : l'ordre en fut donné à tous les Capitaines. Cet événement ſembloit favoriſer mes deſſeins, & je me propoſai de partir avec la flotte. M. *Vangenep*, qui commandoit le *Mildelbourg*, eut la bonté de m'offrir un très-agréable logement ſur ſon bord, & toutes les facilités pour m'occuper fructueuſement des recherches que je méditois, lorſque nous ſerions dans la Baie ; j'acceptai ſes ſervices avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance ; je fis embarquer mes effets ; le dix du mois de Mai nous mîmes à la voile, accompagnés de quatre autres vaiſſeaux ; &, le lendemain, nous mouillâmes à Saldanha.

Ce Golfe s'enfonce diagonalement, ſur la droite de ſon embouchure, d'environ ſept à huit lieues ; à gauche, en entrant, on trouve une petite Anſe, nommée *Hoetjes-Bay*; dix ou douze Vaiſſeaux de guerre peuvent y ancrer ſur un bon fond ; il eſt facile à des bâtimens plus foibles de pénétrer plus avant, même juſqu'à la petite iſle de *Schaapen-Eyland*, qui met à l'abri de toute intempérie. On y trouve, à la vérité, de l'eau inférieure à celle du Cap ; mais, dans les mauvaiſes mouſſons, elle change de nature, & devient excellente. Les Payſans des environs apportent aux navires qui ſéjournent dans cette Baie, des proviſions de toute eſpece, à beaucoup meilleur marché qu'à la Ville ; de telle ſorte

enfin qu'un Navire venant d'Europe, contrarié par le vent Sud-Eſt qui l'empêche d'arriver à la baie de la Table, peut gagner celle de Saldanha, certain d'y trouver des rafraîchiſſemens en abondance. La Compagnie entretient, près de là, un poſte de quelques hommes, ſous les ordres d'un Caporal-Commandant, qui, dès qu'il apperçoit un Navire à l'embouchure de la Baie, envoie par terre un Exprès pour en donner avis au Gouverneur.

Les Cachalots, eſpèce de Baleine que les Hollandois appellent *Noord-Kaaper*, abondent & jouent continuellement dans ce baſſin. Je leur ai ſouvent envoyé des balles, lorſqu'ils ſe levoient droit au-deſſus de la mer; il ne m'a jamais paru que cela leur fît le moindre effet. Nous trouvâmes une prodigieuſe quantité de lapins dans la petite iſle de Schaapen-Eyland. Elle devint notre garenne. C'étoit une bonne reſſource pour nos équipages.

Le gibier de toute eſpece fourmille dans les environs. On y trouve principalement des petites Gazelles, nommées *Steenbock*, & toutes celles dont j'ai parlé. On y voit auſſi des Perdrix & du Lièvre; l'embarras de monter ou de deſcendre continuellement dans les ſables qui bordent toute cette plage, en rend la chaſſe très-pénible & très-fatigante. Les Panthères y ſont communes, mais moins féroces que dans d'autres parties de l'Afrique, parce que le gibier leur procurant une nourriture facile, elles ne ſont jamais tourmentées par la faim.

Quelques jours après mon arrivée, le Commandant du poſte me propoſa de chaſſer avec

lui. Le lendemain, nous nous mîmes effectivement en route. Nous voyons beaucoup de gibier, & nous ne pûmes jamais parvenir à en joindre une seule pièce ; vers le déclin du jour, le hasard nous ayant séparés, comme si le sort eût voulut me familiariser tout d'un coup avec les dangers que j'étois venu chercher de si loin, je reçus une leçon à laquelle je ne m'attendois gueres, & je fis, pour la première fois, une épreuve un peu rude, & qui fera frissonner plus d'un brave Citadin. Les coups de fusil que je tirois çà & là éveillèrent une petite Gazelle ; mon chien se mit à la poursuivre ; &, s'arrêtant à un très-gros buisson, il commença ses aboyemens, tournant sans cesse autour du buisson. J'imaginai que la Gazelle s'y étoit retirée ; j'accourus, dans l'espérance de la tuer ; ma présence & ma voix excitoient merveilleusement mon chien. J'attendois, à chaque instant, que la Gazelle parût ; mais, lassé de ne rien voir sortir, j'entrai moi-même dans l'épaisseur du buisson, frappant de côtés & d'autres avec mon fusil pour écarter les branches qui me coupoient le passage. Je n'exprimerai jamais, comme je l'ai senti, la stupeur & l'effroi qui me glacèrent, lorsque, parvenu jusqu'au centre du fourré, je me vis face à face d'une énorme & furieuse Panthère. Son geste, dès qu'elle m'apperçut, ses prunelles ardentes & fixées sur moi, son cou tendu, sa gueule à demi-béante, & le sourd hurlement qu'elle laissoit échapper, sembloient trop annoncer ma destruction : je me crus dévoré. La tranquillité courageuse de mon chien me sauva. Il tint l'animal en arrêt, & le fit balancer entre sa

fureur & sa crainte. Je reculai doucement jusqu'aux bords du buisson; mon admirable chien imitoit tous mes mouvemens, serrant de près son maître, & résolu sans doute de périr avec lui. Je régagnai la plaine, & repris, au plus vîte, le chemin du poste, regardant de temps en temps derrière moi. Cependant j'entendois, dans l'éloignement, des coups de fusil tirés par intervalle. Je jugeai bien qu'ils étoient de mon Compagnon qui me cherchoit. Il faisoit nuit; je ne fus pas curieux de l'aller joindre, & le laissai tirer à son plaisir; il arriva enfin, mais fort tard. Sa surprise, en me voyant sain & sauf & bien entier, fut égale à sa joie. Il m'avoua qu'il avoit jugé, par la façon dont mon chien aboyoit, que j'étois aux prises avec une Hiène ou quelque Tigre, & que ne m'entendant point répondre à ses coups de fusil, il m'avoit cru déchiré par morceaux. Cette aventure, lorsque je la lui eus racontée en détail, finit par nous faire beaucoup rire; mais ce qu'il m'apprit à son tour sur ce que j'aurois dû tenter dans cette rencontre, me fit regretter de n'avoir point tiré l'animal. Au reste, si nouveau dans la patrie des bêtes féroces, celle-là étoit la première que j'eusse ainsi contemplée, & j'ignorois complètement comment il falloit s'y prendre avec les Panthères. C'est ainsi que j'amusois mes loisirs, & me préparois insensiblement à de plus grands dangers!

Nous nous rendions fort souvent à l'isle *Schaapen* pour y tuer des Lapins. Dans une de ces promenades, qui jusques-là ne nous avoient procuré que de l'agrément, nous nous vîmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva tout d'un coup à

côté de notre chaloupe un Cachalot, qui nous fit une peur effroyable ; il étoit ſi près, que, dans la crainte qu'en retombant il ne nous fît chavirer, & ne nous engloutît à jamais ſous ſon énorme poids, nos Matelots ſautèrent à l'eau ; mais celui qui étoit au gouvernail revira ſi leſtement, que nous évitâmes le monſtre. Cet animal s'étoit élancé au moins de douze pieds hors de l'eau ; il nous arroſa tous en replongeant, & notre chaloupe reçut une ſi violente commotion, qu'elle faillit d'être ſubmergée. Il eſt certain que, ſans la préſence d'eſprit de notre Pilote, aucun de nous n'échappoit à la mort.

Le Cachalot porte ordinairement ſoixante à quatre-vingts pieds de long, quelquefois davantage. Souvent il ſe dreſſe perpendiculairement au-deſſus de la mer, juſqu'à moitié de ſa longueur ; &, lorſque cette lourde maſſe retombe, le bruit d'un coup de canon & le bruit de ſa chûte n'ont point de différence.

Un ſoir que nous étions à ſouper, notre Vaiſſeau fit un mouvement convulſif ſi extraordinaire, que, ne ſachant ce que ce pouvoit être, nous quittâmes précipitamment la table pour courir au tillac. L'allarme étoit générale dans tout l'équipage ; *Vangenep* croyoit que nous avions chaſſé ſur nos ancres, & que nous battions au rocher ſur lequel nous étions dérivés ; mais, remarquant, par la poſition des autres vaiſſeaux, que nous n'avions point changé de place, on jugea que ce devoit être autre choſe, & l'inquiétude ne fit que redoubler. On chercha la cauſe de ce mouvement précipité. Enfin, on entrevit un Cachalot. Il s'étoit élevé à l'avant, & ve-

noit de paſſer, en replongeant, entre nos deux cables qui ſe croiſoient. Comme il ſe trouvoit arrêté par l'extrêmité de ſa queue, dont l'envergure eſt exceſſivement large, les efforts furieux qu'il faiſoit pour ſe débarraſſer avoient ſecoué & ſecouoient encore le Vaiſſeau. On ſauta à l'inſtant dans les chaloupes; on courut aux harpons; mais l'obſcurité de la nuit retarda malheureuſement la manœuvre néceſſaire pour le prendre; &, dans le moment où les chaloupes l'approchoient, il ſe dégagea. Tout le monde en fut fâché. En mon particulier, je le regrettai beaucoup, juſqu'au moment où le haſard en mit un, dans la ſuite, à ma diſpoſition. Le danger paſſé, nous vînmes nous remettre à table; &, comme une fauſſe allarme eſt toujours le ſignal d'une joie très-vive, nous nous amuſâmes à nous perſiffler les uns les autres, à dépeindre réciproquement les impreſſions différentes que la frayeur avoit faites ſur chacun des convives, & perſonne ne fut épargné

La promptitude des ordres, & la vigilance de Vangenep, dans cette occaſion, m'étoient un ſûr indice qu'il avoit eu lui-même beaucoup d'inquiétude; mais il n'en avoit rien laiſſé paroître; tant il eſt vrai que le ſang-froid du chef maſque le péril, & raſſure la foule! Telle doit être, juſqu'au dernier moment, la conduite d'un bon Marin. La conſternation eſt bientôt générale, quand l'équipage voit l'épouvante écrite ſur le front de ſon Capitaine. Je me rappellois bien alors l'épreuve que j'en avois faite, en paſſant ſous la ligne, lorſque nous nous étions laiſſé canonner honteuſemeut par un petit Corſaire.

On découvre encore à l'entrée de la baie de Saldanha une petite isle appellée *Dassen-Eyland* (isle des Marmotes) ; j'ignore si, dans les temps antérieurs, on y voyoit de ces animaux ; mais je n'y en ai point trouvé. Une tradition commune à tous les Voyageurs m'avoit appris qu'un Navire Danois, contrarié par les vents, ne pouvant entrer dans la rade du Cap, étoit venu se mettre à l'abri dans cette Baie, & qu'après quelque séjour, le Capitaine y étant mort, son équipage l'avoit enterré dans la petite isle, & lui avoit élevé un tombeau.

Toutes les fois que pour me rendre au *Schaapen-Eyland*, je passois à la hauteur de cette isle, un bruit sourd qui avoit quelque chose d'effrayant, venoit frapper mon oreille. J'en parlai à mon Capitaine Il me répondit que, pour peu que cela me fît plaisir & m'intéressât, nous y ferions une descente ; qu'il seroit curieux lui-même de voir le tombeau Danois. Dès le matin, il donna ses ordres ; nous partîmes.

A mesure que nous approchions, ce bruit sourd piquoit notre curiosité, d'autant plus que la mer, se brisant avec violence contre les rochers qui formoient le rempart de cette isle, ajoutoit encore au bourdonnèment dont nous ne devinions pas la cause.

Arrivés enfin, je ne dirai pas que nous mîmes pied à terre ; car nous fûmes obligés de le mettre à l'eau, tant la barre s'allongeoit avec violence ! Nous étions à tous momens couverts de son écume. Nous escaladâmes la roche avec beaucoup de peine & de danger, & parvînmes à son esplanade. Jamais spectacle semblable ne

s'eſt offert ailleurs aux yeux d'un mortel ! Il s'éleva tout-à-coup, de toute la ſurface de l'iſle, une nuée impénétrable qui formoit, à quarante pieds ſur nos têtes, un dais immenſe, ou plutôt un ciel d'oiſeaux de toutes eſpeces & de toutes couleurs. Les Cormorans, les Mouettes, les Hirondelles de mer, les Pélicans, tout le peuple aîlé qui borde cette partie de l'Afrique, étoit, je crois, raſſemblé là. Tous ces croaſſemens mêlés enſemble & modifiés ſuivant leurs différentes eſpeces, formoient une muſique horrible ; j'étois, à tous momens, forcé de m'envelopper la tête pour en diminuer les déchiremens, & me donner un peu de relâche.

L'allarme fut d'autant plus générale parmi ces légions innombrables d'oiſeaux, que nous avions principalement affaires aux femelles, puiſque c'étoit le moment de la ponte. Elles avoient des nids, des œufs & des petits à défendre. C'étoient des harpies acharnées contre nous. Leurs cris nous aſſourdiſſoient. Souvent elles s'abattoient à plein vol, & nous raſoient le nez. Les coups de fuſil redoublés ne les épouvantoient point ; rien n'eût été capable d'écarter ce nuage. Nous ne pouvions faire un pas ſans écraſer des œufs ou des petits ; la terre en étoit jonchée.

Les cavernes & les crevaſſes des roches étoient habitées par des *Phocas* & des *Mors*, eſpèce de Veaux & de Lions marins. Nous tuâmes, entr'autres, un de ces derniers qui étoit monſtrueux.

Les plus petits abris ſervoient de retraite aux *Manchots*, qui foiſonnoient par-deſſus toutes les autres eſpèces. Cet oiſeau, d'environ deux pieds

de hauteur, ne porte point ſon corps comme les autres oiſeaux; il ſe tient droit perpendiculairement ſur ſes pieds; cela lui donne un air de gravité d'autant plus ridicule, que ſes aîles, totalement dépourvues de plumes, pendent négligemment de chaque côté. Il ne s'en ſert que pour nager. A meſure que nous avancions vers le milieu de l'iſle, nous en rencontrions des troupes innombrables. Bien dreſſés ſur leurs pattes, ces animaux ne ſe dérangeoient en aucune façon pour nous laiſſer paſſer; ils entouroient plus particulièrement le mauſolée, & ſembloient en défendre l'approche. Tous les environs en étoient obſtrués. La Nature avoit fait pour le ſimple tombeau de ce pauvre Capitaine Danois ce que va chercher bien loin l'imagination d'un Poëte, & ce qu'exécute, à plus grands fraix, le ciſeau de nos Artiſtes; le hideux Chat-huant, le mieux ſculpté dans nos Temples, n'a point l'air ſiniſtre & mortuaire du Manchot. Les cris lugubres de cet animal, mêlés aux cris des Veaux marins, imprimoient je ne ſais quelle triſteſſe dans l'ame qui diſpoſoit à l'attendriſſement. Je fixai quelque temps mes regards ſur ce dernier aſyle d'un malheureux Voyageur, & j'offris un ſoupir à ſes mânes. Du reſte, le monument élevé ſans doute à la hâte n'offroit rien de remarquable: c'étoit un quarré-long de trois pieds de hauteur, & conſtruit à ſec avec des éclats du rocher dont l'iſle s'environne. J'aurois été curieux de fouiller dans l'intérieur de la tombe. Elle renfermoit peut-être, avec la triſte dépouille du Capitaine, l'hiſtoire de ſa mort, ou quelqu'indice ſur ſa famille & ſa patrie. Si j'avois été

ſeul, j'aurois oſé troubler ſa cendre ; mais, avec des Marins Hollandois, je me gardai bien d'en faire ſeulement la propoſition. Le reſpect pour les morts eſt pouſſé chez eux juſqu'au ſcrupule ; ils ne m'auroient point vu de bon œil porter les mains ſur cette tombe ſolitaire & paiſible ; & ; comme par-deſſus tout ils ſont ſuperſtitieux à l'excès, ſi, dans la ſuite, il étoit arrivé quelqu'accident au navire, ils n'auroient pas manqué de m'en attribuer la cauſe : je fis prudemment de me taire ; mais, en quittant cette iſle, je me réſervai, tout bas, le droit d'y revenir un jour.

Nous emplîmes notre chaloupe de toutes les eſpèces d'animaux que nous avions ſous la main. Les Manchots ne furent pas oubliés. Nous en tirâmes beaucoup d'huile à brûler.

Nos Matelots avoient auſſi ramaſſé une prodigieuſe quantité d'œufs, qui nous fournirent, pour pluſieurs jours, un aliment que nous trouvions délicieux, & qui venoit interrompre, fort à propos, la monotonie de la nourriture ſèche & trop uniforme du navire.

J'ajouterai à cette digreſſion, que j'ai crue intéreſſante, un ſeul mot ſur le Lion & le Veau marins. Ils ont été cités par tant d'Auteurs, ſous des dénominations ſi différentes, des caractères ſi faux, qu'on eſt enfin parvenu à n'y plus rien comprendre. Ce que je puis dire, quant au premier de ces monſtres, c'eſt que je n'ai jamais vu aucune de ces trompes d'un demi-pied de long qui pendent, à ce qu'on aſſure, à l'extrémité de la mâchoire ſupérieure du mâle. Pour le ſecond, que les Hollandois ont ainſi nommé, c'eſt le même qu'on montreit, il y a trois ou

quatre ans, dans une des boutiques du Palais-Royal, & qu'on appelloit *Tigre de mer*, tandis qu'en même temps on en faisoit voir un pareil à quelques boutiques plus loin, sous un nom différent. C'est ainsi que, quinze ans plus tôt, le crédule & bon Parisien, qui n'auroit pas voulu faire un pas pour voir un chameau, couroit en foule à la foire St.-Germain pour s'extasier devant le *Gangan*, qui n'étoit pourtant autre chose qu'un Chameau débaptisé par un frippon. Ces impostures sont moins plaisantes, qu'elles ne sont condamnables. Elles propagent l'ignorance du Peuple indolent de la Seine; le sacrifice qu'il fait de son argent, pour satisfaire son inepte curiosité, ne devroit-il pas du moins servir à son instruction?

Il y avoit à peine trois mois que nous séjournions dans la Baie; j'en connoissois déjà tous les environs; je m'étois tellement occupé de mon objet, que, dans ce court espace de temps, j'avois rassemblé une collection considérable & précieuse d'oiseaux, de coquilles, d'insectes, de madrépores, &c. Mais un évènement funeste m'eut bientôt & pour toujours privé du fruit de mon travail, de mes recherches & de mes courses si pénibles.

Nous reçûmes, par terre, un Exprès du Gouverneur, qui nous apprit que M. de Suffren, après son affaire de St.-Jago, étoit arrivé au Cap, & qu'on y attendoit incessamment une autre flotte Françoise. Cet Exprès apportoit au *Held-Woltemaade*, le même sur lequel j'étois arrivé d'Europe, l'ordre de partir, à l'instant, pour Ceylan, lieu de sa destination. Le pauvre Capi-

taine S** V** mit donc à la voile dans les premiers jours du mois d'Août. Ce fatal Navire me pourſuivoit par-tout. Il étoit écrit au livre des deſtins, qu'il ne diſparoîtroit qu'après m'avoir ruiné. En me rappellant notre ridicule combat avec le Corſaire, il ne m'étoit pas difficile de preſſentir que le *Held-Woltemaade* ſeroit auſſi-tôt pris qu'apperçu par les Anglois : c'eſt en effet ce qui lui arriva. A peine entroit-il en marche, qu'il fut rencontré, & paiſiblement amariné par l'eſcadre du Commodore Jonſton. Cette priſe fit notre malheur. Inſtruit par la plus lâche indiſcrétion de l'équipage, Jonſton vint droit à nous, & ſe préſenta à l'ouverture de la Baie, avec pavillon de France. On crut d'abord que c'étoit la flotte alliée qui nous avoit été annoncée ; mais un Cutter qui précédoit, ayant arboré pavillon Anglois, nous envoya ſa bordée, qui fut ſuivie de celle des autres vaiſſeaux. Le nombre ne permettant point à nos gens de diſputer la place, il ne reſta d'autre reſſource que de couper précipitamment les cables pour ſe faire échouer. On abandonna les Navires ; chacun chercha ſon ſalut dans la fuite. Le déſordre & la confuſion ſe répandirent de toutes parts : les malheureux Navires furent en proie au pillage le plus affreux. Chacun en emporta ce qui lui convenoit davantage. Mon Capitaine mit le feu au ſien, & les Anglois arrivèrent aſſez à temps ſur les autres pour les empêcher de brûler ou d'échouer. La crainte d'être pourſuivis, pris ou maſſacrés par l'ennemi, précipitoit nos Matelots ſur le chemin du Cap. Vingt lieues de ſable à traverſer, juſqu'à la Ville,

Ville, en avoient découragé beaucoup. Ces misérables s'étoient tellement surchargés, qu'ils avoient été contraints d'abandonner, sur la route, une partie de leurs effets. Les différens sentiers qu'ils avoient pris en étoient parsemés; on en rencontroit par-tout. Ce jour-là, malheureusement je chassois. Le bruit des canonnades parvint jusqu'à moi. Je m'arrêtai à l'idée toute naturelle de quelque fête donnée sur notre escadre, & je hâtai mes pas pour m'y rendre, afin d'en jouir. Arrivé sur les Dunes, quel spectacle vint frapper mes regards! Le Midelbourg sautoit! Et la mer & les airs, tout fut, dans un moment, rempli de ses débris enflammés. J'eus la douleur mortelle de voir mes collections, & ma fortune, & mes projets, & toutes mes espérances gagner la moyenne région, & s'y résoudre en fumée.

Cependant les Anglois ne cessoient de canonner les Dunes, & de poursuivre les traîneurs que la cupidité avoit retenus trop long-temps sur nos Vaisseaux. De cinq prisonniers que nous avions sur notre bord, quatre s'étoient jettés à la mer, en reconnoissant le pavillon de leur Nation, & avoient rejoint leur Flotte. Le cinquième avoit préféré de débarquer avec nos gens. Je le vis qui longeoit la Dune à dix pas de l'endroit où j'arrivois. Je le reconnus. Dans le moment où je lui faisois, en sa langue, du mieux qu'il m'étoit possible, une question sur cette catastrophe effroyable, un boulet, qui lui coupa la tête, emporta sa réponse. Un autre, de la même bordée, en fit autant à un gros chien qui avoit l'air de chercher son maître, &

s'approchoit de moi effaré & tremblant. Ces deux boulets m'en faiſant craindre un troiſième, je déſemparai à l'inſtant, & m'allai mettre à l'abri dans le revers de la Dune.

Quelle étoit ma poſition, après une auſſi terrible aventure ! En ſuppoſant que je ne vouluſſe point aller au Cap mendier des ſecours pécuniaires, & groſſir la foule des malheureuſes victimes échappées à la flamme, au fer de l'ennemi, indifférent à cette ſcène d'horreur où je n'aurois dû courir aucun riſque, puiſqu'elle ne m'eût donné nul profit ; ſans titre, ſans état, ſans commiſſion ; ſeul, éloigné de tous les miens, dont l'image trop chérie, comme un éclair, vint ſe retracer devant moi ; à deux mille lieues de ma femme, de mes enfans, de ma patrie adoptive ; dans un pays ſauvage, ſans eſpoir d'y trouver même un abri tranquille & ſûr ; n'ayant, pour toute reſſource, que mon fuſil, dix ducats dans ma bourſe, & le mince habit que je portois, quel parti me reſtoit-il à prendre, & qu'allois-je devenir ? Toutes ces idées vinrent me frapper à la fois, & je ſentis couler mes larmes. Dans ma ſituation déplorable, je tournai mes yeux vers le rivage ; les Vainqueurs, à la pourſuite des fuyards, pouvoient diſpoſer de ma vie, & d'un coup de fuſil, m'en épargner les miſères !.... Je formai un moment ce ſouhait barbare, & trouvai, pour la première fois, de la férocité dans mon cœur.

Mais, bientôt replié ſur moi-même, & ſongeant à mon extrême jeuneſſe qui m'offroit un appui conſolant dans mes propres forces, je

pris enfin mon parti, & fus moins déſeſpéré de mon ſort.

Il me vint dans l'eſprit qu'un Colon que j'avois vu pluſieurs fois dans mes courſes, & qui n'étoit qu'à quatre lieues de-là, voudroit bien me garder chez lui, juſqu'à ce que j'euſſe reçu des ſecours de ma famille en Europe. Je me traînai donc juſqu'à ſa demeure ſolitaire. Je demandois l'hoſpitalité; mon malheur étoit peint ſur ma figure. Le ſenſible *Slaber* me tendit les bras; &, me prenant par la main, il me préſenta ſur le champ à ſa famille. Dès le lendemain, j'imitai la conſtante hirondelle dont on a impitoyablement briſé le nid; je revins, non ſans triſteſſe, à l'a, b, c de ma Collection.

Quelques jours après, on reçut des nouvelles du Cap; tous nos Capitaines avoient été caſſés, excepté Vangenep, le ſeul qui eût fait ſauter ſon Navire, & dont la belle action venoit de me ruiner à jamais.

En partant pour la Baie, ils avoient tous reçu l'ordre de ſe faire ſauter, s'ils étoient attaqués de façon à ne pouvoir ſe défendre; on leur avoit donné un Hoeker, petit bâtiment qui ne prenant pas beaucoup d'eau, devoit pénétrer au plus loin poſſible dans la Baie, & ſervir de dépôt général des cordages, voiles, agrêts, &c. des vaiſſeaux. Cette partie de l'ordre avoit été exécutée; &, ſi le Capitaine de cette flûte y avoit mis le feu comme on le lui avoit très-expreſſément recommandé, il jettoit les Anglois dans l'embarras, & les réduiſoit à la néceſſité peut-être d'abandonner nos vaiſſeaux,

que, faute d'agrêts néceſſaires, ils n'auroient pu emmener avec eux. Bien plus avancé dans le fond de la Baie que nos autres navires, tandis que les Anglois les canonnoient & s'en emparoient, il avoit eu plus que le temps néceſſaire pour ſe faire ſauter; non-ſeulement il n'avoit fait aucune diſpoſition pour cela; mais, quittant ſon bord pour ſe ſauver à la vue du *Cutter* qui venoit le ſaiſir, il ne penſa pas même à mettre le feu à ſon bâtiment; &, par une contradiction inconcevable, & qui tient de l'extravagance, il alla brûler & réduire en cendres une belle habitation qu'il trouva à l'extrémité de la Baie, dans un endroit où la mer étoit ſi baſſe, que les chaloupes même n'y pouvoient aborder; auſſi fut-il pourſuivi en juſtice par le propriétaire, le ſieur *Heuſke*, qui comptoit bien le faire condamner tout au moins à lui payer le montant du dommage.

Vangenep étoit le ſeul Capitaine qui, à notre arrivée dans la Baie, ſe fût ſérieuſement occupé, avant tout, des préparatifs indiſpenſables pour l'exécution rigoureuſe des ordres qu'on avoit donnés à tous en général. Nous avions lardé toutes les parties de notre bâtiment avec des étoupes huilées, des fagotages, des goudrons, & toutes ſortes de matières combuſtibles; ſes confrères étoient d'autant moins pardonnables, que trois mois de déſœuvrement, dans cette Baie, leur avoient laiſſé tout le temps de ſe précautionner. Nous étions arrivés le 11 Mai, & nous entrions alors dans le mois d'Août.

Les Matelots & les Officiers de nos équipages, accourus tumultueuſement à la Ville, n'a-

voient que trop répandu le malheur que nous venions d'essuyer. M. le Fiscal, ne me voyant point de retour avec les autres, & n'entendant point parler de moi, fit faire des perquisitions; on lui découvrit la retraite que je m'étois choisie. Peu de jours après, je le vis arriver. Combien je me repentis alors d'avoir perdu si-tôt la tendre confiance qu'il m'avoit inspirée! Je lui rendis compte de la situation cruelle où m'avoit plongé le malheur commun, de l'affreuse détresse où me jettoit la perte de tout ce que je possédois au monde. Je lui fis part de la résolution que j'avois prise de rester chez l'honnête *Slaber*, jusqu'à ce que j'eusse reçu des nouvelles de ma famille, & de travailler, en attendant, à rebâtir l'édifice de mes collections & de mes recherches en histoire naturelle. M. *Boers* m'avoit écouté tranquillement & sans m'interrompre. Que ne puis-je ici graver, en lettres d'or, & ses tendres reproches, & ses pressantes sollicitations de le suivre au moment même! Sans ton, sans morgue, sans ce verbiage impertinent de nos protecteurs d'Europe, mais avec cette bonhomie ouverte & franche qui mesure l'homme par l'homme, & juge toujours le protégé digne du bienfait. „ Monsieur, (me dit-il, „ lorsque j'eus fini de m'excuser,) vous n'ou„ blierez pas que vous m'êtes recommandé. L'ins„ tant qui vous voit malheureux est aussi le „ moment où je dois, à mon tour, mériter la „ confiance des amis qui ont compté sur moi; „ je ne la trahirai point Ma maison, ma ta„ ble, les secours les plus pressés, je vous of„ fre tout; reprenez courage; dressez de nou-

„ velles batteries; revenez à vos plans, & n'attendez pas, pour commencer vos Voyages, „ les nouvelles incertaines d'Europe. C'eſt à moi „ de pourvoir à ces détails. Acceptez; il le faut; „ je le veux ".

Cette ame ſenſible parloit à la mienne une langue ſi chère! Un refus l'auroit trop bleſſée! Je me rendis. C'eſt donc à cet ami généreux que je dus l'avantage inappréciable de me livrer, ſans de plus longs délais, aux préparatifs de ce voyage tant deſiré, ainſi qu'aux dépenſes ruineuſes qu'alloit entraîner ſon exécution; j'en renouvellerai plus d'une fois le ſouvenir : il devient un beſoin pour mon cœur. Je me rappelle, avec une égale reconnoiſſance, tout ce qu'a fait pour moi, dans mes différentes apparitions au Cap, M. Hacker, Gouverneur en ſecond. Je rends grace à M. Gordon, Commandant des troupes, des ſervices qu'il étoit en ſon pouvoir de me rendre, & qu'il ne m'a point épargnés. Ses Obſervations curieuſes, publiées en Hollande par Allaman, ſont eſtimées, & j'avoue que je lui ſuis particulièrement redevable d'une foule de détails précieux qui m'auroient peut-être échappé, ſans les inſtructions & les conſeils que j'en reçus avant mon départ pour l'intérieur du pays, où lui-même il avoit entrepris quelques Voyages.

Je demandai qu'il me fût permis de paſſer encore une quinzaine de jours à Saldanha, afin de réparer, s'il étoit poſſible, une partie des pertes que m'avoient fait faire les Anglois. Ne ſachant point ſi, dans la ſuite, j'aurois occaſion de repaſſer dans ces lieux funeſtes, je voulois au moins me procurer les objets que j'étois preſque aſſuré

de ne point retrouver ailleurs. Je n'avois, pour ainſi dire, qu'à mettre la main deſſus : je connoiſſois ſi bien le terrein ! je l'avois ſi ſouvent arpenté de tout ſens ! car, avant la tragique hiſtoire de nos vaiſſeaux, j'avois acheté un cheval, & pris, à mon ſervice, un Hottentot qui m'avoit indiqué juſqu'aux retraites les plus cachées. Mon hôte lui-même & ſes deux fils m'aidèrent beaucoup dans mes recherches ; au moindre ſigne, ils prévenoient mes deſirs : on eût dit qu'ils étoient à mes ordres. Je n'enviſageois jamais ces braves gens ſans un étonnement mêlé d'admiration. Le bon Slaber avoit en outre trois filles. Leur figure & leur taille offroient réellement un aſpect impoſant. Cette famille étoit ſuperbe ; ils avoient tous ſix pieds de haut.

Que je mis à profit ces quinze jours accordés avec tant de peine par l'amitié ! & les coquilles & les plantes & la chaſſe partageoient tous mes inſtans. La chaſſe ſur-tout, ma paſſion favorite, m'expoſoit ſans ceſſe aux dangers les plus grands, & m'avoit fait une réputation d'intrépidité qui s'étoit répandue dix lieues à la ronde.

Un ſoir que j'étois rentré de fort bonne heure, je trouvai à la maiſon un Habitant que je ne connoiſſois point, & qui m'attendoit. Il ſe nommoit *Smit*. Il étoit venu pour ſolliciter nos ſecours contre une Panthère qui, fixée depuis quelque temps dans ſon canton, enlevoit régulièrement toutes les nuits, quelque pièce de ſon bétail. Sa propoſition me fit grand plaiſir ; je l'acceptai avec tranſport. Enchanté de faire en règle la chaſſe de cet animal, je comptois

me venger ſur lui de l'épouvante que m'avoit cauſée ſon pareil dans la baie de Saldanha.

Jour pris pour le lendemain, nous déterminâmes quelques jeunes gens des environs à ſe joindre à nous. Je remarquois qu'ils ne s'y prêtoient point de trop bonne grace. J'en fis honte aux plus récalcitrans ; ce fut un coup d'aiguillon pour les autres. Nous réunîmes tous les chiens que nous pûmes trouver, & chacun s'arma de pied en cape. Toutes nos batteries ainſi dreſſées, comme s'il ſe fût agi d'une priſe d'aſſaut, on ſe ſépara. Je me mis ſur mon lit pour y dormir quelques heures, & me diſpoſer à la fatigue du lendemain. Je ne pus fermer l'œil d'impatience & d'aiſe. Dès la pointe du jour, je gagnai la plaine avec mon eſcorte. *Smit* & quelques amis nous attendoient; nous nous trouvâmes environ dix-huit chaſſeurs. Nos chiens réunis formoient une meûte de pareil nombre. Nous apprîmes que la Panthère avoit encore enlevé un mouton pendant la nuit.

Un des canons de mon fuſil étoit chargé de très-gros plomb, l'autre de chévrotine. J'avois, en outre, une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portoit, & me ſuivoit. Le pays aſſez bien découvert, n'offroit que quelques buiſſons iſolés de côtés & d'autres. Il falloit viſiter tous ceux qui ſe trouvoient ſur notre paſſage, avec bien des précautions.

Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes ſur le mouton dont la Panthère n'avoit dévoré que la moitié. Une fois ſûrs de la piſte, l'animal n'étoit pas loin, & ne pouvoit nous échapper. En effet, quelques inſtans après,

nos chiens qui jusques-là n'avoient fait que battre confusément la campagne, tout-à-coup se réunirent ; &, pressés ensemble, s'élancèrent à deux cents pas de nous, vers un énorme buisson, où ils se mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

Je sautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot ; &, courant du côté du buisson, je m'établis sur une petite monticule qui en étoit à cinquante pas ; mais, jettant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avoit pas un seul de mes Compagnons qui fît bonne contenance. Jean Slaber, un des fils de mon hôte, colosse de six pieds, vint se ranger près de moi ; il ne vouloit point, disoit-il, m'abandonner, même au péril de sa vie. Au battement de son cœur, aux traits effarés de son visage, je jugeai que le pauvre garçon comptoit peu sur lui-même ; je sentois, pour en tirer parti, qu'il avoit besoin d'un homme ferme qui le rassurât. En effet, quelle que fût sa terreur, je pense qu'il se croyoit en plus grande sécurité près de moi qu'au milieu de ses poltrons de camarades que nous voyons divaguer dans la plaine, & se tetir à une distance respectueuse.

Ils m'avoient tous averti que, dans le cas où je joindrois l'animal d'assez près pour en être entendu, je ne devois point crier *Saa*, *Saa* ; que ce mot mettoit le Tigre en fureur, & qu'il s'élançoit de préférence sur celui qui l'avoit prononcé. Mais, en rase campagne, bien à découvert, & ne pouvant être surpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois *Saa*, *Saa*, *Saa*, autant pour exciter les chiens, que pour

l'arracher de ſon fort. Ce fut en vain ; l'animal & la meûte, également effrayés l'un de l'autre, n'oſoient ni pénétrer, ni ſortir ; parmi les chiens cependant, je remarquai des *mâtins* pour qui j'aurois parié, ſi leur courage eût ſecondé leurs forces. Ma ſeule chienne, la plus petite de la troupe, ſe montroit toujours à la tête des autres. Elle ſeule s'avançoit un peu dans le buiſſon ; il eſt vrai que, reconnoiſſant ma voix, elle en étoit animée & plus acharnée que les autres.

L'affreux Tigre pouſſoit des hurlemens terribles. A chaque inſtant, je le croyois lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faiſoit ſans doute, ſe jettoient avec précipitation en-arrière, & détaloient à toutes jambes. Quelques coups de fuſil, tirés au haſard, le déterminèrent enfin. Il ſortit bruſquement. Cette apparition ſubite fut, pour tout le monde, un ſignal de décamper. Jean Slaber lui-même qui, taillé comme un Hercule, auroit pu lutter avec l'animal, & l'étouffer dans ſes bras, perd tout-à-coup la tête ; il cède à ſa frayeur, s'enfuit vers les autres, & m'abandonne. Je reſte ſeul avec mon Hottentot. Le Tigre, pour gagner un autre buiſſon, paſſe à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à ſes trouſſes. Nous le ſaluons de nos trois coups à ſon paſſage.

Le buiſſon dans lequel il ſe réfugioit étoit moins haut, moins grand & moins touffu que celui qu'il venoit de quitter ; des traces de ſang me firent préſumer que je l'avois touché, & l'acharnement redoublé des chiens m'en donna la preuve. Une partie de mon monde alors ſe

rapprocha, mais le plus grand nombre avoit tout-à fait disparu.

L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure; nous tirâmes au hasard dans le buisson plus de quarante coups de fusil; enfin, lassé, impatienté même de ce manège qui ne finissoit rien, je remontai à cheval, & tournai, avec précaution, du côté opposé aux chiens. Je présumois qu'occupé à se défendre contr'eux, il me seroit aisé de le surprendre par-derrière. Je ne m'étois pas trompé; je l'apperçus. Il étoit acculé, jouant des pattes pour tenir en respect ma petite chienne qui venoit aboyer jusqu'à la portée de sa griffe. Quand j'eus pris tout le temps nécessaire pour le bien ajuster, je lui lâchai ma carabine, que je laissai tomber pour me saisir promptement de mon fusil à deux coups que je portois à l'arçon de ma selle. Cette précaution fut inutile. L'animal ne parut point; &, mon coup parti, je ne le vis même plus. Quoique sûr de l'avoir atteint, il y auroit eu de l'imprudence à pénétrer tout de suite dans ce fourré. Cependant on ne l'entendoit point; je le soupçonnois ou mort ou dangereusement blessé. „ Amis, criai-je alors à ceux de nos „ chasseurs qui s'étoient rapprochés, allons, tous „ de front & sur une ligne serrée, droit à lui; „ il faut bien, s'il vit encore, que tous nos „ coups lâchés ensemble, le démontent, s'il se „ présente; quel risque pouvons-nous courir "? Il n'y eut qu'une voix pour me répondre; mais elle fut négative. Ma proposition ne fut goûtée de personne. Indigné, furieux: „ Camarade, dis-je à „ mon Hottentot non moins animé que son maître,

„ l'animal doit être ou mort ou très-malade.
„ Monte à cheval, approche-toi comme je l'ai
„ fait, & tâche de découvrir dans quel état
„ nous l'avons mis. Je vais garder l'entrée;
„ pour cette fois, s'il veut échapper, je l'as-
„ somme. Nous pouvons l'achever sans le se-
„ cours de ces lâches ". Il ne fut pas plutôt entré, qu'il me cria qu'il appercevoit le Tigre étendu de son long sans aucun mouvement apparent, & qu'il le jugeoit mort. Pour s'en assurer, il lui tira un dernier coup de sa carabine; j'accourus; tout mon corps frémissoit d'aise & d'exultation; mon brave Hottentot partageoit mes vifs transports. La joie doubloit nos forces. Nous traînâmes l'animal en plein air; il me sembloit énorme. Je commençai d'abord par prendre en détail toutes ses dimensions. Je l'examinois & le retournois dans tous les sens. Je l'admirois avec orgueil. C'étoit là mon coup d'essai; & le Tigre, par hasard, se trouva monstrueux. Il étoit mâle: depuis l'extrêmité de la queue jusqu'à la moustache, il portoit sept pieds deux pouces sur une circonférence de deux pieds dix pouces. Je lui reconnus tous les caractères de la Panthère si bien décrits par Buffon. Mais, dans toute la Colonie, on ne le nomme pas autrement que le Tigre. Cet usage a prévalu, quoique dans toute cette partie de l'Afrique on ne rencontre aucun Tigre, proprement dit, & qu'il y ait une grande différence entre l'un & l'autre de ces animaux; les Hottentots l'appellent *Garou*, *Gama*, c'est-à-dire *Lion tacheté*.

En général, dans les Colonies du Cap, on re-

doute la Panthère beaucoup plus que le Lion. Celui-ci n'arrive jamais ſans s'annoncer par des rugiſſemens affreux. Il donne lui-même le ſignal de la défenſe, comme s'il montroit plus de confiance dans ſa force, ou qu'il mît plus de nobleſſe dans l'attaque! L'autre, au contraire, unit la perfidie à la férocité ; il arrive toujours ſans bruit, ſe gliſſe avec adreſſe, ſaiſit l'avantage ; &, ſautant ſur ſa proie, l'enlève avant qu'on ſe ſoit douté de ſon approche.

Je n'ai pas manqué d'occaſions par la ſuite, de voir beaucoup de ces animaux, ainſi qu'une autre eſpèce appellée par les Hollandois *Luypar* ; (c'eſt le Léopard des François) une autre petite eſpèce encore qu'on nomme *Chat-Tigre*, & qui eſt l'Oſſelot de Buffon : j'en parlerai en diverſes rencontres.

Lorſque j'eus fini toutes mes remarques ſur ma Panthère, & que j'en eus pris le deſſin, nous nous mîmes en devoir de la déshabiller. Les poltrons ſe rapprochoient peu-à-peu, en nous voyant opérer ſi tranquillement. On ſe figure ſans peine leur air honteux & décontenancé. N'avoient-ils pas à rougir devant un Etranger, qui, pour la première fois, aux priſes avec une bête féroce, avoit tenu ferme, & montré plus d'intrépidité qu'eux tous, quoiqu'ils fuſſent nés & élevés, pour ainſi parler, au milieu des monſtres de l'Afrique ?

Lorſque j'eus fini de dépouiller ma proie, mon Hottentot s'affubla de ſa peau, je ſaluai mes fiers chaſſeurs, & nous retournâmes au gîte.

Nous marchions en triomphe, eſcortés par pluſieurs chiens, dont les maîtres s'étoient éclipſés

les premiers. Ils ne nous approchoient que de ſorte. La peau du Tigre les tenoit en reſpect ; &, lorſque pour les effrayer davantage, mon Hottentot ſe retournoit, faiſant un mouvement vers eux, c'étoit à qui détaleroit le plus vîte, comme ſi le Tigre vivant eût été à leurs trouſſes : ce qui nous divertiſſoit beaucoup.

Les détails de cette expédition ne tardèrent point à ſe répandre. On diſoit par-tout dans le Pays que j'étois un *brave ;* ceux mêmes qui m'avoient ſi bien ſecondé commençoient à le croire.

Je reçus encore une ſupplique de la part d'un Colon que je ne connoiſſois pas, & qui vivoit à quatre lieues de nous ; il me prioit d'aider ſes fils à le débarraſſer d'une autre Panthère qui ravageoit ſon quartier.

Ce que je venois d'éprouver dans une première tentative ne m'engageoit guères à en former une ſeconde. Je m'en défendis, bien réſolu de ne pas m'expoſer davantage au danger de devenir la victime d'une auſſi lâche déſertion. „ Allez, répondis-je à l'Envoyé ; dites „ à votre maître que je ne ſuis pas venu dans „ ces Contrées pour y détruire la race des „ Tigres ; je ſerois trop mal payé de ce ſervice, „ puiſqu'il n'auroit été utile qu'à des poltrons ; „ ſi le haſard m'expoſe à de pareilles rencon- „ tres, je ſaurai bien combattre ſeul. Je ne „ veux point de vos ſecours, & ne prêterai „ les miens à perſonne ". C'eſt ainſi que le ſuccès avoit enflé mon orgueil : je me croyois tout au moins un Théſée.

Je confondois mal-à-propos des Colons que

je ne connoiſſois point avec ceux dont j'avois à me plaindre. L'invitation me venoit de Louis *Karſte*. Dans la ſuite, j'ai trouvé l'occaſion de faire connoiſſance avec lui. Je me ſuis repenti de ma prévention à l'égard de ſes enfans. Ils m'ont fait éprouver qu'ils étoient incapables de lâcher priſe dans un moment critique, & j'ai vu des effets de leur courage.

Le temps que je m'étois limité moi-même en quittant M. Boers étoit preſque écoulé; la ſaiſon favorable pour mon Voyage dans l'intérieur du Pays s'avançoit de plus en plus. J'avois de grands préparatifs à faire, des nombreux renſeignemens à recevoir. Je pris congé du bon Slaber, de toute ſa famille, que je quittois à regret : libre de ſoins, d'embarras, d'inquiétude, plus léger que je n'étois venu, je lançai un dernier regard vers la Baie de Saldanha, & me mis en route pour le Cap.

Retour de la Baie de Saldanha au CAP.

MONSIEUR Boers m'attendoit; à mon arrivée, je fus inſtalé dans ſa maiſon. J'y trouvai tout ce qui pouvoit flatter mes deſirs & ces tendres ſoins de l'amitié que vend ſi cher ailleurs l'orgueilleuſe inſolence d'un Satrape enrichi. Il me prévint ſur les apprêts néceſſaires de mon Voyage, & me pria d'y ſonger. Ce fut alors que je me liai plus particulièrement avec M. Gordon, Commandant des troupes. Il trouvoit mon entrepriſe trop hardie dans un

moment ſur-tout où les Caffres étoient en guerre avec les Colons, & par conſéquent avec les Hottentots. Tout en approuvant mes projets, il ne me cacha point les riſques de l'exécution. Ce qu'il me racontoit des dangers qu'il avoit courus en voulant tenter une pareille entrepriſe, redoubloit encore mon ardeur, & je me croyois exempt des malheurs dont il prenoit plaiſir à me faire un tableau qui n'étoit point encourageant.

Tandis qu'on travailloit à mes équipages, je viſitai plus particulièrement la Ville & ſes environs.

Je me rendis pluſieurs fois ſur la montagne de la Table & ſur celle du Lion. Quoique la première, vue de la baie, paroiſſe toucher à la Ville, elle en eſt cependant éloignée de plus d'une lieue.

Le pied de cette montagne eſt encombré d'une grande quantité d'éclats de rocher qui paroiſſent en avoir fait partie, & s'en être détachés; la baſe eſt un granit pur; &, juſqu'à ſon ſommet, elle paroît être alternativement compoſée de couches horizontales de granit & de terre. D'après les meſures données par l'Abbé de la Caille, elle s'élève à trois mille ſix cents pieds au-deſſus du niveau de la Mer. On n'y peut monter que par la crevaſſe d'où découlent les eaux qui rempliſſent les fontaines de la Ville. Cette route eſt pénible, ſur-tout vers le haut où la crevaſſe ſe rétrécit beaucoup, & devient preſque perpendiculaire. Il faut gravir pendant plus de deux heures pour gagner le ſommet. Il offre alors une plate-forme très-étendue, hériſſée d'énormes rochers confuſément amoncelés, & parſemée de différens

différens arbustes : on diroit les ruines d'une Ville immense. Le temps, les nuages & le vent semblent en avoir usé les parties les plus saillantes ; ce qui donne au tout une figure baroque ; j'y ai vu des cailloux de quartz aussi roulés que ceux vulgairement appellés *galets*, & qu'on ramasse sur le rivage.

Vers le milieu du plateau, se trouve un bassin bourbeux. C'est de-là que découlent les eaux qui arrivent au Cap par la crevasse dont j'ai parlé. Il peut avoir trois ou quatre cents pas de circonférence. J'y ai tiré beaucoup de bécassines. Ces eaux sont-elles le produit d'une source, des pluies ou des brouillards ? C'est ce que j'ignore ; mais la montagne est circonscrite par une quantité de ravines, qui sont autant d'aqueducs qui vont çà & là distribuer les eaux du bassin, & fertiliser les habitations éparses à quelque distance de son pied.

La Table est le repaire des Vautours de l'espèce appellée *Percnoptère*. Le vent de Sud-Est les oblige souvent à déserter la montagne, & la furie avec laquelle il souffle les précipite dans les rues du Cap, où ils sont assommés à coups de bâton. On y voit aussi l'espèce de Singe Papion, & que les Hollandois nomment *Bawians*. On sait qu'ils sont voleurs. Ils se répandent dans les habitations, escaladent les jardins pour en dérober les fruits ; mais ce n'est jamais avec cet appareil & ce bel ordre dont Colbe nous a fait un conte ridicule & puérile.

Quand le ciel est pur & serein, on distingue du sommet de la Table, les montagnes du Piquet, éloignées de trente lieues. Malgré cette

diſtance, elles paroiſſent encore la ſurpaſſer en hauteur.

Lorſque les perſonnes qui vont pour la première fois à la montagne, ſont engagées dans la crevaſſe, elles ſe croyent aſſaillies par une pluie ordinaire, quoique le temps ſoit beau, & il pleut réellement pour elles. C'eſt l'effet des gouttes d'eau qui ſuintant continuellement des rochers ſupérieurs, tombent ſur ceux qui ſont plus bas, ſe heurtent, ſe diviſent en une pluie d'autant plus fine, qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie eſt toujours plus abondante le matin que le reſte de la journée ; les fraîcheurs & les roſées de la nuit en expliquent aiſément la cauſe.

On rencontre dans la crevaſſe à un tiers ou environ de ſa hauteur, une ſuperbe nappe d'eau qui coule ſur un rocher plat très-étendu. On va de la Ville ſe promener juſqu'à cette caſcade ; la route n'en eſt pas ſi fort eſcarpée, que les Dames même ne puiſſent ſe donner la ſatiſfaction d'aller y jouir d'un coup-d'œil charmant & pittoreſque, d'un point de vue délicieux qui commence à cet endroit.

C'eſt un uſage aſſez remarquable que, dans les pays les plus chauds, les Eſclaves font du feu par-tout où ils travaillent. Cela leur ſert à allumer leurs pipes, à faire réchauffer ou cuire leur nourriture. Ceux du Cap, chargés d'aller couper du bois pour la maiſon de leurs maîtres, vont quelquefois le chercher ſur les revers de la Table. Le ſoir, en quittant l'ouvrage, s'ils négligent d'éteindre ces feux, ils ſe communiquent inſenſiblement de proche en proche

à toutes les herbes & racines ſèches ; la trace gagne & s'étend de côtés & d'autres, parvient à des enfoncemens où le bois vert & le bois ſec indiſtinctement s'allument & s'embraſent. Ce ſont alors autant de fournaiſes, de petits volcans qui tiennent enſemble par les cordons de feu qui les ont unis. La flamme s'en échappe par tourbillons, & ſe nuance ſuivant que les différentes cavernes ſont plus ou moins profondes. La nuit ſurvient ; & la Ville & la Rade & tous les environs jouiſſent d'un ſpectacle d'autant plus magnifique, que la cauſe en étant connue, on eſt exempt de ces terreurs profondes qu'imprimeroit ailleurs un pareil phénomene ; car la hauteur & l'étendue de cet embraſement donnent à la montagne un aſpect plus effrayant que les laves du Véſuve dans leur plus grande force. Je n'ai vu qu'une ſeule fois cette majeſtueuſe illumination, & je puis dire qu'elle ma jetté dans le raviſſement & l'extaſe. Tout ce qu'on pourroit imaginer pour éclairer les Navires à vingt lieues en mer n'approcheroit jamais de ce Phare allumé au haſard par une miſérable brouſſaille qu'a laiſſé brûler un Nègre étourdi.

Il eſt impoſſible d'arriver à la montagne du Diable par celle de la Table, quoiqu'elle n'en ſoit qu'une partie dont elle a été ſéparée, par le ſommet, ou par des éboulemens ſucceſſifs, ou par des tremblemens de terre ; mais on arrive aiſément à celle du Lion, qui, comme l'autre, eſt auſſi une partie de la Table ; le ſommet ſeul de la tête du Lion n'eſt praticable qu'au moyen d'une corde avec laquelle on ſe hiſſe avec peine. C'eſt de ce ſommet qu'on ſignale

les Vaisseaux qui sont en pleine mer. Il y a toujours un serviteur de la Compagnie chargé de tirer un coup de canon pour chaque Vaisseau qu'il apperçoit; &, par un signal convenu, la Ville sait à l'instant si le Navire vient de l'Inde ou de l'Europe; mais le même homme, dès qu'il a reconnu le Pavillon de l'arrivant, est obligé de se rendre à la Ville, pour en informer le Gouvernement. Ce métier est pénible & cruel; il arrive souvent que le malheureux descend & remonte quatre ou cinq fois par jour; ce qui l'excède de fatigue. C'est, comme en beaucoup de points, un vice d'administration sur lequel tous les yeux sont fermés. Celui que j'y ai vu, me disoit tranquillement qu'on ne vieillissoit point à ce métier-là, & je n'avois pas de peine à le croire; car il étoit lui-même dans un triste état; &, quoiqu'il n'eût alors que trente-cinq ans, ses genoux & ses jambes étoient tellement roidis, qu'il ne marchoit qu'avec beaucoup de peine.

J'allai visiter aussi le fameux territoire de *Constance* derrière la Table. Ce vignoble ne produit peut-être pas la dixième partie du vin qu'on débite sous son nom. Il appartenoit alors à M. Cloëte. Les uns disent les premiers plants originaires de Bourgogne, les autres de Madère, d'autres encore de Perse; ce qu'il y a de certain, c'est que ce vin, bu au Cap, est délicieux; qu'il perd beaucoup par le transport, & qu'après cinq ans il ne vaut plus rien. A mon arrivée, le *Demi-Haam* (c'est-à-dire environ quatre-vingts bouteilles) se vendoit trente-cinq à quarante Piastres; à mon départ, il en valoit plus de cent.

A côté de Conſtance, eſt un autre vignoble appellé *le Petit Conſtance.* C'eſt ſeulement depuis ſept ou huit ans qu'il marche de pair avec ſon voiſin. Il eſt même arrivé qu'on en a quelquefois payé la récolte plus cher aux ventes de la Compagnie. Comme il n'eſt ſéparé de l'autre que par une ſimple haie, qu'il jouit, d'ailleurs, de la même expoſition, il eſt probable qu'il n'y avoit, jadis, entre ces deux vins, de différence que dans la façon de les travailler.

Tout l'eſpace compris entre la baie Falſo & celle de la Table, eſt orné de maiſons de plaiſance & de belles habitations où l'on ſe borne à la culture des légumes, des fruits, & ſur-tout du vin. Les plus eſtimés, & qui approchent le plus du Conſtance, ſont ceux de Becker & de Hendrik. Les Marchands de vin du Cap ſavent les apprêter & les vendre pour du vrai Conſtance. Outre ces vins doux, d'autres cantons des Colonies, tels que la *Perle*, *Stellemboſch*, *Drageſtein*, fourniſſent des vins ſecs très-eſtimés. On y fait auſſi du vin qui approche du Rota, à qui l'on donne ce nom, & qu'en effet j'ai trouvé tout au moins auſſi bon. Lorſqu'on ſe propoſe d'en acheter au Cap, il faut s'adreſſer aux Cultivateurs mêmes, afin d'être bien ſervi. Les Marchands, au contraire, ſont des frippons, qui, ſachant bien qu'il n'eſt pas de garde, ſouffrent les bariques, & les chargent d'eau-de-vie pour le conſerver le plus long-temps poſſible, s'ils ne trouvent pas à s'en défaire.

Le vin commun du pays paroît rarement ſur les bonnes tables. Les vins rouges de Bordeaux ſont la boiſſon ordinaire; & ceux importés par

les vaiſſeaux Hollandois, ont toujours la préférence ſur ceux des François, qui ne les apportent que dans des futailles mal-conditionnées, où ils ne ſe conſervent point.

Le prix mitoyen de ce vin eſt d'un florin la bouteille. Il varie ſuivant les circonſtances. Je l'ai quelquefois vu à trois florins ; quelquefois à douze ſols.

On n'eſtime pas beaucoup la bierre qui ſe braſſe au Cap ; mais on fait grand cas & grande conſommation de celle d'Europe. Son prix varie entre douze & vingt-quatre ſols la bouteille. En général, toute eſpèce de boiſſon eſt d'un grand débit.

On offre toujours un Sopi, c'eſt-à-dire, un verre d'arrach ou de genièvre, ou mieux encore d'eau-de-vie de France, à tous ceux qui ſe préſentent dans une maiſon. Le genièvre eſt cependant la boiſſon du matin la plus en uſage. Avant de ſe mettre à table, l'étiquette veut encore qu'on offre un Sopi, ou du vin blanc, dans lequel on a infuſé de l'abſynthe ou de l'aloès, pour exciter l'appétit.

A table, on boit indiſtinctement de la bierre ou du vin. A la fin du deſſert, les Dames ſe lèvent, & ſe retirent dans une pièce voiſine, ou ſur le perron. Alors, on apporte des pipes, du tabac & des nouvelles bouteilles pour les hommes, tandis qu'on envoie préſenter aux Dames, du café, du vin de Rhin ou de Moſelle avec du ſucre & de l'eau de ſelſe. On commence enſuite des parties de jeu ; ce qui n'empêche pas les hommes de boire & de fumer ; &, s'il arrive un coup intéreſſant ou piquant,

c'eſt toujours le ſignal ou le prétexte d'une raſade de plus.

Cette manière de vivre eſt commune à toutes les maiſons, avec cette différence, que celles qui ne ſont point fortunées, n'uſent que du vin du terroir. Mais, ſur ce point, la vanité des Habitans eſt bien ridicule. Un jour que je paſſois dans une rue avec M. Boers, il me fit remarquer un homme aſſis ſur ſon perron, & qui, nous voyant à portée de l'entendre, ſe tuoit de crier à ſon eſclave de lui apporter une bouteille de vin rouge. Le Fiſcal m'aſſura que cet homme n'en avoit pas une ſeule à ſa diſpoſition, qu'il n'en avoit peut-être pas bu dix fois en ſa vie: auſſi, lorſque nous fûmes plus loin, je me détournai, & m'apperçus que c'étoit de la bierre que ſon domeſtique lui verſoit.

La *Hout-Bay* (la Baie au bois) tire ſon nom du petit bois qu'on y va chercher : on n'y trouve point de gros arbres. Ce ne ſont que des buiſſons & des taillis fort épais. Cette Baie, peu ſpacieuſe & ouverte au vent d'Oueſt, eſt entourée de briſans. Il eſt rare que des Bâtimens s'y réfugient, à moins qu'ils ne ſoient ſurpris tout d'un coup par le mauvais temps, & qu'il y ait pour eux impoſſibilité de gagner un autre abri. Elle eſt à deux lieues Sud-Oueſt du Cap.

La baie Falſo, au Sud-Eſt du Cap, en eſt éloignée de trois lieues; mais il faut en faire quatre pour arriver juſqu'à l'ancrage. La route en eſt impraticable. Cette ſpacieuſe Baie peut offrir un aſyle à un nombre conſidérable de Vaiſſeaux. C'eſt là que ſe réfugient ceux qui ſont dans la baie de la Table, lorſque le vent

d'Oueſt commence à ſe faire ſentir ; &, par la raiſon contraire, lorſque le Sud-Eſt recommence, ces mêmes Bâtimens retournent à leur premier mouillage.

Le Commandant de la baie Falſo a le rang de *Sous-Marchand ;* ſes appointemens ſont médiocres, & ſa place lui rapporte cependant beaucoup, par le commerce qu'il fait avec les vaiſſeaux des Nations étrangères. Il achète leurs pacotilles, & les envoie revendre à la Ville, où il trouve quelquefois le moyen d'en quintupler la valeur.

On voit ſur les bords de la Baie de grands magaſins où ſont dépoſées les proviſions pour les vaiſſeaux de la Compagnie. On y a bâti auſſi un très-bel Hôpital pour les équipages, un hôtel commode pour le Gouverneur, qui s'y tranſporte ordinairement, & y paſſe quelques jours, lorſque les Navires y ſéjournent. Le commerce y attire auſſi des Particuliers du Cap. Ils fourniſſent des logemens aux Officiers des Vaiſſeaux. Tant que ces derniers y demeurent, la Baie eſt extrêmement vivante; mais, du moment que la ſaiſon permet de lever l'ancre, elle devient déſerte; chacun décampe ; il ne reſte qu'une compagnie de la Garniſon qu'on relève tous les mois. Malheur alors aux Vaiſſeaux qui ſe préſentent, & qui ont beſoin de proviſions ; car il arrive ſouvent que les magaſins ſont tellement épuiſés, qu'on eſt obligé de faire venir de la Ville par charrois tout ce que demandent ces nouveaux-venus, & le tranſport coûte un prix exorbitant. On paye, de vingt à trente Piaſtres, par jour, un miſérable chariot. J'en ai vu payer

jusques à cinquante Piastres, & il est à remarquer que, dans les vingt-quatre heures, on ne peut faire qu'un seul voyage.

C'est là que se pêche le plus beau & le meilleur poisson, particulièrement le *Rooman*, qui donne son nom au rocher dans les environs duquel il se trouve abondamment. On y pêche encore des huîtres ; mais elles sont très-rares.

Je ne dois pas oublier de dire que, dans le terrein compris entre la baie Falso & la ville du Cap, mais sur-tout dans les environs de Constance & de *Niuwe-land*, on trouve ce charmant arbre qu'on y nomme *Silwer Blaaderen*, (c'est le *Protea Argentea* des Botanistes). Il paroît que, lors du séjour au Cap du Docteur Sparmann, cet arbre n'y étoit pas en si grande quantité que dans le moment actuel; car les Colons ayant remarqué qu'il croissoit très-vîte, en ont fait des plantations considérables, qui leur sont devenues d'une grande utilité pour le chauffage. J'observe que cet arbre ne se trouve dans aucun autre lieu de la Colonie, pas même dans le pays des Namaquois, d'où M. Sparmann a très-faussement supposé qu'on l'avoit tiré : je puis assurer qu'il n'y croît pas, & je ne l'ai vu dans aucun des cantons où j'ai pénétré. Ainsi je crois qu'il a été rapporté de quelqu'autre partie d'Afrique ou du monde, quoique M. Sonnerat, dans son dernier Voyage aux Indes, atteste qu'il est le seul arbre originaire du Cap de Bonne-Espérance : il paroît que ce Naturaliste n'y avoit jamais vu le *Mimosa Nilotica*, qui y est très-commun, ainsi que quantité d'autres espèces infiniment plus considérables.

Les Colonies *Stellembosch*, *Drageſtein*, *Franche-Hoeck*, la *Perle*, la *Hollande Hottentote*, ſont différens cantons ſitués entre le Cap & la grande chaîne des montagnes qu'on apperçoit à l'Eſt : ils fourniſſent tous du fruit & du vin.

Le Stellemboſch eſt une petite Bourgade où ſe ſont retirés pluſieurs Habitans du Cap ; ils y font valoir eux-mêmes leurs terres. Il y a une Egliſe, un Miniſtre & un *Land-Roſt* ou Bailly, qui a rang de ſous-marchand. C'eſt une eſpèce de Fiſcal qui juge en premier reſſort. Il ne peut impoſer d'amende que juſqu'à la ſomme de cinquante Rixdaalers ; lorſque l'affaire eſt majeure, c'eſt le Fiſcal qui doit en connoître.

Le Franſche-Hoeck, (le coin François) eſt dans une gorge de montagnes, entre le Stellemboſch & le Drageſtein. Il a reçu ſon nom des réfugiés qui vinrent le défricher ſur la fin du ſiècle dernier. Le terrein en eſt bon, & fournit beaucoup de blé & de vin. C'eſt-là que ſe mange le meilleur pain de toutes les Colonies. Ce n'eſt pas que le blé y ſoit meilleur qu'en tout autre lieu ; mais c'eſt parce que la méthode françoiſe, apportée par les émigrans, s'y eſt conſervée de père en fils ſans altération. C'eſt-là tout ce qui leur reſte du ſouvenir de leur ancienne & cruelle patrie. Je n'ai trouvé dans ce canton qu'un ſeul vieillard qui parlât françois ; pluſieurs familles cependant conſervent & écrivent encore leurs noms primitifs. J'y ai connu des *Malherbe*, des *Dutoît*, des *Rétif*, des *Cocher*, & pluſieurs autres dont les noms nous ſont familiers. Du reſte, on les dif-

tingue des autres Colons, qui font presque tous blonds, par leurs cheveux bruns & la couleur bise de leur peau.

La *Hollande Hottentote* est ainsi nommée, parce que ce canton, originairement habité par les Hottentots, fut défriché le premier par les Hollandois. Il fournit des légumes, du fruit & du blé; le Stellembosch le borne au Nord, une chaîne de montagnes à l'Est, la baie Falso à l'Ouest, & des montagnes dans lesquelles il y a encore quelques habitations au Sud.

La première chaîne de montagnes & de collines qu'on apperçoit de la baie de la Table, se nomme *Montagnes du Tigre.* Elles sont parsemées d'habitations excellentes pour le blé. Toutes ces collines ensemencées offrent un superbe coup-d'œil à la Ville, dans le temps de la moisson. Leur abondance les a fait nommer le *Magasin à blé* de la Colonie. Le derrière de ces collines est également garni de fermes à blé, & cette culture se prolonge assez loin. Les habitations qui avoisinent le Cap sont généralement d'un grand rapport, à raison de la facilité d'y faire arriver les légumes, les fruits, les œufs, le lait, toutes les provisions de première nécessité, qui font un débit sûr & journalier; avantage que n'ont point les autres habitans à cause de l'éloignement.

A douze lieues à la ronde du Cap, les Colons ne se servent plus des Hottentots; ils aiment mieux acheter des Nègres, qui sont moins paresseux, & sur les services desquels ils comptent davantage. Les Hottentots, insoucians & inconstans par leur nature, se retirent souvent

à l'approche des grands travaux, & laiſſent leurs maîtres dans l'embarras. Les Nègres déſertent bien auſſi, mais vainement pour leur liberté; car ils ſont bientôt repris. On les dépoſe chez le Bailli du canton. Le propriétaire les réclame; &, moyennant un foible droit, ils ſont reſtitués, après avoir reçu quelque correction très-légère; car il n'y a pas de Pays au monde où les eſclaves ſoient traités avec plus d'humanité qu'au Cap.

Les Nègres de Moſambique, & ceux de Madagaſcar, ſont regardés comme les plus forts ouvriers & les plus affectionnés à leurs maîtres.

Lorſqu'ils débarquent au Cap, on les paye ordinairement de cent vingt, à cent cinquante piaſtres la pièce. Les Indiens ſont plus ſingulièrement recherchés pour le ſervice de la maiſon & de la Ville. On y voit auſſi des Malais, qui ſont en même-temps les plus entendus & les plus dangereux des eſclaves. Aſſaſſiner leur maître ou leur maîtreſſe, n'eſt à leurs yeux qu'un attentat ordinaire; &, dans les cinq années que j'ai paſſées en Afrique, j'ai vu ce forfait ſouvent répété. Ils vont à l'échafaud pleins de calme & de ſang-froid. J'ai ouï l'un de ces ſcélérats, qui diſoit à M. Boers, qu'il étoit charmé d'avoir commis ſon crime; qu'il avoit bien ſu le genre de mort qu'on lui feroit ſubir; mais, que par-là même, il ſouhaitoit ardemment de voir hâter ſa fin, puiſqu'auſſi-tôt il ſe retrouveroit dans ſon pays. Je m'étonne qu'un auſſi violent préjugé ne cauſe point encore de plus grands malheurs.

Les eſclaves Créoles du Cap ſont les plus

eſtimés; ils ſe payent toujours le double des autres; &, lorſqu'ils ſavent quelque métier, le prix en devient exorbitant. Un cuiſinier, par exemple, ſe vend de huit à douze cents Rixdaalers, & les autres à proportion de leurs talens. Ils ſont toujours proprement habillés; mais ils marchent les pieds nuds en ſigne de l'eſclavage. On ne voit point au Cap, cette inſolente valetaille appellée *laquais* : le luxe & l'orgueil n'y ont point encore introduit cette eſpèce déſœuvrée & vile, qui meuble en Europe les antichambres des riches, & porte ſur toutes les tailles l'enſeigne de l'impertinence.

On eſt ſurpris, en arrivant au Cap, de la multitude d'eſclaves auſſi blancs que les Européens, qu'on y voit. L'étonnement ceſſe quand on ſait que les jeunes Négreſſes, pour peu qu'elles ſoient jolies, ont chacune un ſoldat de la garniſon, avec lequel elles vont, comme il leur plaît, paſſer tous les dimanches. L'intérêt du maître lui fait fermer les yeux ſur le déréglement de ſes eſclaves, parce qu'il compte d'avance ſur le produit de ces cohabitations licencieuſes.

On rencontre cependant des Négreſſes légitimement mariées, & des Nègres établis faiſant corps avec la Bourgeoiſie ; ce ſont des hommes qui, par leurs ſervices ou d'autres motifs, ont été affranchis ; la facilité avec laquelle on leur donnoit la liberté, étoit autrefois ſujette à bien des abus, parce que ces gens, devenus vieux ou infirmes, ou privés de reſſources pour ſubſiſter, finiſſoient par être des voleurs & des vagabonds. Le Gouvernement s'eſt trouvé forcé

d'y mettre ordre : nul maître à présent ne peut affranchir son esclave, qu'en déposant à la chambre des orphelins une somme suffisante pour sa subsistance.

Ce qui entretient un certain désordre parmi les esclaves, ce qui les corrompra toujours, ce sont les mauvais sujets que le Gouvernement de Batavia envoie souvent au Cap pour en être débarrassé. Ces gens, connus sous le nom de *Bouginées*, sont des Malais, tous pêcheurs & receleurs : sur ce dernier article, leur réputation est si bien établie, que c'est toujours chez eux qu'on commence les recherches, lorsqu'un esclave a disparu, ou que des effets ont été enlevés.

Il est rare qu'un maître punisse lui-même son esclave ; il le met ordinairement entre les mains du Fiscal, qui lui fait administrer la correction qu'il a méritée. Si cependant un maître qui voudroit punir lui-même son esclave le maltraitoit outre-mesure, celui-ci pourroit en porter plainte ; &, sur une récidive bien constatée, le Fiscal obligeroit le propriétaire à le vendre. Dans le cas où il l'auroit grièvement blessé ou tué, il encourroit une peine afflictive, ou bien seroit banni & relégué dans l'isle *Roben*. Ces loix sages honorent certainement le Gouvernement Hollandois ; mais combien n'est-il pas de moyens de les éluder !

L'isle *Roben* est à deux lieues en mer, en face de la baie de la Table, & à la vue de la Ville. Elle tire son nom de la quantité de chiens marins qu'on y trouve. Cette isle, tout-à-fait plate, a très-peu d'étendue. C'est le *Bicêtre* du

Cap. Elle eſt ſoumiſe aux ordres d'un Caporal, qui a titre de Commandant. Les malheureux qui y ſont relégués doivent délivrer par jour une certaine quantité de pierres à chaux qu'ils déterrent. Le reſte du temps, ils pêchent, ou bien ils cultivent de petits jardins : ce qui leur procure du tabac ou quelques autres douceurs. On ne peut voir, ſans être étonné, combien dans cet endroit toutes les eſpèces de légumes prennent de vigueur. Les choux-fleurs ſur-tout y ſont des monſtres en groſſeur ; élevés dans le ſable, leur délicateſſe ſurpaſſe encore leur énormité. Il y croît auſſi de petites figues violettes, d'un parfum exquis. Les puits fourniſſent de l'eau auſſi bonne que celle du Cap ; phénomène aſſez extraordinaire pour une iſle auſſi peu étendue, & preſqu'à fleur de la mer.

J'y ai vu beaucoup de Serpens noirs, de quatre à cinq pieds de long, mais qui ne ſont pas dangereux. On y trouve en abondance de la Perdrix, & plus encore de la Caille ; j'ai quelquefois tiré cinquante à ſoixante de ces oiſeaux dans une matinée.

Je dois ici rapporter une obſervation qui intéreſſe l'Hiſtoire Naturelle. Les Cailles de l'iſle Roben & celles du Cap, n'offrent abſolument qu'une ſeule & même eſpèce, ſans aucune différence qui puiſſe rendre mon aſſertion même douteuſe. Cependant la Caille au Cap eſt un oiſeau de paſſage ; ce fait eſt reconnu de tout le monde ; &, quoiqu'il n'y ait que deux lieues de l'iſle Roben à la terre ferme, il eſt également conſtant que jamais il n'y a d'émigration de ces oiſeaux. Ils y ſont toujours auſſi abon-

dans en toute saison. Si j'ajoute encore que les Cailles d'Europe sont absolument la même espèce que celle-ci, ne faut-il pas en conclure que la Caille d'Europe ne passe point la mer, comme on l'a prétendu jusqu'à présent? Quelques Voyageurs assurent à la vérité en avoir rencontré en mer; mais cela ne décide point la question; car, à plus de soixante & dix lieues des côtes, j'ai tiré sur les vergues de mon Navire, des Etourneaux, des Pinsons, des Linottes, une Chouette. Tous ces oiseaux, qu'on sait très-bien ne point passer la mer, avoient été sans doute déroutés par quelqu'ouragan, quelque tempête violente, & je croirai toujours qu'il en étoit ainsi des Cailles qui ont été rencontrées, jusqu'à ce que cette partie de l'Histoire des oiseaux ait reçu des éclaicissemens plus positifs.

Je suis d'ailleurs d'autant plus porté à n'ajouter aucune foi à cette traversée par la mer, que les Cailles peuvent se rendre par terre en Afrique, & venir en Europe par le même chemin. Il est très-propable que si celles de l'isle Roben n'osent franchir le petit espace qui les sépare de la côte, bien moins encore oseront-elles risquer un trajet incomparablement plus considérable. La Caille est un oiseau très-lourd; la petitesse de ses aîles, en proportion de la pesanteur de son corps, ne convient nullement à un vol continuel & de long cours. Est-il quelque Chasseur qui ne sache positivement & d'après l'expérience, que lorsqu'un chien a fait lever une Caille trois ou quatre fois de suite, il ne lui est plus possible de s'envoler; & qu'accablée de lassitude

ſitude, elle ſe laiſſe prendre à la main ; la même choſe arrive à tous les oiſeaux de ce genre.

Outre la Caille commune à l'Europe & à l'Afrique, on trouve encore au Cap un oiſeau beaucoup plus petit qu'on nomme auſſi *Caille*, mais très-improprement ; car il n'a que trois doigts aux pieds, & tous trois dirigés en avant : caractère ſuffiſant pour ne pas devoir les confondre.

M. Sonnerat, dans ſon *Voyage aux Indes*, décrit un oiſeau du même genre, auquel il donne le nom de *Caille à trois doigts*. M. Desfontaines a pareillement rapporté, de ſon Voyage ſur les côtes de Barbarie, un individu ſemblable, approchant beaucoup de celui du Cap de Bonne-Eſpérance, dont il eſt ſans doute une variété. J'en connois deux autres beaucoup plus grands, l'un de Ceylan, l'autre de Java : j'en donnerai la deſcription, & je penſe qu'il ſera néceſſaire d'en faire un genre neuf, qui formera le paſſage de la Caille à la Canne pétière, avec laquelle il tient par la conformation des doigts.

Le Gouvernement envoie, tous les ans, un détachement dans l'iſle Roben, pour y tuer des Mors & des Manchots, qu'on nomme au Cap *Pingouins*. On extrait l'huile de ces animaux, comme je l'ai déjà dit : le Manchot ſur-tout en fournit beaucoup. On voit à la pointe de Roben une petite Anſe, qui peut mettre à l'abri un Vaiſſeau, lorſque le Sud-Eſt l'empêche de gagner la rade du Cap.

En quittant l'Europe pour voyager en Afrique, il n'entroit pas dans mon plan de m'appeſantir ſur le détail des mœurs, des uſages &

coutumes des Habitans du Cap ; bien moins encore sur les formes de son Gouvernement politique, civil & militaire. C'est, je l'avoue, ce qui m'a le moins occupé, & ce que je décrirois avec le plus de répugnance, quand cela m'auroit en quelque sorte intéressé. J'ai mes raisons pour garder cette réserve, à-peu-près de la même manière que le Lecteur peut avoir les siennes pour être curieux ; & ni les Lecteurs ni moi n'avons besoin de les connoître. Au reste, on peut, des rêveries même de Kolbe, extraire des faits certains qu'un séjour de dix ans à la Ville avoit mis continuellement sous ses yeux. Il n'en a pas tant imposé sur ce point qu'on l'imagine. Son Livre contient peut-être des vérités qui n'ont plus lieu de nos jours, & sont prises pour des fables. Mais, avec le temps, les mœurs, les caractères, les modes, les loix, les empires mêmes changent & varient à l'infini. C'est un visage qu'a défiguré la vieillesse, & qui ne ressemble plus au portrait qu'on en fit autrefois.

Il n'en est pas de même de ce que ce Voyageur *sédentaire* a platement avancé sur les Hottentots & les cérémonies de leur Religion. Si ce qu'il en dit a existé, il faut bien que l'esprit philosophique qui plane impérieusement sur l'Europe, ait un peu rafraîchi l'air brûlant des climats Africains ; car je n'y ai vu aucune trace de Religion, rien qui approche même de l'idée d'un Être vengeur & rémunérateur. J'ai vécu assez long-temps avec eux, chez eux, au sein de leurs déserts paisibles ; j'ai fait, avec ces braves Humains, des Voyages dans des Ré-

gions fort éloignées ; nulle part je n'ai rencontré rien qui reſſemble à de la Religion ; rien de ce qu'il dit de leur légiſlation, de leurs enterremens ; rien de ce qu'ils pratiquent à la naiſſance de leurs enfans mâles ; rien enfin, & ſurtout de ce qu'il ſe plaît à détailler, de la ridicule & dégoûtante cérémonie de leurs mariages.

On n'a point oublié au Cap le ſéjour de cet homme dans la Colonie. On ſait qu'il n'avoit jamais abandonné la Ville, & cependant il parle de tout avec l'aſſurance d'un témoin oculaire. Ce qui n'eſt pas douteux néanmoins, c'eſt qu'après dix années de réſidence, n'ayant rien fait de ce qu'on l'avoit chargé de faire, il trouva plus prompt & plus commode de ramaſſer tous les ivrognes de la Colonie, qui, ſe moquant de lui en buvant ſon vin, lui dictoient ſes Mémoires de taverne en taverve, lui contoient à qui mieux-mieux les Anecdotes les plus abſurdes, & l'endoctrinoient juſqu'à ce que les bouteilles fuſſent vuides. C'eſt ainſi que ſe font les découvertes nouvelles, & que s'étendent les progrès de l'eſprit humain !

VOYAGE

A l'Eſt du Cap, par la terre de Natal & celle de la Cafrerie.

LES différens préparatifs de mon Voyage touchoient à leur terme ; j'en fis aſſembler toutes les proviſions éparſes : elles étoient conſidérables ; car, dans cette première efferveſcence qui

transporte l'imagination au-delà des bornes ordinaires, je ne m'étois point donné de limites, & n'en connoissois pas; résolu au contraire de pousser en avant le plus loin & le plus longtemps qu'il me seroit possible, je ne savois si le retour seroit en mon pouvoir comme le départ; mais je voulois sur-tout m'épargner le cruel désagrément d'être contraint de m'arrêter par la privation des choses indispensables. Ainsi, jusqu'aux objets qui ne paroissoient pas avoir un but d'utilité bien direct, je n'avois rien négligé de ce qui pouvoit être nécessaire à ma conservation dans les circonstances imprévues, & je craignois toujours d'avoir à me reprocher quelqu'oubli préjudiciable. Les trois mois passés au Cap ou dans les environs depuis mon retour de la baie de Saldanha, avoient à peine suffi à ces différens apprêts.

J'avois fait construire deux grands chariots à quatre roues, couverts d'une double toile à voiles, cinq grandes caisses remplissoient exactement le fond de l'une de ces voitures, & pouvoient s'ouvrir sans déplacement. Elles étoient surmontées d'un large matelas, sur lequel je me proposois de coucher durant la marche, s'il arrivoit que le défaut de temps, ou toute autre circonstance, ne me permît pas de camper. Ce matelas se rouloit en-arrière sur la dernière caisse, & c'est là que je plaçois ordinairement un cabinet ou caisse à tiroirs destiné à recevoir des Insectes, Papillons, & tous les objets un peu fragiles, & qui demandoient plus de ménagement.

J'avois si bien réussi dans la construction de

cette caiſſe ; mes Collections s'y étoient ſi bien conſervées, & arrivèrent en ſi bon état, que, pour l'utilité des Naturaliſtes qui s'occupent de cette partie, & que le deſir d'un pareil Voyage pourroit tenter, je prendrai plaiſir à en indiquer la forme. Elle avoit deux pieds & demi de haut, dix-huit pouces de profondeur, & autant de largeur. Elle étoit diviſée, ſur ſa longueur, en huit parties, qui contenoient chacune une layette qui ne ſe prolongeoit que juſqu'à trois pouces du fond. Ces layettes, ainſi poſées verticalement, ſe tiroient par le haut, & n'avoient d'échappement que leur épaiſſeur ; de telle ſorte que ſi les ſecouſſes (& nous en éprouvions à tous momens de violentes) venoient à détacher quelques Inſectes de leurs cadres, ils tomboient au fond de la caiſſe dans le vuide de trois pouces que j'avois ſu ménager, & ne pouvoient offenſer ceux qui tenoient plus ferme. Une couche de deux à trois lignes de cire vierge, fondue avec de l'huile de lin, & appliquée ſur le fond de la caiſſe, en bouchoit tous les pores, &, par ſon odeur, écartoit les Inſectes mal-faiſans.

C'eſt ce premier chariot qui portoit preſqu'en entier mon arſenal. Nous l'appellions le *Chariot-Maître*. Une des cinq caiſſes dont j'ai parlé étoit remplie par compartimens de grands flacons quarrés, qui contenoient chacun cinq à ſix livres de poudre. Ce n'étoit là que pour les détails & les beſoins du moment. Le magaſin général étoit compoſé de pluſieurs petits barils. Pour les préſerver du feu ou de l'humidité, je les avois fait rouler ſéparément dans des peaux de mouton fraîchement écorchées. Cette enveloppe une fois

ſechée, étoit abſolument impénétrable, tout calculé, je pouvois compter ſur quatre à cinq cents livres de poudre, & deux mille au moins de plomb & d'étain, tant en ſaumon que façonné. De ſeize fuſils, j'en avois douze ſur une voiture; l'un de ces fuſils deſtiné pour la grande bête, comme Rhinocéros, Eléphant, Hyppopotame, portoit un quart de livre. Je m'étois muni, outre cela, de pluſieurs paires de piſtolets à deux coups, d'un grand cimeterre, & d'un poignard.

Le ſecond chariot offroit en caricature le plus plaiſant attirail qu'on ait jamais vu; mais il ne m'en étoit pas pour cela moins cher. C'étoit ma cuiſine. Que de repas exquis & paiſibles! Que le ſouvenir de ces détails de ma vie domeſtique & charmante, eſt encore délicieux à mon cœur! Je n'aſſiſte jamais à ces dîners d'étiquette & de gêne, où l'ennui vient diſtribuer les places, que le dégoût qu'ils me cauſent ne me reporte ſoudain au milieu de ce doux charivari de nos haltes, & ne préſente à mon imagination le tableau ſi vivant & ſi varié de mes bons Hottentots occupés à préparer le repas de leur ami.

Ces meubles de ma cuiſine n'étoient pas conſidérables. J'avois un gril, une poële à frire, deux grandes marmites, une chaudière, quelques plats & aſſiettes de porcelaine, des cafetières, taſſes, théïères, jattes, des bouilloirs. Voilà ce qui compoſoit à-peu-près tout mon ménage.

Outre cela, pour moi perſonnellement, je m'étois muni de linge de toute eſpèce, d'une bonne

provision de sucre blanc & candi, de café, de thé, & de quelques livres de chocolat.

Je devois fournir du tabac & de l'eau-de-vie aux Hottentots qui faisoient ce voyage avec moi. Aussi avois-je forte provision du premier article & trois tonneaux du second. Je voiturois encore une bonne pacotille de verroteries, quincaillerie & autres curiosités, pour faire, suivant l'occasion, des échanges ou des amis. Joignez à tous ces détails de ma caravane, une grande tente, une canonnière; les instrumens nécessaires pour raccommoder mes voitures, pour couler du plomb; un cric, des cloux, du fer en barre & en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, quelques eaux spiritueuses, &c. & vous aurez une idée parfaite de ce ménage ambulant. Telle étoit la charge de mes deux voitures, qui pouvoient peser quatre à cinq milliers chacune. Je ne dois pas oublier de parler de mon nécessaire. Il m'a trop souvent amusé. Rien n'est comparable à l'étonnement qu'il causoit aux Sauvages des Pays lointains. Je m'en servois toujours devant eux. Leurs discours à ce sujet ont plus d'une fois prolongé ma toilette, & m'ont procuré d'agréables récréations.

Mon train étoit composé de trente Bœufs; savoir, vingt pour les deux voitures, & les dix autres pour relais; de trois Chevaux de chasse, de neuf Chiens, & de cinq Hottentots. J'augmentai considérablement par la suite le nombre de mes animaux & de mes hommes. Celui de ces derniers alloit quelquefois jusqu'à quarante. Il augmentoit ou diminuoit suivant la chaleur de ma cuisine; car, au sein des déserts d'Afrique

comme en nos Pays ſavans, on rencontre des tourbes d'agréables paraſites, peu honteux de leur contenance : ceux-là pourtant, ſans être trop à charge, ne m'étoient point tout-à-fait inutiles, & ne ſavoient pas comment on fait la pirouette quand la nappe eſt enlevée.

Le projet de mon Voyage étoit connu de toute la Ville du Cap. Aux approches de mon départ, je fus vivement ſollicité par pluſieurs perſonnes qui déſiroient m'accompagner. C'étoit à qui viendroit m'offrir ſes ſervices. Nous raiſonnions bien différemment, ces meſſieurs & moi. Ils s'imaginoient que leurs propoſitions alloient me cauſer beaucoup de joie ; ils ne pouvoient croire que je puſſe me réſoudre à partir ſeul. Cette idée leur sembloit une folie, tandis que je n'y voyois au contraire que de la prudence & de la ſageſſe. J'étois inſtruit que de toutes les expéditions ordonnées par le Gouvernement pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique, aucune n'avoit réuſſi; que la diverſité des humeurs & des caractères ne pouvoit concourir au même but; qu'en un mot, cet accord, ſi néceſſaire dans une expédition hardie & neuve, n'étoit point praticable parmi des hommes dont l'amour-propre devoit ſe promettre une part égale aux ſuccès. Je n'avois garde, après cela, de m'expoſer à perdre les fraix de mon Voyage, & le fruit que je comptois en retirer. Je voulois être ſeul, & mon maître abſolu. Ainſi je tins ferme. Je rejettai toutes ces offres ; &, d'un mot, je coupai court à toute eſpèce de propoſitions.

Lorſque mes équipages furent en ordre, je pris congé de mes amis, &, le 18 Décembre

1781, à neuf heures du matin, je partis, escortant moi-même à cheval mon convoi. Je n'avois pas compté faire une longue marche. Suivant le plan que je m'étois dressé, je dirigeai mes pas vers la Hollande Hottentote, & m'arrêtai, vers le déclin du jour, au pied des hautes montagnes qui la bornent à l'Est du Cap.

Ce fut alors qu'entièrement livré à moi-même, & n'attendant de secours & d'appui que de mon bras, je rentrai pour ainsi dire dans l'état primitif de l'homme, & respirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux & pur de la liberté.

Il falloit mettre quelqu'ordre dans mes opérations & parmi mon monde : tout dépendoit des commencemens. Sans être un grand Philosophe, je connoissois assez les hommes pour savoir que qui veut être obéi, doit leur en imposer; & qu'à moins d'être ferme & vigilant sur leurs actions, on ne peut se flatter de les conduire. Je devois craindre, à tous momens, de me voir abandonné des miens, ou que ma foiblesse ne les engageât au désordre. Je pris donc avec eux, sans affectation, un parti prudent, auquel j'ai toujours tenu dans la suite, sans qu'aucune circonstance m'ait fait relâcher, un seul jour, de mon utile sévérité.

Nous étions à peine arrêtés, que je donnai l'ordre de dételer en ma présence. Sous la conduite de deux de mes gens en qui j'avois reconnu plus d'exactitude & d'intelligence, j'envoyai pâturer mes Bœufs. Je fis avec les autres la revue de mes voitures, de mes effets, afin de m'assurer s'il n'y avoit rien de dérangé;

j'examinai même jusqu'aux trains & harnois; je distribuai à chacun son emploi, & leur fis à tous un petit discours relatif aux différentes occupations qu'ils auroient dans la suite. C'est ainsi qu'ils prirent de moi sur le champ l'idée d'un homme soigneux & clairvoyant, & qu'ils sentirent que le moindre relâchement dans leur service ne pourroit m'échapper. Après cette cérémonie, je montai à cheval, & j'allai reconnoître le chemin sur la montagne que nous devions traverser le lendemain. A mon retour, je trouvai mes Bœufs en état, & un grand feu que j'avois donné ordre d'allumer. Nous soupâmes légèrement des provisions que nous avions apportées de la ville. Enfin, nous nous couchâmes, moi sur mon chariot, mes Hottentots à la belle étoile.

Le lendemain, nous attelâmes avant le jour, & nous mîmes en devoir d'entreprendre la montagne. Ce ne fut pas sans risque de briser nos voitures & d'estropier nos Bœufs que nous gagnâmes son sommet. Le chemin en est taillé dans le revers même. Il est si escarpé, si hérissé des éclats du rocher, que je m'étonne comment on néglige aussi absolument la seule route par laquelle les Habitans de ces cantons puissent se rendre au Cap. Le haut de cette montagne offre un point de vue merveilleux. Le même coup-d'œil embrasse toutes les habitations éparses dans un vaste bassin circonscrit par la chaîne des autres monts & par la mer.

Nous fûmes obligés de dételer nos Bœufs pour leur laisser reprendre haleine, & leur donner quelques heures de repos. Inquiet sur la des-

cente, & voulant m'éclaircir ſur les moyens les plus faciles de regagner la plaine, je profitai de ce court intervalle pour aller moi-même reconnoître les lieux. Je me tranquilliſai lorſque j'eus apperçu que la montagne s'abaiſſant à ſon revers par une pente inſenſible & douce, nous conduiroit ſans danger dans un Pays charmant. Je rejoignis bientôt ma caravane, & nous reprîmes la marche. Le chemin étoit effectivement commode pour nos voitures, & facile à rouler. Nous deſcendîmes avec autant de plaiſir & de tranquillité, que nous avions eu de peine & d'inquiétude de l'autre côté. Comme les animaux féroces ne ſe montrent que rarement dans ces cantons, n'ayant rien à redouter & nulles précautions à prendre, nous pouſſâmes la marche juſqu'à dix heures du ſoir, & nous arrivâmes ſur les bords de la rivière *Palmit*, ainſi nommée par les Hollandois à cauſe de la quantité de roſeaux qui garniſſent ſes bords.

A notre réveil, nous cherchâmes en vain nos Bœufs près de nous; ils avoient tous diſparu. N'étant point encore habitués à ſe coucher le long de nos voitures, pendant la nuit, ils s'étoient diſperſés de côtés & d'autres. Mes gens ſe mirent en quête; il fallut beaucoup de temps pour les raſſembler; nous ne nous trouvâmes en état de partir qu'à neuf heures du matin. J'allois paſſer vers onze heures à cinquante pas d'une habitation qui ſe préſentoit devant moi, lorſque le maître de la maiſon, qui, ſans doute, épioit ma caravane, vint à ma rencontre: du plus loin qu'il m'apperçut, il ſe fit reconnoître. C'étoit le même qui m'avoit vendu au Cap

mon Chariot-Maître & les cinq paires de Bœufs qui le tiroient. Je ne pus me dispenser de faire halte, & fus même obligé d'accepter son dîner, qu'il m'offrit avec des instances réitérées & pressantes. Je me rendis honnêtement, lors surtout qu'il m'avoua qu'ayant appris au Cap le jour de mon départ & la route que je comptois prendre, il en étoit parti pour gagner les devants avec les siens, & se préparer à me recevoir dans son habitation. Je fis dételer à l'endroit même où il m'avoit rencontré; & nous rendant ensemble chez lui, j'y fus reçu avec beaucoup de graces par sa femme & deux jolies demoiselles qui composoient toute sa famille.

Le temps que nous mîmes à visiter son domaine nous conduisit jusqu'à l'heure du dîner, pendant lequel on ne manqua pas de me faire l'éloge du chariot qu'on m'avoit vendu. Il fallut essuyer tout au long l'histoire & le récit des bonnes qualités de chacun des individus que composoient l'attelage. On ne me trompoit pas en effet. J'ai reconnu depuis, & je dois convenir, en l'honneur de M. Smit, que ces Bœufs ont toujours été les meilleurs de tous ceux que j'ai employés par la suite, & du service le plus sûr; que, dans mes courses extraordinaires & les pas les plus dangereux, son chariot, construit solidement, a résisté jusqu'à la fin.

Malgré les prières de cette bonne famille qui m'engageoit à passer la nuit chez elle, je partis après le dîner. A quelques heures de-là, nous traversâmes la rivière *le Bot*, & tout le canton nommé *Ouwe-Hoeck.* Je voulois regagner le temps que le dîner m'avoit fait perdre; il

étoit onze heures de nuit, lorſque nous arrêtâmes à côté d'une petite mare d'eau.

Le ſoleil étoit à peine levé, que déjà nous étions en route; nous longeâmes, dans la matinée, l'habitation de François Bathenos; il m'envoya un pain que je lui avois fait demander, & dont je lui offris en vain le prix. Il me faiſoit prier de deſcendre chez lui; je m'en diſpenſai, ne me ſouciant, en aucune manière, de paſſer & de perdre mon temps dans des habitations. Je rencontrois à tout moment, dans cette contrée, des troupes prodigieuſes de l'eſpèce de Gazelle que les Colons nomment *Reebock;* elle eſt encore très-peu connue; M. Sparmann n'a fait que la citer, & le nom de cet animal, dans la traduction françoiſe de ſon Ouvrage, eſt mal rendu; car Reebock ne ſignifia jamais *bouc rouge*, mais *bouc de plage.*

La chaleur du midi devenoit exceſſive. Je fus contraint d'arrêter; tandis que mes gens & mes attelages reſpiroient un peu, je fis une petite tournée, & parvins à tuer un de ces Reebock. Il étoit mâle; ſa couleur générale eſt d'un gris tendre, plus foncé ſur le dos que ſur les côtés; il a le ventre blanc; il n'eſt abſolument point rougeâtre; ſes cornes n'ont guères que cinq à ſix pouces de longueur. Le Docteur Sparmann, qui dit n'en avoir fait mention que d'après ce que lui en rappelle ſa mémoire, ſe ſera trompé en donnant un pied de long à ſes cornes. La deſcription & la figure de cette Gazelle ſe trouveront dans mon Traité des Quadrupèdes de l'Afrique.

De retour près de mes gens, nous n'arrêtâ-

mes que le temps qu'il falloit pour manger quelques grillades de ma chasse ; & dans l'espace de quatre lieues que nous fîmes encore pour gagner un campement commode, nous eûmes en vue, fort près de nous & de tous côtés, des troupes de Gazelles, Bontebock (*Antilope scripta* de M. Pallas) de Bubales, (*Antilope Bubalis*) d'autres troupeaux encore, tels que Zèbres, &c. & plusieurs Autruches. La variété & les allures de ces grandes hordes étoient très-amusantes, & dignes de fixer l'attention d'un Naturaliste. Mes chiens poursuivoient à outrance toutes ces différentes espèces qui se croisoient en fuyant, & se trouvoient pêle-mêle rassemblées en un seul peloton, selon que les chiens donnoient. Cette confusion, pareille aux machines de théâtre, demandoit à peine un moment pour se développer. Je rappellois mes chiens, & chaque individu regagnoit à l'instant sa bande, qui se tenoit à un certain éloignement des autres. Ce spectacle sera mieux senti, si l'on se reporte au mois de Mai dans les campagnes de la Hollande ; ce ne sont, de tous côtés, que troupeaux innombrables de bestiaux symmétriquement isolés, & ne se confondant jamais.

Sans mes chiens, j'aurois pu tuer, de ma voiture, un bon nombre de ces animaux, tant ils étoient curieux & peu farouches ; mais leur approche les avoit tous mis en déroute.

Une curiosité presque familière est assez le caractère de tous les animaux portant cornes, particulièrement des Gazelles ; il n'y avoit que les Zèbres & les Autruches qui se tinssent à une plus grande distance.

Je me trouvai à quatre ou cinq lieues des bains chauds, si visités & si vantés par les Habitans du Cap; j'étois empressé de les voir, & craignois, en même temps, que ma marche n'en fût retardée. Pour retrouver d'un côté ce que j'allois perdre de l'autre, je partis encore de meilleure heure que de coutume; &, dès dix heures du matin, nous nous y vîmes rendus. Cette source minérale d'eau chaude, distante du Cap d'environ trente lieues, est généralement estimée. Le Gouvernement y a fait construire, pour les valétudinaires qui vont y prendre des bains, un bâtiment assez spacieux & commode; le logement n'y coûte rien à la vérité; mais chacun des malades est obligé de pourvoir à ses besoins: ce qui n'est pas aisé dans un pays peu abondant en ressources. Il y a, dans cette campagne, deux bains séparés, l'un pour les Noirs, l'autre pour les Blancs. C'est encore près de là qu'est située cette montagne appellée la *Tour de Babel*, dont Kolbe a tant exagéré la hauteur; il s'en faut bien qu'elle approche de celle de la Table. Dans tout cet arrondissement, la Compagnie, sous l'auspice d'un Caporal, a établi plusieurs dépôts où elle fait engraisser tous les bestiaux dont elle a besoin pour les fournitures de ses Vaisseaux.

Je traversai, le lendemain, la rivière *Stéenbock*, non loin de laquelle est une fort belle habitation appartenante à la veuve Wissel; & dans l'après-dîner, avant de traverser une seconde rivière appellée *Sonder-End*, je vis, en passant, le *Zicken-Huys*: c'est le dépôt, ou plutôt l'hôpital des bœufs malades de la Compa-

gnie. Ils s'y guériſſent quelquefois; mais cet établiſſement a cela d'utile, que ces animaux gâtés ne peuvent communiquer la contagion à ceux qui ſe portent bien, & dont on les a ſéparés.

J'avois réſolu de marcher dans la nuit; il fallut s'arrêter à neuf heures du ſoir dans la vallée *Soete-Melck;* un marais bourbeux nous barroit le chemin; il n'eût pas été prudent de s'y engager pendant l'obſcurité.

De très-grand matin, j'apperçus une fort jolie maiſon peu éloignée de nous; c'étoit un poſte de la Compagnie, commandé par M. Martines. Je le connoiſſois pour l'avoir vu quelquefois au Cap chez M. le Fiſcal: je l'allai viſiter; il m'engagea, comme font preſque tous les Colons, à reſter quelques jours avec lui. L'impatience où j'étois d'avancer m'avoit fait prendre mon parti; je le refuſai opiniâtrément. Vers midi, je paſſai près d'une petite horde de Hottentots; ils me parurent ſi miſérables, que je leur fis quelques préſens. Ils n'avoient pas une ſeule pièce de bétail, & vivoient des travaux de leurs bras ſur les habitations du voiſinage. J'invitai pluſieurs d'entr'eux à me ſuivre, & leur promis de les bien payer au retour. Ils ne ſe laiſſèrent entraîner que lorſque je les eus aſſurés que je leur donnerois une ration ſuffiſante de tabac pour la route. Alors ils me donnèrent parole pour le lendemain. J'allai paſſer la nuit au Tiger-Hoek (coin du Tigre). J'attendis mes recrues juſqu'à neuf heures du matin. Dans le moment où je commençois à ne plus compter ſur ces gens, & me diſpoſois à continuer mon chemin, je les vis arriver au nombre de trois avec armes & bagages.

Ce

Ce petit renfort me fit plaifir. Ils fe mêlèrent avec les autres, & furent bientôt accoutumés. Je remis mon départ à l'après-midi, & réfolus, en attendant, de faire une tournée dans les environs. Un des nouveaux arrivés me demanda la permiffion de me fuivre, en m'affurant qu'il étoit un excellent chaffeur : j'avois apporté de l'Europe cette prévention qu'on a toujours contre les gens qui prennent foin de fe préconifer eux-mêmes, & je n'avois pas du talent de mon Hottentot une haute opinion ; je lui fis donner un fufil, & nous partîmes enfemble.

Nous eûmes bientôt joint quelques troupes de Gazelles ; le Pays en étoit couvert ; mais elles fe tenoient toujours hors de portée. Enfin, après avoir bien couru, mon chaffeur m'arrêtant tout d'un coup, me dit qu'il apperçoit un *Blawe-Bock*, (un Bouc bleu) couché. Je porte les yeux vers l'endroit qu'il m'indique, & ne le vois pas. Il me prie alors de refter tranquille, & de ne faire aucun mouvement, m'affurant de me rendre maître de l'animal. Auffitôt il prend un détour, fe traînant fur fes genoux ; je ne le perdois pas de vue, mais je ne comprenois rien à ce manège nouveau pour moi. L'animal fe lève & broute tranquillement fans s'éloigner de la place Je le pris d'abord pour un cheval blanc ; car, de l'endroit où j'étois refté, il me paroiffoit entièrement de cette couleur (jufques-là je n'avois point encore vu cette efpèce de Gazelle) ; je fus détrompé lorfque je vis fes cornes. Mon Hottentot fe traînoit toujours fur le ventre ; il s'approcha de fi près & fi promptement, que mettre l'animal en

joue & le tirer, fut l'affaire d'un inſtant : la Gazelle tomba du coup. Je ne fis qu'un ſaut juſques-là, & j'eus le plaiſir de contempler à mon aiſe la plus rare & la plus belle des Gazelles d'Afrique. J'aſſurai mon Hottentot que, de retour au camp, je le récompenſerois généreuſement. Je l'envoyai auſſi-tôt chercher un cheval pour tranſporter la chaſſe. L'intelligence de cet homme & les divers moyens qu'il avoit employés pour ſurprendre l'animal me rendoient ſon ſervice important & précieux; je me propoſois bien de me l'attacher par tous les appâts qui ſéduiſent les Hottentots. Je commençai par lui donner une forte proviſion de tabac, & je joignis à ce préſent de l'amadoue, un briquet, & l'un de mes meilleurs couteaux. Il ſe ſervit de ce dernier meuble, & ſe mit à dépecer l'animal avec la même adreſſe qu'il l'avoit tiré. J'en conſervai ſoigneuſement la peau.

Cette Gazelle a été décrite par Pennant, ſous le nom d'*Antilope bleu;* par Buffon, ſous le nom de *Tſeiran*. Ce dernier Naturaliſte a donné la figure d'une partie de ſes cornes; elle eſt rare & très peu connue. Lors de ma réſidence en Afrique, je n'ai vu que deux de ces Gazelles, & une autre qui fut apportée au Gouverneur, quelques années après, pendant l'un de mes ſéjours à la Ville. Elles venoient comme la mienne, de la vallée Soete-Melke, ſeul canton qu'elles habitent. On m'avoit aſſuré que j'en verrois dans le pays des grands Namaquois; malgré toutes mes informations & perquiſitions, j'ai été trompé dans cette attente. Tous les Sauvages m'ont aſſuré ne point la connoître. On m'avoit encore

attefté que la femelle portoit des cornes ainfi que le mâle ; je ne puis rien dire là-deffus, puifque les feules que j'aye vues étoient toutes trois de ce dernier genre.

Sa couleur principale eft un bleu léger, tirant fur le grifâtre ; le ventre & l'intérieur des jambes dans toute leur longueur font d'un blanc de neige ; fa tête fur-tout eft agréablement tachée de blanc.

Je n'ai pas remarqué que cette Gazelle, vivante, reffemblât à du velours bleu, & que, morte, fa peau changeât de couleur, comme le dit M. Sparmann ? Vivante ou morte, elle m'a paru toujours femblable. La teinte de celle que j'ai rapportée n'a jamais varié. J'en ai vu une autre à Amfterdam, que l'on confervoit depuis plus de quinze ans. Il en étoit de même de celle du Gouverneur du Cap ; plus fraîche encore que la mienne, dans tout le refte elles étoient pareilles. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici que je ne reconnois pas beaucoup cet animal dans les deffins & les gravures que j'en ai vus jufqu'à préfent. Dans mes defcriptions, je donnerai celle que j'ai faite de celui-ci, & le deffin très-exact que j'en ai tiré fur les lieux, avant qu'on le déshabillât.

Le lendemain, par un temps frais & couvert, nous fîmes une marche de fix heures pour arriver fur les bords d'une très-grande mare, abondante en petites Tortues ; nous en pêchâmes une vingtaine. Grillées tout uniment fur le charbon, elles étoient très-bonnes ; elles portoient de fept à huit pouces de long fur quatre de large. L'écaille fur le dos étoit d'un gris blan-

châtre tirant un peu ſur le jaune. Vivantes, elles avoient une odeur infecte ; mais la cuiſſon la leur faiſoit perdre.

C'eſt une choſe remarquable, que, lorſque les grandes chaleurs viennent tarir les eaux, les Tortues qui cherchent toujours l'humidité, s'enfoncent dans la terre, à meſure que ſa ſurface ſe deſſèche : il ſuffit alors, pour les trouver, de creuſer profondément dans l'endroit qui les recèle. Elles demeurent ordinairement comme endormies, ne s'éveillent & ne ſe remontrent que lorſque la ſaiſon des pluies a ramené l'eau dans les mares ou les petits lacs ; elles dépoſent leurs œufs en plein air & ſur leurs bords : ils ſont de la groſſeur de ceux du Pigeon. C'eſt au ſoleil & à la chaleur qu'elles laiſſent le ſoin de les faire éclore ; ces œufs ſont d'un très-bon goût ; le blanc, qui ne durcit jamais par la cuiſſon, conſerve la tranſparence d'une gelée bleuâtre.

Je ne ſais ſi l'inſtinct dont je viens de parler eſt commun à toutes les eſpèces de Tortues d'eau, & ſi elles emploient toutes le même moyen : ce que je puis aſſurer, c'eſt que toutes les fois que, pendant les ſécheresses, il m'a pris fantaiſie de m'en procurer, en creuſant dans les endroits où l'eau avoit ſéjourné, je n'ai jamais manqué d'en prendre autant que j'en ai voulu.

Cette eſpèce de chaſſe ou pêche, comme on voudra l'appeller, n'étoit pas nouvelle pour moi ; je n'avois pas oublié qu'à Surinam on fait uſage du même ſtratagême pour avoir deux eſpèces de poiſſons qui ſe terrent auſſi, & qu'on nomme l'un la *Varappe*, l'autre le *Gorret* ou *Kwikwi*.

Nos chariots placés ſur le bord de la mare, effrayèrent une infinité de Gazelles qui venoient pour y boire, & les empêchèrent d'en approcher.

Les Bontebock ſur-tout y arrivoient par bandes de deux mille au moins : je ſuis perſuadé que, ce jour-là, tant en Bubales, Gazelles de toutes eſpèces, que Zèbres & Autruches, j'eus ſous les yeux, dans le même moment, plus de quatre à cinq mille pièces. De tout cela, je ne ſouhaitois qu'une Autruche. Il n'y eut nul moyen de me ſatisfaire ; elles ne ſe laiſſèrent point approcher ; les autres eſpèces, quoiqu'un peu effarouchées auſſi, ſe trouvoient de temps en temps à portée du coup ; mais, pour le plaiſir ſeul de les détruire, je ne voulus point les tirer ; nous avions aſſez de vivres, & ma poudre étoit d'ailleurs trop précieuſe.

Je n'avois plus que deux rivières, la *Breede-Rivier* (la rivière large), & le *Klip-Rivier* (rivière des cailloux) entre Swellendam & moi ; je me faiſois une fête de connoître ce chef-lieu de la Colonie ; je comptois y demeurer quelques jours ; c'eſt-là que je me propoſois de paſſer en revue tous ces animaux avec autant d'attention que de tranquillité. Nous y arrivâmes, le jour ſuivant, de fort bonne heure.

De toutes les rivières que nous venions de traverſer, les plus conſidérables ſont le *Diep-Rivier* & le *Breede-Rivier.* Les autres ſont à peine des ruiſſeaux pendant les chaleurs ; mais, dans la ſaiſon pluvieuſe, ils ſe changent bientôt en torrens furieux, qui coupent toute communication avec la Ville du Cap.

Je reſtai pluſieurs jours à Swellendam, chez

M. Ryneveld, Bailli du lieu : il me combla d'honnêtetés. Je trouvois mes deux voitures bien pesantes & trop chargées. Je sentois le besoin de m'en procurer une troisième. Mon Hôte eut la complaisance de me faire construire une charrette à deux roues, & à mon départ il me donna avec profusion des vivres frais pour ma route.

Je recrûtai quelques Hottentots de plus ; j'achetai plusieurs Bœufs, des Chèvres, une Vache pour me procurer du lait, & un Coq dont je comptois me faire un réveil-matin naturel.

Il n'existe pas un seul Naturaliste, pas même un lourd Habitant des campagnes, qui ne sache que le Coq est un oiseau qui chante régulièrement pendant la nuit à la même heure, & qu'il prend soin de rappeller le jour.

Je ne sais quel ridicule on a prétendu jetter sur cette précaution qui devoit me procurer de l'agrément, si elle n'étoit pas une ressource au besoin, en me faisant tenir dans plus d'un papier public des discours absurdes qui cadrent assez mal avec l'emphase du Narrateur. En assurant au Public, en mon nom, que j'avois compté remplacer ma montre par mon Coq, si elle venoit à se déranger, il auroit été décent d'apprendre au moins aux incrédules comment un Coq peut jamais devenir une horloge. C'est dans le même esprit qu'ailleurs on suppose que, rencontrant pour la première fois un Lion, » nous
» nous *mesurâmes de notre superbe regard*, & nous
» laissâmes tranquillement passer, *satisfaits l'un*
» *l'autre de notre fière contenance* ".

Quoi qu'il en soit de ces poétiques Romans,

mes espérances sur mon Coq ne m'ont point trompé. Cet animal, qui couchoit sans cesse ou sur ma tente ou sur mon chariot, m'annonçoit régulièrement le lever de l'aurore ; il s'apprivoisa bientôt ; il ne quittoit jamais les environs de mon camp : si le besoin de nourriture le faisoit s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenoit toujours ; quelquefois il étoit poursuivi par de petits Quadrupèdes du genre des Fouines ou Belettes ; je le voyois moitié courant, moitié volant, battre en retraite de notre côté, & crier de toute sa force : alors, l'un de mes gens ou mes chiens même ne manquoient pas d'aller bien vîte à son secours.

Un animal qui m'a rendu des services plus essentiels, dont la présence utile a suspendu, dissipé même dans mon cœur des souvenirs amers & cruels, dont l'instinct touchant & simple sembloit prévenir mes efforts, & vraiment consoloit mes ennuis, c'est un Singe de l'espèce si commune au Cap, sous le nom de *Bawian*. Il étoit très-familier, & s'attacha particulièrement à moi : j'en fis mon Dégustateur. Lorsque nous trouvions quelques fruits ou racines inconnus à mes Hottentots, nous n'y touchions jamais que mon cher Keès n'en eût goûté ; s'il les rejettoit, nous les jugions ou désagréables, ou dangereuses, & les abondonnions.

Le Singe a cela de particulier qui le distingue des autres animaux & le rapproche de l'homme : il reçut de la Nature, en égale portion, la gourmandise & la curiosité ; sans appétit, il goûte tout ce qu'on lui présente ; sans nécessité, il touche tout ce qu'il trouve à sa portée.

Je chériſſois dans Kées une qualité plus précieuſe encore. Il étoit mon meilleur ſurveillant. Soit de jour, ſoit de nuit, le moindre ſigne de danger le réveilloit à l'inſtant. Par ſes cris & les geſtes de ſa frayeur, nous étions toujours avertis de l'approche de l'ennemi avant que mes chiens s'en doutaſſent. Ils s'étoient tellement habitués à ſa voix, qu'ils dormoient pleins de confiance, & ne faiſoient plus la ronde. J'en étois outré de colère, dans la crainte de ne plus retrouver en eux les ſecours indiſpenſables ſur leſquels j'avois droit de compter, ſi quelqu'événement funeſte, ou la maladie venoit à m'enlever mon trop fidèle gardien. Mais, lorſqu'il leur avoit donné l'alerte, ils s'arrêtoient pour épier le ſignal. Au mouvement de ſes yeux, au moindre branlement de ſa tête, je les voyois s'élancer tous enſemble, & détaler toujours du côté vers lequel il portoit la vûe.

Souvent je le menois à la chaſſe avec moi. Que de folies & que de joie au ſignal du départ! comme il venoit baiſer tendrement ſon ami! comme le plaiſir brilloit dans ſa prunelle ardente & mobile! comme il devançoit mes pas plein d'aiſe & d'impatience, & revenoit encore par ſes careſſes, me prouver ſa reconnoiſſance, & m'inviter à ne pas différer plus long-temps! Nous partions; chemin faiſant, il s'amuſoit à grimper ſur les arbres, pour chercher de la gomme qu'il aimoit beaucoup; quelquefois il me découvroit du miel dans des enfoncemens de rocher ou dans des arbres creux; mais lorſqu'il ne trouvoit rien, que la fatigue & l'exercice avoient aiguiſé ſes dents, & que l'appétit

commençoit à le presser sérieusement, alors pour moi commençoit une scène extrêmement comique. Au défaut de gomme & de miel, il cherchoit des racines, & les mangeoit avec délices, sur-tout une espèce particulière, que, malheureusement pour lui, j'avois trouvée exquise & très-rafraîchissante, & que je voulois obstinément partager. Keès étoit rusé. Lorsqu'il avoit trouvé de cette racine, si je n'étois à portée d'en prendre ma part, il se hâtoit de la gruger, les yeux impitoyablement fixés vers moi. Il mesuroit le temps qu'il avoit de la manger à lui seul, sur la distance que j'avois à franchir pour le rejoindre, & j'arrivois en effet trop tard. Quelquefois cependant lorsque, trompé dans son calcul, je l'avois atteint plutôt qu'il ne s'y étoit attendu, il cherchoit vîte à me cacher les morceaux; mais, au moyen d'un soufflet bien appliqué, je l'obligeois à restituer le vol; &, maître à mon tour de la proie enviée, il falloit bien qu'il reçût la loi du plus fort. Keès n'avoit ni fiel ni rancune, & je lui faisois aisément comprendre tout ce qu'a d'insensible & dur ce lâche égoïsme dont il me donnoit l'exemple.

Pour arracher ces racines, il s'y prenoit d'une façon fort ingénieuse, & qui m'amusoit beaucoup. Il saisissoit la touffe des feuilles entre ses dents; puis, se roidissant sur les mains, & portant la tête en-arrière, la racine suivoit assez ordinairement. Quand ce moyen, où il employoit une grande force, ne pouvoit réussir, il reprenoit la touffe comme auparavant, & le plus près de terre qu'il le pouvoit : alors, faisant une cabriole cul par-dessus tête, la racine cédoit

toujours à la secousse qu'il lui avoit donnée. Dans nos marches, lorsqu'il se trouvoit fatigué, il montoit sur un de mes chiens, qui avoit la complaisance de le porter des heures entières. Un seul, plus gros & plus fort que les autres, auroit dû se prêter à son petit manège; mais le drôle savoit à merveille esquiver la corvée. Du moment qu'il sentoit Keès sur ses épaules, il restoit immobile, laissoit défiler la caravane sans bouger de la place. Le craintif Keès s'obstinoit de son côté; mais si-tôt qu'il commençoit à nous perdre de vue, il falloit bien se résoudre à mettre pied à terre; alors le singe & le chien couroient à toutes jambes pour nous rattraper. Le chien le laissoit adroitement passer devant lui, & l'observoit attentivement, de peur qu'il ne le surprît. Au reste, il avoit pris sur toute ma meûte un ascendant qu'il devoit peut-être à la supériorité de son instinct; car, parmi les animaux comme parmi les hommes, l'adresse en impose trop souvent à la force. Mon Keès ne pouvoit souffrir les convives. Lorsqu'il mangeoit, si l'un de mes chiens l'approchoit de trop près, il le régaloit d'un soufflet, auquel le poltron ne répondoit qu'en s'éloignant au plus vîte.

Une singularité que je n'ai pu jamais concevoir, c'est qu'après le Serpent, l'animal qu'il craignoit le plus étoit son semblable, soit qu'il sentît que son état privé l'eût dépouillé d'une grande partie de ses facultés, & que la peur s'emparât de ses sens, soit qu'il fût jaloux, & qu'il redoutât toute concurrence à mon amitié. Il m'eût été très-facile d'en prendre de sauvages, & de les apprivoiser; mais je n'y songeois pas. J'avois

donné à Keès une place dans mon cœur que nul autre ne devoit occuper après lui, & je lui témoignois assez jusqu'à quel point il devoit compter sur ma constance. Il entendoit quelquefois ses pareils crier dans les montagnes. Je ne sais pourquoi, avec toutes ses terreurs, il s'avisoit de leur répondre. Ils approchoient à sa voix; & sitôt qu'il en appercevoit un, fuyant alors avec des cris horribles, il venoit se fourrer entre nos jambes, imploroit la protection de tout le monde, & trembloit de tous ses membres. On avoit beaucoup de peine à le calmer; il reprenoit peu-à-peu sa tranquillité naturelle. Il étoit sujet au larcin. C'est un défaut commun à presque tous les animaux domestiques; mais il se déguisoit chez Keès en un talent dont j'admirois moi-même tous les ressorts ingénieux. Quoi qu'il en soit, les corrections que lui administroient mes gens qui prenoient avec lui la chose au sérieux, ne le changèrent jamais. Il savoit parfaitement dénouer les cordons d'un panier pour y prendre les provisions, & sur-tout le lait qu'il aimoit beaucoup. Il m'a forcé plus d'une fois de m'en passer. Je l'étrillois aussi moi-même. Il se sauvoit, & ne reparoissoit à la tente qu'à l'entrée de la nuit.

J'ai reposé sur ces détails avec plaisir. S'ils ne sont rien pour le progrès des connoissances humaines, ils font beaucoup pour mon ame ingénue & simple. Ils me rappellent des passe-temps bien doux, des jours bien sereins & paisibles, & les seuls momens de ma vie où j'aye connu tout le prix de l'existence.

Tant que dura mon séjour à Swellendam, je répondis aux tendres soins de mon hôte, par

les témoignages de la plus vive reconnoiſſance ; mais ce n'étoit point là le train de vie qui convenoit à mon humeur ; & dès que ma charrette à deux roues fut achevée, j'y plaçai ma cuiſine & mon office, & délogeai ſans délai. Ce fut le 12 Janvier 1782. D'après les informations que j'avois priſes, je dirigeai ma route en longeant toujours la côte de l'Eſt à une certaine diſtance de la mer. Les fermes à blé ne s'étendent pas plus loin de ce côté, le prix très-modique de cette denrée n'étant pas même un équivalent aux fraix & aux difficultés de leur tranſport à la ville.

A deux lieues de là, je paſſai une petite rivière nommée le *Buffias ;* & après deux jours de marche, nous arrivâmes à un bois appellé le bois du *Grand-Père.* Je m'arrangeai pour paſſer vingt-quatre heures dans ce bois que je voulois parcourir. Comme je faiſois le dénombrement de mes chiens, je m'apperçus qu'il m'en manquoit un : c'étoit préciſément une petite chienne de prédilection que je nommois *Roſette.* Son abſence m'intrigua ; c'étoit pour moi une perte réelle qui diminuoit ma meûte à propos de rien, & me privoit de ma favorite, qui, de ſon côté, m'affectionnoit beaucoup. Je m'informai de mes gens ſi quelqu'un l'avoit remarquée en route. Un ſeul m'aſſura lui avoir donné à manger, mais dès le matin. Après une ou deux heures de vaines recherches, j'éparpillai mon monde pour l'appeller de tous côtés ; je fis tirer des coups de fuſil pour la remettre en voie, s'ils arrivoient juſqu'à elle. Tout cela ne réuſſiſſant point, je pris le parti de faire monter à cheval l'un de

mes Hottentots, & lui donnai ordre de reprendre le chemin que nous venions de faire, & de la ramener à quelque prix que ce fût. Quatre heures s'étoient écoulées quand nous vîmes arriver mon commiſſionnaire à toute bride. Il portoit devant lui ſur l'arçon de la ſelle, une chaiſe & un grand panier. Roſette couroit en-avant; elle ſauta ſur moi, & m'accabla de careſſes. Mon homme me dit qu'il l'avoit trouvée à deux lieues environ de notre halte, aſſiſe ſur la route, à côté de la chaiſe & du panier qui s'étoient détachés de l'équipage ſans qu'on s'en fût apperçu. J'avois ouï conter ſur la fidélité des Chiens, des traits non moins extraordinaires que celui-ci; mais je n'en avois pas été le témoin. J'avoue que le récit de mon Hottentot me toucha juſqu'aux larmes; je careſſai de nouveau cette pauvre bête, & cette marque d'attachement qu'elle venoit de me donner me la rendit encore plus chère. Elle eût péri de faim ſur la place, ou ſeroit devenue pendant la nuit la proie du premier animal féroce qui l'auroit rencontrée. Les coups de fuſil que j'avois fait tirer pour elle n'ayant fait lever aucune eſpèce de gibier, & m'étant convaincu moi-même par une viſite exacte de la forêt, qu'il ne falloit pas eſpérer d'en trouver, nous délogeâmes dès le lendemain matin. Nous n'avions pas fait quatre lieues, qu'en traverſant une petite rivière qui prend ſa ſource dans cette forêt, ma voiture à deux roues culbuta. Le reſte du jour nous ſuffit à peine pour repêcher, ſécher & remettre en place tous les effets & les uſtenſiles de ma cuiſine. Une grande partie de ma porcelaine

fracassée y resta. J'avois fort heureusement des pièces de rechange. Nous poussâmes jusqu'à trois lieues plus loin. Là je fus arrêté par la rivière le *Duyvenochs*. Elle n'étoit point guéable pour le moment. Ce Pays est couvert de bois. Je me flattai que j'y trouverois de jolis oiseaux & des insectes ; je résolus d'attendre que la rivière fût diminuée. Je fis dresser mes tentes à la lisière du bois, & mes Hottentots s'y construisirent des cabanes.

Quelle fatalité ! les Habitans des environs, instruits de mon arrivée, vinrent tous avec empressement me rendre visite, & me troubler dans ma charmante retraite. Il me fallut essuyer les longs préambules de leurs reproches obligeans de n'être point descendu chez eux ; &, me fatiguant de leurs offres qu'ils reproduisoient sous mille & mille formes pour me séduire, ils me citoient avec emphase divers curieux qu'ils avoient eu l'honneur de recevoir, & notamment M. le Docteur Sparmann, Académicien Suédois. Quelque respectable que me parût cette autorité, je pensai que je ne devois pas quitter mon camp.

J'avois déterminé que, dans le cours de mes Voyages, je ne logerois jamais dans aucune habitation, pour être plus libre le jour & la nuit, pour avoir sous ma main mes gens & mes équipages, pour ménager un temps précieux qu'il faut toujours sacrifier au bavardage & aux récits absurdes de ces Colons, qui vous fatiguent avec leurs contes, & vous épuisent avec leurs questions ; mais sur-tout pour ménager mon eau-de-vie, avec laquelle j'aurois été contraint

d'arroſer continuellement leurs interminables converſations. Je remerciai donc ces Meſſieurs, qui ne réuſſirent pas même à m'ébranler, tant ma réſolution avoit été ferme & irrévocable. L'exemple du Docteur Sparmann n'en étoit point un pour moi. Nos genres très-différens devoient nous donner d'autres idées. Il n'avoit beſoin que du jour pour s'appliquer à ſes recherches en botanique. Moi, je paſſois ſouvent une partie des nuits à la chaſſe, ſi le beſoin l'exigeoit; j'aurois été forcé de m'en abſtenir ou de déranger mes Hôtes. Cela ſeul m'auroit inſpiré des dégoûts qui euſſent mis bientôt fin au roman. Il n'en falloit pas tant pour en détruire toute l'illuſion. Un autre motif, & qui m'eſt purement perſonnel, peut donner en deux mots une idée de mon caractère & du plan de vie qu'il m'avoit fait embraſſer. Si c'eſt un trait d'amour-propre, & mon âge & l'éducation que j'ai reçue, & mon Pays, & les difficultés vaincues, m'excuſeront aſſez. Quoique je reconnoiſſe l'utilité des chemins faits, chez les Peuples civiliſés, l'habitude où nous étions de les ouvrir nous-mêmes dans ma jeuneſſe à Surinam, me les a toujours fait regarder comme un frein qui diminue le prix de la liberté. Fier de ſon origine, l'homme s'indigne qu'on ait oſé d'avance compter ſes pas. J'ai toujours ſoigneuſement évité les routes battues, & ne me ſuis cru complétement libre, que lorſqu'au milieu des rochers, des forêts & des déſerts d'Afrique, j'étois ſûr de ne rencontrer d'autres traces d'ouvrages humains, que celles que j'y avois laiſſées moi-même. Aux ſignes de ma volonté qui commandoit alors ſouverainement,

à la plénitude de mon indépendance, je reconnoiſſois véritablement dans l'homme le monarque des êtres vivans, le deſpote abſolu de la Nature. On trouvera plus d'une fois allarmante une poſition que je trouvois délicieuſe. Ces bizarreries découlent des premières impreſſions de ma vie. Elles ne ſont que le ſentiment pur & naturel de la liberté, qui repouſſe ſans diſtinction tout ce qui paroît vouloir lui preſcrire des bornes. Trop de raiſons m'attachoient à mes principes, pour ne pas les obſerver religieuſement; &, ſi j'en excepte une ſeule fois où, par politique, il me fut impoſſible de refuſer ouvertement l'hoſpitalité, je ne me ſuis jamais écarté de mon plan dans mes Voyages.

Je diſtribuois l'emploi du temps, & voici l'ordre ordinaire de mes occupations. La nuit, lorſque nous ne marchions pas, je couchois dans ma tente ou ſur mon chariot; au point du jour, éveillé par mon coq, je me mettois tout de ſuite en devoir d'apprêter moi-même mon café au lait, tandis que mes gens, de leur côté, s'occupoient à nettoyer & à panſer toutes mes bêtes. Au premier rayon du ſoleil, je prenois mon fuſil; nous partions mon Singe & moi; nous furetions à la ronde juſqu'à dix heures. De retour à ma tente, je la trouvois toujours propre & bien balayée. Elle étoit particulièrement à la garde d'un vieux Africain, nommé *Swanepoel.* N'étant plus capable de nous ſuivre dans nos courſes à pied, c'eſt lui qui reſtoit pour garder le camp; il y entretenoit le bon ordre. Les meubles de ma tente n'étoient pas nombreux; une chaiſe ou deux, une table qui ſervoit uniquement à la diſſection

de

de mes animaux, & quelques ustensiles nécessaires à leur préparation en faisoient tout l'ornement. Je m'y mettois donc à l'ouvrage depuis dix heures jusqu'à midi. C'est alors que je classois dans mes tiroirs les insectes que j'avois rapportés : la cérémonie de mon dîner étoit tout aussi simple. Je plaçois sur mes genoux un bout de planche couvert d'une serviette. On m'y servoit un seul plat de viande rôtie ou grillée. Après ce dîner frugal, & qui ne duroit pas long-temps, je retournois au travail, si j'avois à finir quelque ouvrage que j'eusse commencé, puis à la chasse jusqu'au soleil couchant. De retour au gîte, j'allumois une chandelle, & passois quelques heures à consigner dans mon Journal les observations, les acquisitions, en un mot, les évènemens de la journée. Pendant ce temps, mes Hottentots rassembloient mes Bœufs autour des chariots & de ma tente. Les Chèvres, après qu'on les avoit traites, se couchoient çà & là pêle-mêle avec mes Chiens. Le service achevé & le grand feu allumé à l'ordinaire, nous nous placions en cercle. Je prenois mon thé ; mes gens fumoient cordialement leurs pipes, & me contoient des histoires dont le naïf ridicule me faisoit rire aux éclats. Je prenois plaisir à les animer. Ils étoient d'autant moins timides avec moi, que je montrois plus de franchise, de bonhomie & d'attention. Souvent, à la vérité, plus content de moi-même, plus favorablement disposé à l'aspect d'un beau soir après les fatigues du jour, je me sentois entraîné par un charme involontaire, & cédois doucement à l'illusion. C'est alors que je les

voyois disputer entr'eux de prétentions à l'esprit pour me plaire; le plus habile conteur pouvoit favorablement se juger, au silence profond qui régnoit parmi nous. Je ne sais quel attrait puissant me ramène sans cesse à ces paisibles habitudes de mon ame! Je me vois encore, au milieu de mon camp, entouré de mon monde & de mes animaux; une plante, une fleur, un éclat de rocher çà & là placés, rien n'échappe à ma mémoire, & ce spectacle toujours plus touchant, m'amuse & me suit par-tout.

Quelquefois nos conversations nous conduisoient fort avant dans la nuit. J'avoue que de ces têtes grossières, & que n'avoient point polies de belles éducations, il jaillissoit quelquefois des traits de feu dont je me sentois ravi. Je leur faisois sur-tout beaucoup de questions sur Kolbe & différens Auteurs; sur leurs religions, leurs loix, leurs usages. Ils me rioient franchement au nez. Quelquefois, prenant la chose au vif, je les voyois s'indigner, hausser les épaules, éclater en imprécations. Je me rappelle que, voulant, pour les piquer au jeu, rabaisser leurs facultés & leur intelligence, je les comparois à celles qui, dans la capitale d'un grand Pays, dans Paris, par exemple, procure sans travail une subsistance brillante à une tourbe prodigieuse de vauriens, & qu'on décore du nom modeste d'*industrie*. Je leur présentois sous mille formes les ressources habiles de ces caméléons, & rehaussois de beaucoup leur mérite. Avec quelle satisfaction je les voyois préférer d'un accord unanime, la simplicité de leur vie champêtre & douce, à mes tableaux séduisans, &

regarder ces reſſources comme des moyens vils & meſquins pour un Peuple qui ſe vante de ſa ſupériorité ſur les Peuples de la Nature ! Braves humains qu'on nous peint dévorant leurs ſemblables, & qu'un enfant auroit conduits ! paiſibles Hottentots, couvrez-les de vos mépris ces mortels qui vous réduiſent en eſclavage, & ne vous diſtinguent des bêtes que par les traitemens cruels qu'ils leur épargnent pour vous en accabler !

Mes animaux étoient ſi bien habitués à ſe mêler parmi nous, que ſouvent j'étois contraint d'en faire lever pluſieurs pour arriver juſqu'à ma tente. J'avois quelques Moutons, que je ménageois comme une reſſource contre la diſette ; mais j'en conſervois toujours d'anciens pour habituer les nouveaux-venus.

Le canton que nous habitions étoit rempli de Perdrix de trois eſpèces différentes, l'une entr'autres de la groſſeur de nos Faiſans. C'étoit notre nourriture ordinaire. Nous les mettions par vingtaine dans nos marmites ; elles nous donnoient d'excellents conſommés & de bons bouillis. Nous trouvions auſſi une eſpèce de Gazelle de la grandeur de nos Chèvres d'Europe, la peau d'un brun noirâtre, & quelques taches blanches ſur la cuiſſe. Je ne connois point de mêts plus exquis ; j'en tuai pluſieurs, ainſi qu'une autre eſpèce plus petite, dont je donnerai la deſcription par la ſuite.

Mon ſéjour dans cet endroit avoit conſidérablement augmenté ma collection en inſectes & oiſeaux précieux. Un Particulier des environs alloit faire le voyage du Cap : il vint

m'offrir ſes ſervices ; je les acceptai avec plaiſir, & le chargeai de remettre mon petit tréſor à M. le Fiſcal Boers. J'étois convenu, avec ce dernier, que je lui ferois parvenir toutes mes nouveautés, lorſque les occaſions s'en préſenteroient. Par-là, je mettois, dès le commencement de mon Voyage, beaucoup d'objets rares à l'abri des accidens, & ménageois de la place pour les autres.

Mes voiſins me faiſoient de temps en temps des envois de légumes ou de fruits, & M. Vanwerck, plus près de mon camp, ſachant que je vivois avec plaiſir de laitage, m'en envoyoit tous les ſoirs un ſéau, que je partageois avec mes gens. Keès ſentoit arriver le porteur de fort loin, & ne manquoit jamais d'aller au-devant de lui.

Depuis Swellendam juſqu'à Duyvenochs, les pâturages ſont excellens, & les terres, ſupérieures à celles du Cap, produiroient du blé en abondance ; mais les Colons n'en cultivent que ce qu'il faut à leur conſommation, & c'eſt uniquement en beſtiaux & en beurre qu'ils commercent avec le Cap. On apperçoit bien encore quelques cantons de vignoble ; mais, comme le vin en eſt mauvais, on n'en fait que du vinaigre ou de l'eau-de-vie qui ſe débite dans le voiſinage.

Le vingt-ſept du mois, je m'apperçus que la rivière avoit baiſſé de beaucoup ; nous la traverſâmes, & n'eûmes rien d'avarié ; nous en fîmes autant de celle nommée *Falſe*. Après ſix heures de marche, & plus loin, après ſept autres heures, nous arrivâmes à la rivière de Gous

ou Gourits. Celle-ci nous arrêta ; il n'étoit pas poſſible de la traverſer ; elle avoit la largeur de la Seine vis-à-vis le jardin du Roi à Paris. Il falloit que de grands orages euſſent inondé le Pays d'où elle couloit ; car, dans cette ſaiſon elle n'eſt ordinairement, comme les autres, qu'un ruiſſeau praticable. Ses bords ſont garnis de grands arbres épineux, (*Mimoſa-Nilotica*,) & l'on y trouve beaucoup de Perdrix, & notamment la grande eſpèce que les Habitans du Cap ont nommée *Féſants*. Après trois jours de campement, ne voyant point diminuer cette rivière, & toujours impatient de pénétrer plus loin, je ne vis qu'un moyen de nous tirer d'embarras : je pris le parti de faire conſtruire un large radeau ; on abattit des arbres, & leurs écorces nous ſervirent à faire des cordages. Que de peines cette fatale opération nous cauſa ! Il fallut décharger les voitures, les démonter, & les embarquer pièce-à-pièce. Toutes mes bêtes traverſèrent à la nage ; en pluſieurs voyages, mes effets, mon monde & moi, tout gagna la rive oppoſée, ſans le plus petit déſordre & le moindre accident. Cette tentative, qui réuſſit à merveille, me raſſura beaucoup ſur les ſuites, & ſervit encore à réchauffer mon courage. Mais l'opération nous avoit coûté trois jours entiers d'un travail opiniâtre ; dès-lors, plus de chaſſe, je donnai l'exemple, & charpentai comme le dernier de mes Hottentots. J'avois jugé cette précaution de s'éloigner bien néceſſaire à notre ſalut commun ; car le rivage que nous venions de quitter étoit ſi maigre & ſi brûlé, qu'un plus long ſéjour y auroit fait périr de faim tous mes Bœufs.

Les voitures remontées & bien chargées, nous continuâmes notre route, & fîmes quatorze lieues en deux jours. Je me trouvai vis-à-vis de *Moſſel-Baie* (Baie au Moules); c'eſt celle qui, ſur les Cartes marines, porte le nom de *Baie-Saint-Blaiſe*; l'attérage au fond eſt très-difficile, à cauſe des rochers eſcarpés qui la bordent, & dont les baſes s'étendent un peu loin dans la mer; mais ſon côté Nord offre une petite plage où les chaloupes peuvent arriver. Les environs de ce Pays ſont parſemés de bonnes habitations qui pourrroient être une reſſource pour les Vaiſſeaux qui viendroient y mouiller. Une fontaine ſalubre, éloignée de la mer d'environ mille pas, leur fourniroit de l'eau en abondance. Pendant mon ſéjour dans cette Baie, nous ne manquâmes point d'Huîtres; elle en fournit abondamment; nous pêchions ſouvent à la ligne, & ce moyen ſeul nous procuroit beaucoup d'excellens poiſſons; je faiſois ſaler ce qu'on ne mangeoit pas. Nous entendions, toutes les nuits, les cris des Hiennes; elles paroiſſoient furieuſes. Nos Bœufs en étoient inquiétés; mais, au moyen des grands feux dont nous entourions notre camp, elles n'oſèrent approcher.

A une lieue de moi, je trouvai un Kraal de quatre huttes: c'étoit une petite famille Hottentote qui ne paſſoit pas vingt-cinq à trente perſonnes; je troquai, avec eux, quelques bouts de tabac contre des nattes que j'étois bien aiſe de me procurer. Je fus enchanté de la découverte, non moins à cauſe du profit que j'en tirai, que de l'agréable ſurpriſe qu'elle me cauſa. Je pris plaiſir à les étudier long-temps dans

leur paisible ménage. Ils possédoient cinq vaches à lait, & un petit troupeau de moutons. Dans la saison des ouvrages, les hommes se répandoient sur les habitations voisines, où, par leur travail, ils amassoient de quoi se procurer du tabac, & les moyens d'améliorer leur sort. Ils m'assurèrent que, dans les grands bois qui couvrent de tous côtés les montagnes de ce Pays, on rencontroit quelquefois des Eléphans & des Buffles. Je battis sur le champ les montagnes & les forêts ; ce fut inutilement ; ni mes gens ni moi ne pûmes rien découvrir. Je reconnus bien, à la vérité, quelques empreintes de pieds d'Eléphans ; mais elles étoient anciennes ; d'où j'augurai ce qu'on m'apprit en effet par la suite, que si le hasard amène quelquefois un de ces animaux dans le Pays, les Habitans alors s'attroupent, & l'obligent à gagner le large, lorsqu'ils ne réussissent pas à le tuer.

Le 7, à cinq heures du matin, je quittai la baie Mossel pour traverser à une heure après-midi la rivière nommée *Klein-Brak :* elle prend sa source dans un bois adossé à une chaîne de montagnes qui, dans cet endroit, n'est guères qu'à une lieue de la mer. Le lendemain, nous arrivâmes à la grande rivière du même nom, & qui n'en est éloignée que de trois lieues. Le flux rend cette rivière saumache ; pour la traverser sans dommage, nous fûmes obligés d'attendre la marée morte. Dans l'intervalle, je me procurai plusieurs oiseaux de mer ; ils étoient en abondance dans le canton ; j'y trouvois par milliers des Pélicans & des Phœnicoptères ou Flamans. La couleur rose foncée des uns, & le

blanc mat des autres, préſentoient à l'œil un mêlange tout-à-fait neuf & curieux.

En quittant la rivière, nous avions à gravir une montagne difficile & fort eſcarpée ; elle m'effrayoit un peu. A force de patience, de ſoins & de temps, nous la laiſſâmes derrière nous. Nous fûmes bien dédommagés de nos fatigues par le ſpectacle qui vint frapper nos regards, lorſque nous eûmes entièrement gagné ſon ſommet. Nous admirâmes le plus beau Pays de l'univers. Nous découvrions dans le lointain la chaîne de montagnes couverte de grands bois qui bornent la vue du côté de l'Oueſt ; ſous nos pas nous plongions ſur une vallée immenſe, relevée par des collines agréables qui varient à l'infini, & moutonnent juſqu'à la mer. Des prairies émaillées & les plus beaux pâturages ajoutoient encore à ce ſite magnifique. J'étois vraiment en extaſe. Ce Pays porte le nom *d'Auteniquoi* ; ce qui, dans l'idiome Hottentot, ſignifie homme chargé de miel. En effet, on ne peut y faire un pas, ſans rencontrer mille eſſaims d'abeilles ; les fleurs naiſſent par miracles ; les parfums mélangés qui s'en échappent & viennent délicieuſement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur & frais qu'on reſpire, tout vous arrête & ſuſpend vos pas : la Nature a fait de ces beaux lieux un ſéjour de féeries. Le calice de preſque toutes les fleurs eſt chargé de ſucs exquis, dont les Mouches compoſent leur miel qu'elles vont dépoſer par-tout dans des creux d'arbres & de rochers. Mes gens auroient deſiré de s'arrêter dans ces beaux lieux. Je craignis pour eux le ſéjour de Capoue ; &, ſans

perdre de temps, je donnai l'ordre pour continuer la route, & me hâtai vers la rivière Wet-Els. Elle tire son nom des bois qui bordent son cours. Nous n'avions fait alors que sept lieues depuis la grande rivière Saumache.

Le 9, nous traversâmes encore plusieurs petits ruisseaux, qui tous descendus des montagnes, se rendent dans l'Océan par cent canaux divers.

Toutes les eaux de ces différentes rivières, ont la couleur ambrée du vin de Madère. Je leur trouvois un goût ferrugineux. Cette couleur & ce goût leur viennent-ils de leur passage sur quelque mine, ou des racines & des feuilles des arbres qu'elles arrosent & charient avec elles? Je ne me donnai pas le temps d'approfondir ce problême : je touchois au dernier poste de la Compagnie. Nous y arrivâmes enfin après trois heures d'une marche un peu vive. J'allois donc entièrement me soustraire à la domination de l'homme, & me rapprocher un peu des conditions de sa primitive origine.

Le sieur Mulder, Commandant, vint me recevoir, & me fit beaucoup d'amitié. Il n'a sous lui qu'un Bas-Officier, & une quinzaine d'hommes, qui tous ont été, ou Soldats, ou Matelots sur les Navires de la Compagnie. Ce sont ces hommes qui coupent le bois de charpente dont elle a besoin, & qui construisent les chariots destinés à le transporter : opération absurde! Car si l'on faisoit de ce bois un dépôt à la baie Mossel, une chétive barque en rendroit au Cap, par mer, en un seul Voyage, plus que les chariots n'en voiturent en trois ans.

Ce feroit affurément une épargne confidérable pour la Compagnie, & un bien général pour les Colonies. Ajoutez à cela que les Citoyens du Cap ne fe verroient point réduits à ne brûler que du fagotage, qu'ils font ramaffer à grands fraix de tous côtés par des efclaves qui n'ont d'autre emploi; ce qui coûte au moins le double de ce qu'on paye le plus beau bois dans les chantiers de Paris.

Croira-t-on, par exemple, que les Directeurs de la Compagnie, pour fon propre fervice, font partir tous les ans d'Amfterdam, des Navires chargés de planches, de bois quarré de toutes les efpèces, pour les envoyer à plus de deux mille lieues, dans un Pays qui voit croître des forêts immenfes, & les plus beaux arbres du monde. Au refte, ces abus n'ont rien qui doivent étonner. La Compagnie fournit gratuitement au Gouverneur & à fes Officiers, tout le bois dont ils ont befoin. On le leur livre dans leurs hôtels fans aucun fraix; le Gouverneur n'a donc aucun intérêt perfonnel qui l'engage à étendre jufques-là fes vues d'adminiftration, & à détruire cet abus fi contraire au foulagement de la Colonie.

Tout le pays d'Auteniqua, depuis la chaîne de montagnes jufqu'à la mer, eft habité par plufieurs Colons qui élèvent quantité de beftiaux, font du beurre, coupent du bois de charpente, ramaffent du miel, & tranfportent le tout au Cap.

J'étois en quelque forte indigné de voir des gens qui ont le bois à leur portée, en débiter pour le commerce, & n'avoir pas le courage de fe bâtir pour eux-mêmes des maifons logea-

bles. Ils habitent ſous de mauvais halliers enduits de terre. Une peau de buffle attachée par les quatres coins à autant de poteaux, leur ſert de lit ; une natte ferme la porte qui eſt en même-temps la fenêtre ; deux ou trois chaiſes démembrées, quelques bouts de planches, une manière de table, un miſérable coffre de deux pieds en quarré, forment tout le garde-meuble de ces vraies tanières. C'eſt ainſi que l'image de la miſère profonde contraſte déſagréablement avec les charmes de ce paradis terreſtre : car la beauté des lieux que j'ai crayonnés plus haut ſe prolonge au-delà même d'Auteniqua.

Au ſurplus, ils vivent fort bien. Ils ont en abondance le gibier & le poiſſon de mer, & jouiſſent excluſivement à tous les autres cantons des Colonies, de l'agrément d'avoir toute l'année, ſans interruption, des légumes & des plantes de toute eſpèce dans leurs jardins. Ils doivent ces précieux avantages à l'excellence du ſol & aux arroſemens naturels des petits ruiſſeaux qui ſe croiſent en mille ſens divers, & mettent, pour ainſi dire, à contribution les quatre ſaiſons pour le fertiliſer : c'eſt la Limagne d'Afrique. Ces arroſemens, qui ne tariſſent jamais, n'ont pas lieu dans ce Pays de prédilection ſans une cauſe connue. Ce ſont les hautes montagnes couvertes de forêts à l'Oueſt qui arrêtent les nuages & les brouillards, que le vent d'Eſt enlève à la mer : ce qui leur procure des pluies très-fréquentes.

Il entra dans mes vues de demeurer quelques jours chez le Commandant, & c'eſt ici la

ſeule fois que je me ſois écarté de mon plan. Mais, outre les raiſons particulières qui m'attiroient chez lui, des raiſons de politique m'y retinrent, & je ne pouvois m'excuſer avec décence. On avoit envoyé par-tout l'ordre de me laiſſer paſſer, de m'aider, & de me fournir tous les ſecours dont j'aurois beſoin. M. Mulder, comme occupant le dernier poſte, avoit reçu de plus vives inſtances que les autres, je cédai à ſon deſir. Le motif honnête de ſon procédé m'invitoit aſſez, & peut-être comptoit-il lui-même ſur le bon témoignage que rendroit de lui ma reconnoiſſance lorſque je ſerois de retour au Cap.

Je me mis, dès mon arrivée, ſelon ma coutume, en devoir de parcourir le terrein. En viſitant les bois, je tombai ſur des pas de Buffles & d'Eléphans, qui me parurent aſſez frais. Je vis de leurs fumées; j'apperçus auſſi un grand nombre de différens oiſeaux que je n'avois point encore rencontrés, entr'autres des Touracos: il n'en falloit pas tant pour m'arrêter dans ces environs. A quatre ou cinq lieues de la demeure de M. Mulder, je trouvai ſur la liſière d'une forêt, un endroit tout-à-fait avantageux & commode pour placer un camp.

M. Mulder ſe préparoit à partir pour le Cap. Il me céda une vingtaine de livres de poudre; je profitai auſſi de l'occaſion pour écrire à mes amis, & pour envoyer à M. Boers une centaine d'oiſeaux avec un coffret d'inſectes. J'augmentai mon train de quelques Bœufs; j'enrôlai encore trois Hottentots; je fis emplette d'un jeune cheval de courſe que je me propoſois de dreſſer

moi-même à la chasse ; &, le 9 Février, je saluai M. Mulder & Me. la Commandante, pour aller prendre possession de ma forêt, & m'établir dans l'emplacement que je m'étois choisi.

J'avois d'avance envoyé de mes gens pour préparer les lieux, abattre quelques arbres, & nettoyer la place des broussailles qui la couvroient, afin d'être en état, à mon arrivée, de dresser sur le champ mes tentes : ce que j'exécutai dans un moment. Ma cuisine fut établie sous un gros arbre qui sembloit avoir vieilli là tout exprès, & mes Hottentots, de leur côté, s'arrangèrent de leur mieux, & se bâtirent des cabanes. Nous avions, à dix pas de nous, un petit ruisseau très-limpide, & vis-à-vis, un charmant côteau couvert d'excellentes herbes pour nos Chevaux & pour nos Bœufs ; par ce moyen, nous les tenions à notre portée. Tant de facilites réunies, rendoient cette halte agréable. Malheureusement nous fûmes obligés de nous transplanter plusieurs fois, attendu que le gibier de toute espèce, effarouché par nos chasses, commençoit à devenir rare, & se seroit retiré tout-à-fait.

J'étois quelquefois visité par les habitans du district ; ce qui me donnoit la facilité de faire provision chez eux de fruits, de légumes, de lait, & de toutes les choses qu'ils pouvoient me fournir. A la vérité, leurs visites me coûtèrent quelques chopines d'eau-de-vie ; mais, comme je déteste cette liqueur mal-faisante, & que je n'en buvois jamais, cette réserve les retint un peu, & les plaies qu'ils firent à mes tonneaux, ne furent pas bien meurtrières.

Je m'étois instruit par moi-même, que le bois contre lequel j'avois appuyé mon camp, me fourniroit des Touracos. Je ne connoissois point cet oiseau, & ne l'avois jamais vu : je me me mis en quête; j'en découvris quelques-uns. Je marchai long-temps à leur poursuite, mais vainement. Cet oiseau qui se perche toujours à l'extrêmité des plus hautes branches, ne se trouvoit jamais à la portée de mon fusil : un après-dîner, cependant, j'en poursuivis un avec plus d'acharnement. Sautillant de branche en branche & s'éloignant fort peu, il se moqua de moi pendant plus d'une heure, & me conduisit fort loin. Impatienté de son manège, & ne pouvant réussir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la satisfaction de le voir tomber. Ma joie fut inexprimable ; mais le plus fort n'étoit pas fait; il me falloit m'emparer de ma proie ; j'avois bien remarqué l'endroit de sa chûte ; je courus à travers les broussailles & les épines pour le ramasser. Mes jambes & mes mains étoient déchirées & tout en sang. Arrivé sur la place, je ne vis rien ; j'eus beau fureter tour-à-tour les environs, aller, revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examiner scrupuleusement les moindres trous, les plus petits enfoncemens, mes peines furent inutiles; je ne trouvois point mon Touraco. Toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduisirent à penser que je n'avois fait peut-être que lui casser une aîle ; ce qui ne l'avoit pas empêché de s'éloigner de l'endroit de sa chûte. Je m'éloignai donc aussi, & me mis à rôder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une de-

mi-heure. Point de Touraco. J'étois au désespoir ; & les brouſſailles épaiſſes, & les buiſſons d'épines qui m'enſanglantoient juſqu'au viſage, m'avoient réellement agité de tranſports difficiles à décrire. Pour aſſouvir ma colère, je ſens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment, qu'un Lion ou quelque Tigre à pourſuivre. Un chétif oiſeau qu'après tant de peines & de deſirs je venois enfin d'abattre, échapper & diſparoître ainſi à mes yeux ! je frappois la terre de mes pieds & de mon fuſil. Tout-à-coup la terre s'enfonce ; je diſparois moi-même, & tombe avec mes armes dans une foſſe de douze pieds de profondeur. L'étonnement & la douleur de la chûte prirent la place de mes emportemens. Je me vis au fond d'un de ces pièges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces, & particulièrement aux Eléphans. Revenu à moi, je ſongeai aux moyens de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé ſur le pieu très-aigu qu'ils plantent au fond du trou ; plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie. Mais il pouvoit à tous momens en arriver, ſur-tout ſi j'étois contraint d'y paſſer la nuit. Son approche commençoit à m'inſpirer beaucoup de terreur en contrariant & retardant la ſeule reſſource que j'imaginois pour me ſauver du puits fatal ſans ſecours étrangers : c'étoit d'ébouler la terre à l'un des côtés avec mon ſabre & mes mains, & d'y faire des eſpèces de degrés ; mais cette opération pouvoit traîner en longueur. Dans la cruelle perplexité où j'étois, je pris le parti le plus ſage de ramaſſer & de charger mon fuſil.

Je tirai coup-ſur-coup : il étoit poſſible que je fuſſe entendu de mon camp ; je prêtois de temps-en-temps l'oreille avec une impatience & des palpitations mortelles ; j'entendis enfin deux coups qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalle pour attirer à moi ceux qui m'avoient répondu ; ils arrivèrent tous armés juſqu'aux dents, & pleins d'inquiétude & de trouble. Ils m'avoient cru pourſuivi par quelque bête féroce ; ils me virent au contraire dans la plus piteuſe ſituation, & pris ſottement comme un Renard. L'allarme fut bientôt diſſipée. On coupa ſur le champ une longue perche qu'on me deſcendit, & au moyen de laquelle je me hiſſai comme je pus, & regagnai le bord. Ce petit accident dont le ciel ne m'eût pas ſauvé comme le jeune Daniel, ne me fit pas oublier mon Touraco. Avec mes Chiens qui avoient ſuivi la bande, je comptois bien le déterrer en quelque lieu qu'il ſe fût caché ; je les conduiſis ſur la voie ; ils le trouvèrent blotti ſous une touffe de brouſſailles ; je mis la main deſſus, & le plaiſir de poſſéder enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avoit coûté d'embarras & de dangers.

Je m'en ſuis procuré par la ſuite autant que j'en ai voulu ; je les prenois même tous vivans, parce qu'ayant remarqué dans le jabot de celui-ci l'eſpèce de fruits dont il ſe nourrit plus particulièrement, c'étoit toujours aux arbres qui produiſent ces fruits que je m'adreſſois, ſoit que je vouluſſe les tirer, ſoit que je me contentaſſe de leur tendre des pièges.

Cet oiſeau, agréable autant par ſa forme que par

par ſes couleurs & ſes accens bien prononcés, réunit la ſoupleſſe à l'élégance ; tous ſes mouvemens ſont laſcifs, ſes attitudes pleines de graces. Sa couleur eſt d'un beau verd-pré ; une belle huppe de la même couleur bordée de blanc, orne ſa tête ; ſes yeux d'un rouge vif ſont couronnés par un ſourcil d'une blancheur éclatante ; ſes aîles ſont du plus beau pourpre changeant en violet, ſuivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour ſous lequel on l'admire.

C'eſt mal-à-propos que les Naturaliſtes ont placé cet oiſeau parmi les Coucous, avec leſquels il n'a aucun rapport. Le Coucou, dans tous les Pays du monde, eſt un oiſeau qui ne ſe nourrit que de chenilles, d'inſectes, &c. & le Touraco eſt frugivore.

Le Coucou de tous les climats ne pond jamais que dans le nid des autres oiſeaux, ſur leſquels, par ce moyen, il ſe décharge des ſoins & du ſort de ſa progéniture ; le Touraco, plus ſenſible, plus ſoigneux de ſa famille, fait lui-même ſon nid, y dépoſe ſes œufs, & les couve.

Ces deux ſeuls caractères ſuffiroient pour en faire une eſpèce différente du Coucou, pour en former un genre à part ; mais j'y reviendrai, & j'en parlerai plus en détail dans mon Ornitologie.

Dans les intervalles où tantôt de fortes pluies, tantôt de trop grandes chaleurs ſembloient me forcer au déſœuvrement (ce qui pourtant étoit fort rare), je ne reſtois pas pour cela dans l'inaction ; je m'occupois dans ma tente à faire des trébuchets pour prendre vivans des animaux de toute eſpèce. Mais on ne croira pas qu'avec mon fuſil même, j'aye imaginé de m'en procurer de

plus entiers & de mieux ménagés que ceux que j'attrapois dans mes pièges : c'eſt néanmoins de cette façon que je faiſois la chaſſe aux oiſeaux les plus petits & les plus délicats.

Il eſt bon que tout Naturaliſte qui travaille lui-même ſa Collection, ſoit inſtruit du moyen que j'avois *inventé.* Cette expreſſion n'eſt point haſardée ; cette idée eſt neuve abſolument ; &, juſqu'à ce jour, je n'ai ouï dire à perſonne qu'un autre que moi en ait fait uſage.

Voici quel étoit mon procédé. Je mettois, dans mon fuſil, la meſure de poudre plus ou moins forte, ſuivant les circonſtances ; immédiatement ſur la poudre, je coulois un petit bout de chandelle, épais d'environ un demi-pouce ; je l'aſſurois avec la baguette, enſuite je rempliſſois d'eau le canon juſqu'à la bouche : par ce moyen, à la diſtance requiſe, je ne faiſois, en tirant l'oiſeau, que l'étourdir, l'arroſer, & lui mouiller les plumes ; puis, le ramaſſant auſſi-tôt, il n'avoit pas, comme dans un piège, le temps de ſe débattre & de ſe gâter. L'eau, pouſſée par la poudre, alloit au but, & le morceau de ſuif, n'ayant pas la peſanteur de l'eau, reſtoit en route. Il eſt bien arrivé dans mes premières expériences, qu'ayant quelquefois tiré de trop près, ou mis trop de poudre, ou le morceau de chandelle trop épais, je le retrouvois tout entier dans le ventre de l'animal que je venois de tirer ; mais, après un court apprentiſſage, je ne m'y ſuis plus laiſſé prendre, & je n'ai jamais manqué mon coup. J'ai ſouvent laiſſé, du matin juſqu'au ſoir, mon fuſil ainſi chargé ; je ne m'appercevois point que

la poudre en fût altérée, & le coup n'en partoit pas moins bien. On devine assez que, de cette manière, je ne tirois jamais horizontalement.

Depuis mon retour en Europe, je me trouvai un jour à la campagne chez un ami. On parla, devant quelques personnes qui m'étoient inconnues, du moyen que j'avois employé, & que je viens de décrire. Une d'elles, qui n'osoit m'avouer en face son incrédulité, soutenoit, vis-à-vis des autres, par de très-clairs argumens, que l'assertion étoit tout au moins exagérée. Tandis qu'ils se disputoient, je disparus, sans que la compagnie le remarquât; &, après avoir préparé un fusil suivant ma manière, je revins par le jardin à la fenêtre où ces Messieurs continuoient leur dispute; &, leur montrant du doigt un petit oiseau perché tout près de là, je l'ajustai; il tomba. Je le saisis sur le champ; &, le livrant plein de vie aux mains de mon discoureur, je fis cesser ses beaux raisonnemens.

Vers la fin du mois, nous fûmes contrariés par de nouvelles pluies; elles durèrent long-temps & presque sans relâche. Ces orages se succédoient avec rapidité; le tonnerre tomba plusieurs fois, près de nous, dans la forêt; l'eau nous gagnoit insensiblement de toutes parts. Pour comble de désagrément, dans une nuit, notre camp fut entièrement submergé; nous quittâmes aussi-tôt le bois pour aller nous établir plus haut en rase campagne. Je voyois, avec le plus amer chagrin, qu'il n'étoit pas possible de sortir de l'endroit où nous nous trouvions circonscrits. Ces petits ruisseaux qui, auparavant, nous avoient paru si agréables & si rians, s'étoient

changés en torrens furieux qui charioient les ſables, les arbres, les éclats de rochers; je ſentois qu'à moins de s'expoſer aux plus grands dangers, il étoit impoſſible de les traverſer; d'un autre côté, mes Bœufs, harraſſés, tranſis, avoient déſerté de mon camp; je ne ſavois par où & comment envoyer après eux pour les rattraper; ma ſituation n'étoit aſſurément point amuſante; je paſſois de triſtes momens. Déjà mes pauvres Hottentots, fatigués & malades, commençoient à murmurer: plus de vivres, plus de gibier: ce que nous en tuions ſuffiſoit à peine à notre ſubſiſtance, parce que, reſſerrés par le torrent qui groſſiſſoit chaque jour davantage, nous n'avions pas même la reſſource de nos voiſins pour en obtenir quelqu'aſſiſtance. Quelle poſition & quel affligeant appareil! On eût dit qu'un déluge univerſel alloit inonder l'Afrique. Je renfermois au-dedans une partie de mes allarmes; je voyois mes triſtes Compagnons promener leurs regards inquiets, & m'atteſter, par leur ſilence, tout ce qu'ils éprouvoient de craintes pour eux-mêmes. Jamais ſpectacle ne vint s'offrir ſous des couleurs plus ſombres: en un moment, nos charmantes promenades ravagées, dévaſtées par les eaux; ces jardins délicieux & rians changés en un déſert inhabitable & noir! Dans cette détreſſe, je raſſemblai toutes mes forces, & conjurai mes amis de chercher au moins nos Bœufs diſperſés & perdus, & de ſe déterminer à traverſer l'un des torrens, au riſque de tout ce qui pourroit en arriver. Par la plus étrange bizarrerie du ſort, l'événement fatal qui nous menaçoit d'une perte prochaine,

causa une partie de notre salut. L'un de mes Hottentots, en cherchant un passage, apperçut, au milieu des eaux, un Buffle qui s'étoit probablement noyé la veille; car il étoit encore assez frais. Il vint, avec des cris de joie, nous apporter cette heureuse nouvelle. Rien n'arrivoit plus à propos. Nous tirâmes, non sans quelque péril, l'animal à bord; il fut dépecé sur la place. On en leva les parties les plus saines; mes Chiens, qui jeûnoient depuis long-temps, trouvèrent dans celles que nous leur abandonnâmes de quoi se refaire & se ravitailler un peu. Nous les voyons revenir de la curée avec des ventres qu'ils avoient peine à porter. Un dernier trait ne sauroit échapper à ma plume : il peindra mieux encore l'état cruel où nous nous voyons réduits; nos Chiens, qui n'étoient plus que des squelettes ambulans, épioient nos démarches, & se traînoient sur nos pas, lorsque l'un de nous, pour obéir aux besoins de la Nature, étoit forcé de s'éloigner; je les ai vus se disputer avec acharnement cette nourriture révoltante.

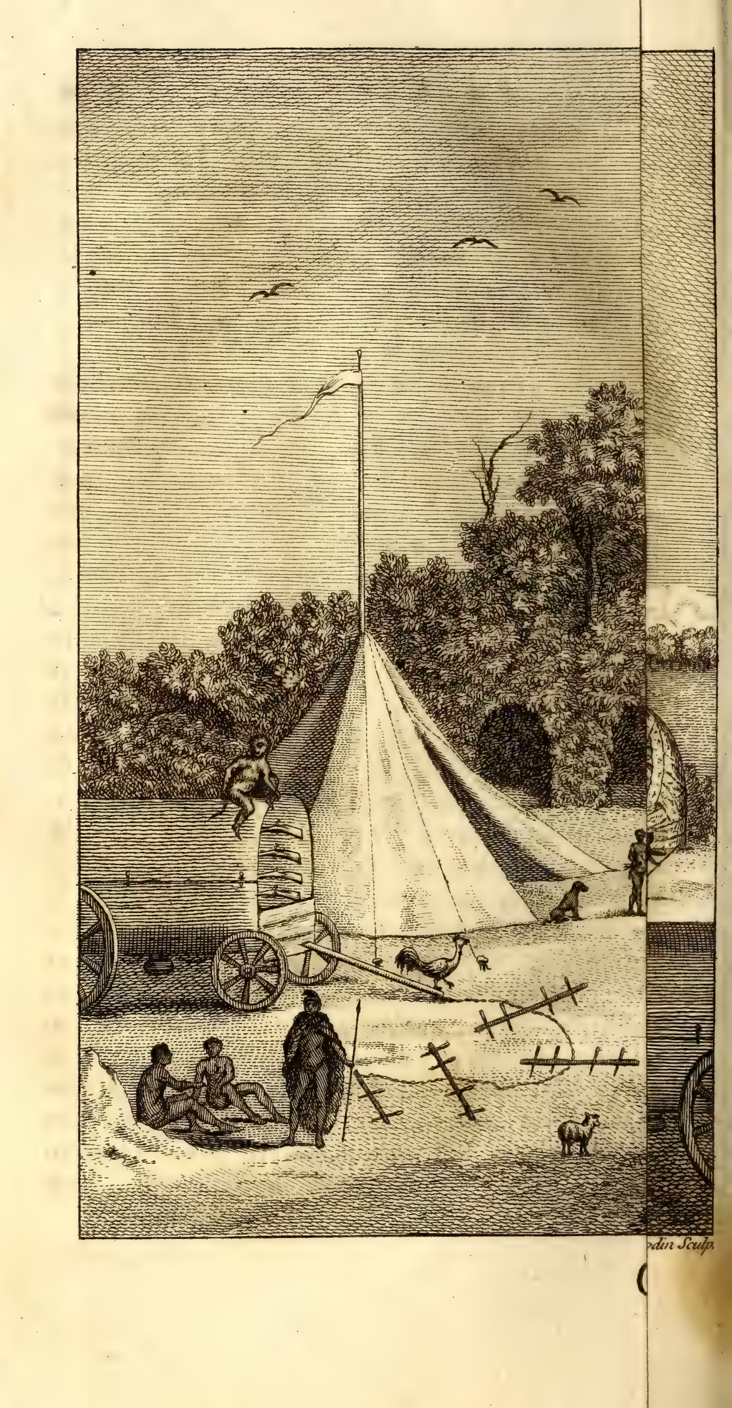
Rien n'est durable. Il est un terme au malheur comme à la félicité. La fin de Mars amena du changement dans la saison; les pluies devinrent moins fréquentes; les torrens baissèrent; je fis partir quatre Hottentots pour aller à la découverte de mes Bœufs; après quelques jours d'absence, ils me les ramenèrent presque tous. Les uns avoient gagné pays, étoient retournés sur nos pas, avoient même repassé la grande rivière Saumache; les autres s'étoient réfugiés dans différentes habitations; d'autres

enfin, s'étoient abrités comme ils l'avoient pu.

Il en manquoit quatre que mes gens n'avoient point retrouvés, & dont je n'ai jamais ouï parler depuis. Sans délai, je me mis en devoir de quitter cette terre ingrate, & de lever le camp pour aller le placer à trois lieues plus loin ſur une colline nommée *Pampoen-Kraal.* Je profitai de deux jours de beau temps, pour ſécher tous mes effets, dont une grande partie étoit moiſie & preſque pourrie; la peau du Buffle que nous avions écorché nous ſervit à remplacer les traits des chariots & des attelages que l'humidité avoit mis hors de ſervice. Au milieu de ces pluies continuelles & de mes ennuis mortels, j'étois capable encore de quelques efforts; j'avois trouvé dans le bois un vieux arbre mort, dont le tronc étoit creux. C'eſt là que je paſſois avec mon fuſil preſque toutes mes journées à guetter les petits oiſeaux & le gibier qui ſe préſentoient. J'y étois du moins à l'abri de la pluie, & m'y nourriſſois d'eſpérance. De cette niche ſacrée, j'abattois impitoyablement tout ce qui ſe montroit devant moi. Ainſi l'étude de la Nature l'emportoit ſur les premiers beſoins! Dévoré ſans ceſſe du déſir impérieux de lui dérober ſes tréſors, je mourois de faim, & ſongeois à des collections! Malgré tant de contrariétés, je vis mes richeſſes s'accroître peu-à-peu; j'avois fait un petit amas d'objets rares & nouveaux pour l'Europe. Je leur fis prendre l'air. J'en avois eu tant de ſoin, qu'ils n'avoient point été endommagés comme tous mes autres effets par l'humidité. Nous ne trouvâmes dans ce bois, en menu gibier, que la Gazelle Boſ-



Camp de Pampoen-Kraal.



bock, & une autre eſpèce plus petite, dont j'ai parlé au paſſage du *Duiven-Ochs*. La plaine, outre les trois eſpèces de Perdrix que j'ai fait connoître plus haut, en offroit une quatrième nommée *Faiſan rouge*, parce qu'elle a les pieds & la peau nue de la gorge, de cette couleur; en bêtes carnaſſières, il y avoit des Hiennes, quelques Tigres, mais pas un ſeul Lion.

Le ciel s'épuroit de plus en plus, & ſembloit nous préſager une vie auſſi douce qu'elle avoit été triſte & cruelle. La colline de Pampoen-Kraal, où je venois de placer mon camp, me plaiſoit beaucoup. J'avois, non loin de ma tente, une petite éminence couronnée par un buiſſon de trente à trente-cinq pieds de diamètre. Les arbres & les arbuſtes dont il étoit formé, avoient en croiſſant, tellement entrelacé leurs branches, que le tout ne paroiſſoit offrir qu'un ſeul corps bien épais & bien garni. J'imaginai de m'en faire un petit palais. Je fis tracer une route juſqu'au centre. On élagua de côté & d'autre, à la hauteur d'un homme, ſuffiſamment pour donner un paſſage facile. Dans le milieu de ce fourré, à force de travail & de haches, nous parvînmes à tailler deux charmantes pièces d'un quarré parfait. Je fis placer, dans l'une, ma table avec une chaiſe; c'étoit mon cabinet de travail : j'ornai la ſeconde des uſtenſiles de ma cuiſine; ce qui n'empêcha pas qu'elle me ſervît en même-temps de ſalle à à manger. Ces deux pièces, naturellement plafonnées par des branches & des feuillages d'une épaiſſeur impénétrable, étoient pour moi un abri charmant, d'une fraîcheur délicieuſe, lorſ-

que tout harrassé, couvert de sueur & de poussière, après ma chasse du matin, j'y venois me dérober à la chaleur du jour, & aux atteintes dévorantes du soleil. Quand la fatigue avoit aiguisé mon appétit, quels repas exquis! Quand la rêverie s'emparoît de mes sens, quelles tendres méditations! Quand le sommeil venoit m'y surprendre, quel repos voluptueux & doux! Grottes somptueuses de nos financiers, jardins Anglois bouleversés, vingt fois avec l'or du Citoyen, pourquoi vos ruisseaux, vos cascades & vos montagnes, & vos jolis chemins tortueux, & vos ponts détruits, & vos ruines, & vos marbres, & toutes vos belles inventions, viennent-ils flétrir l'ame & fatiguer les yeux quand on a connu la salle verte & toute naturelle de Pampoen-Kraal?

Quoi qu'il dût m'en coûter d'abandonner cette aimable solitude, il fallut cependant s'y résoudre. Je me mis, un jour, à parcourir tous les environs, afin de reconnoître quelle route je pourrois tenir, qui fût du moins praticable & sûre. Je trouvai, à une lieue de distance de mon camp, un torrent très-rapide qu'on a nommé le *trou du Kayman*, je ne sçais pourquoi; car, dans tous ce pays, je n'ai jamais apperçu ni Kayman, ni Crocodile. Ce torrent filoit entre deux montagnes peu hautes, mais excessivement escarpées; à ma droite, j'avois la mer à mille pas environ; sur la gauche, des montagnes & des bois impraticables pour mes voitures & mes bestiaux; il ne me restoit donc d'autres ressources pour passer, que le trou dangereux de Kayman. J'en étois fort inquiet, cha-

grin même. Qu'on se peigne ma position ; à chaque pas, être ainsi arrêté & voir naître sans cesse un obstacle d'un obstacle vaincu ! & pourtant je sentois le besoin de pénétrer plus avant ! Le torrent me parut trop enflé, trop rapide, pour entreprendre de le traverser ; je craignois sur-tout pour mes Bœufs ; les radeaux ne m'offroient tout au plus qu'un moyen de voiturer mes effets ; je fus donc forcé de prendre patience, & d'attendre.

Le dix-huit Avril, je reçus un exprès de M. Mulder ; il étoit de retour du Cap, & m'envoyoit des lettres qu'il avoit rapportées : c'étoient des réponses à celles dont je l'avois chargé dans les premiers jours de Février. Mes amis s'inquiétoient beaucoup de mon sort, & m'engagoient à revenir ; d'autres m'invitoient à la persévérance, &, paisibles au sein de leurs foyers, s'embarrassoient peu des obstacles, pourvu que mon Voyage servît aux progrès des connoissances humaines, ou, sans aller si loin, leur fournît, dans des fables contées à leur manière, quelqu'aliment à leur curiosité. Je trouvai l'intérêt de chacun à sa place, & suivis toujours mon plan Il est aisé de voir combien la mauvaise saison avoit retardé ma marche, puisque j'avois fait à peine huit lieues, que le Commandant, M. Mulder, avoit eu le temps d'aller au Cap, & de revenir. Il m'écrivoit lui-même une lettre par laquelle il me proposoit un rendez-vous de pêche à la mer, si cela ne me dérangeoit pas ; il devoit apporter des filets & tout ce qui seroit nécessaire pour passer ensemble une huitaine de jours sur le rivage ; il m'annonçoit que

ſa femme embelliroit cette petite fête. Cette nouvelle me fit plaiſir ; je les vis en effet l'un & l'autre ſuivre de près le meſſager. M. Mulder avoit encore amené avec lui le ſecond Commandant. On eût dit un Voyage de Patriarches. Celui-ci portoit ſur ſes piſtolets, à l'arçon de la ſelle, un petit enfant de quatre mois allaité par ſa femme. Ils étoient tous quatre à cheval. Son chariot, avec ſes filets & ſes équipages, étoit allé nous attendre au bord de la mer : j'en fis atteler un des miens. On y chargea ma tente, une ou deux futailles vuides, & tout ce que je prévis qui nous ſeroit utile pour la pêche miraculeuſe. Rendus au rivage, après quelques complimens & les petites cérémonies d'uſage, nous jettâmes pluſieurs fois les filets ; mais ce fut toujours inutilement ; nous ne prenions preſque rien : ce métier n'amuſoit perſonne. On réſolut d'aller plus loin ſur un petit lac formé par la marée haute où l'on eſpéroit plus de bonheur, & l'on ſe mit en marche ; j'étois beaucoup moins curieux de poiſſons que d'oiſeaux, & me ſerois bientôt laſſé de la pêche, ſi les bonnes façons de mes amis, & la gaîté franche & naïve des femmes ne m'avoient un peu retenu. Cependant je rôdois à pied de côtés & d'autres, fouillant de tous mes yeux & l'air, & les chemins, & les arbres. Nous arrivâmes ſur les bords du lac ; je cherchois un endroit commode pour y placer nos tentes : une alerte à laquelle nous n'avions garde de nous attendre eut bientôt dérangé tout ce ménage groteſque. En traverſant une partie de roſeaux fort élevés & fort épais, les travailleurs tom-

bèrent tout d'un coup ſur un Buffle qui s'étoit couché là. Ils en étoient ſi près, que l'animal, autant effrayé qu'eux de cette apparition ſubite, renverſa, en ſe retirant, le cheval du ſecond Commandant & celui de ſa femme. L'allarme devint générale; chacun gagnoit au large, & fuyoit à toutes jambes. Les gens de M. Mulder, peu familiariſés avec les Buffles, ſe trouvant plus près de l'eau, s'y plongèrent juſqu'au cou. Les miens, mieux aguerris, faiſoient bonne contenance; mais l'animal, à l'aſpect de tant de monde, effarouché de toutes parts, ne ſavoit lui-même comment fuir, & reſtoit immobile, retranché contre une roche énorme. J'accourus à tout ce vacarme : malheureuſement je n'étois armé que de mon fuſil à deux coups. Il n'étoit pas à préſumer qu'une balle ordinaire pût tuer le Buffle; j'oſai cependant l'approcher & le tirer. A ce premier coup, il quitte la place; &, furieux, il vient droit à moi; ma ſeconde balle le frappe auſſi-tôt & l'intimide; il rebrouſſe chemin, &, paſſant à côté d'un Bœuf qui portoit notre cuiſine, il décharge toute ſa colère ſur ce paiſible animal, l'atteint au ventre de deux coups de corne, & diſparoît. Il n'y eut pas moyen de faire reſter plus long-temps la compagnie dans cet endroit. Les maris craignoient beaucoup pour leurs femmes; à leur air pétrifié, je jugeois aſſez qu'ils entroient pour quelque choſe dans ces tendres allarmes; je leur conſeillai de retourner à notre première pêcherie, ſur le bord de la mer. La fortune avoit changé; nous eûmes la ſatisfaction de prendre une ſi grande quantité de poiſſons, que j'en fis

faler & remplir mes futailles. M. Mulder imita mon exemple : cette pêche, qui dura huit jours entiers, & les occupations qu'elle nous donnoit, nous amusèrent en effet beaucoup plus que je ne m'y étois attendu. Je faifois bien, à la vérité, de temps en temps, quelques abfences, & je tuai plufieurs oifeaux rares ; mais je n'eus pas occafion d'avoir à lutter contre un fecond Buffle. Nos falaifons achevées, nous partageâmes les provifions, & l'on fe fépara ; je ne quittois point fans regret ces honnêtes Colons : ils avoient apporté dans cette jolie fête une humeur fi fimple, fi naïve & fi douce ! Je fuivis de l'œil leur petite caravane, & ne partis qu'après l'avoir tout-à-fait perdue de vue.

De retour à mon camp, je trouvai tout en ordre, mes bêtes foignées, & mes gens à leur devoir. Je leur en témoignai ma fatisfaction.

J'avois remis à M. Mulder tous les animaux apprêtés depuis mon dernier envoi, ainfi que les *Touracos* vivans que j'avois pris aux pièges : il me promit de les faire paffer à M. Boers au Cap. Il eut auffi la complaifance de me céder un de fes filets, & m'envoya une paire de roues que je lui avois demandées. Ma charrette étoit fort incommode, & menaçoit toujours de renverfer ; je réfolus de l'affeoir comme les deux autres. C'étoit un ouvrage preffant : on s'en occupa fur le champ ; chacun mit la main à l'œuvre. Le bois néceffaire pour cette opération fut bientôt façonné ; en moins de quinze jours, notre charrette, transformée en chariot, joua fur quatre roues. Ce chariot n'étoit pas de main de maître ; mais il fervit tout

autant. Au reste, la quinzaine ne fut pas uniquement employée à sa construction ; lorsque je m'apperçus qu'il alloit son train, & que mes Charrons en viendroient à leur honneur, je détachai une partie de mon monde, & l'envoyai réparer, près du torrent que nous étions sur le point de traverser, les chemins & les ravines que les eaux avoient dégradés. J'avois fait porter des pierres & de grosses branches d'arbres, pour combler les fondrières, qui, sans cette précaution, auroient déboîté, peut-être même rompu, mes voitures. Lorsqu'à force de ces corvées pénibles nous fûmes parvenus à adoucir les passages, le trente Avril, je fis défiler devant moi ma caravane ; &, jettant un dernier coup-d'œil sur le délicieux hermitage de Pampoen-Kraal, je le quittai avec plus de regret qu'un amant ne se sépare de sa maîtresse. Depuis, j'ai demandé, plus d'une fois, des nouvelles de ce charmant asyle, & j'ai eu la satisfaction d'apprendre que non-seulement il avoit été respecté, mais que les Hottentots lui avoient donné mon nom.

Malgré toutes mes précautions, nous eûmes beaucoup de peine au trou de Kayman, ainsi qu'à la rivière que les Hottentots nomment en leur langue Krakede-Kau : ce qui signifie le *Gué des Filles*. Ce pays étoit autrefois habité par des Hottentots qui sont actuellement anéantis ou dispersés de côtés & d'autres. Les grandes fosses qu'on rencontre de distance en distance annoncent qu'ils étoient chasseurs, & qu'ils attrapoient, dans leurs pièges, des Buffles & des Eléphans qu'on ne voit plus, ou très-rarement, dans ce quartier.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes près de la *Swarte-rivier* (la rivière noire); elle étoit encore débordée par les pluies, & nous fûmes obligés de la paſſer ſur des radeaux que nous conſtruiſîmes à l'inſtar de ceux que nous avions déjà précédemment faits; des traces de Buffles toutes fraîches nous firent ſéjourner à l'autre bord, & j'eus enfin le plaiſir d'en tuer un : le Hottentot que j'avois mené avec moi en tua un autre. Je revins vîte au camp annoncer cette bonne nouvelle, qui promettoit à mes gens des vivres pour long-temps, en cas de détreſſe. Comme nous avions tué ces deux animaux ſur le bord de la rivière, au-deſſus de l'endroit où je venois de m'établir, je les fis pouſſer au courant qui les amena devant ma tente, & là ils furent auſſi-tôt dépecés. Je voulus qu'on les coupât par tranches fort minces pour être plus aiſément ſaupoudrés de ſel, & expoſés enſuite à l'air & au ſoleil. Les buiſſons, les branches, les chariots, tout ce qui nous environnoit fut chargé des débris ſanglans de nos Buffles; mais, tout-à-coup, au milieu de notre opération, & ſans nous y être attendus, nous nous vîmes aſſaillis par des volées de Milans, de Vautours, de toutes ſortes d'oiſeaux de proie qui vinrent impunément ſe mêler parmi nous. Les Milans, ſur-tout, étoient les plus effrontés. Ils arrachoient les morceaux, & les diſputoient avec acharnement à mes gens. Emportant chacun une pièce aſſez forte, ils s'en alloient, à dix pas de nous, ſur une branche la dévorer à nos yeux. Les coups de fuſil ne les épouvantoient guères; ils revenoient ſans

ceſſe à la charge ; de telle ſorte que, m'appercevant que je brûlois ma poudre fort inutilement, nous prîmes le parti de les écarter, & de les chaſſer avec de grandes gaules, juſqu'à ce que notre viande fût ſechée. Cette manœuvre qui impatienta mon monde fort long-temps, n'empêcha point que nous ne fuſſions encore bien maraudés; mais, ſans elle, il ne nous ſeroit abſolument rien reſté de nos deux Buffles.

J'en avois fait fumer les langues. Dans la ſuite, je n'ai jamais oublié de prendre cette précaution, à l'égard de celles de tous les animaux que j'ai tués : c'étoit une douceur, une petite reſſource pour moi, dans la diſette, ou même lorſque, par ſenſualité, & pour réveiller mon appétit, j'en faiſois ajouter un plat à mon mince ordinaire. Il n'y a que les langues d'Eléphant que je n'ai jamais voulu conſerver ; leur goût, leur forme même m'a toujours cauſé une répugnance dont je ne ſuis pas le maître, & dont il me ſeroit difficile de donner la raiſon.

Nos proviſions achevées & bien embalées, nous abandonnâmes la rivière Noire ; &, après avoir traverſé le *Goucom* à deux lieues de là, nous gagnâmes deux lieues encore plus loin la *Nyſena*. Celle-ci étoit conſidérable, & la marée l'enfloit encore. Je n'avois juſques-là trouvé nulle part un endroit plus agréable pour aſſeoir un camp. C'étoit une prairie très-riante d'environ mille pas en quarré ; une forêt de grands arbres formoit au Sud un magnifique rideau qui s'étendoit en retour juſqu'à l'Oueſt. J'avois au Nord, devant moi, la rivière qui paroiſſoit fort poiſſonneuſe ; une grande variété de menu gi-

bier ſe promenoit ſur les bords. Tant d'avantages m'auroient fait preſqu'oublier Pampoen-Kraal. Cependant, je ne fus pas tenté de m'arrêter. Une inquiétude ſecrete m'agitoit; je voyois à l'autre bord de la rivière une montagne difficile qu'il nous falloit néceſſairement franchir. Elle étoit eſcarpée de façon à me faire craindre qu'il ne m'arrivât quelqu'accident: un preſſentiment intérieur ſembloit me l'annoncer. Je faillis, en effet, à perdre dans un moment tout le fruit de mes peines & de mes incroyables fatigues. J'avois eu la ſage précaution de ne conduire mes chariots que l'un après l'autre; &, quand j'aurois voulu les faire monter enſemble, je n'aurois point eu de Bœufs aſſez pour cette opération. J'en fis atteler vingt au chariot-maître, celui qui portoit, comme on l'a vu plus haut, toute mon artillerie & mes ſeules richeſſes. Mes Bœufs le traînent; ils montent, grimpent avec effort; ils touchoient preſqu'au ſommet.... ; la chaîne qui retenoit les dix-huit premiers ſe rompt d'un ſeul coup, & la voiture roule avec précipitation juſqu'au pied de la montagne, entraînant avec elle les deux Bœufs attachés au timon. De la hauteur où nous étions, mes Conducteurs & moi, nous la ſuivions des yeux anéantis de peur, & dans les plus horribles palpitations; vingt fois nous la vîmes prête à culbuter dans le précipice qui bordoit le chemin. Ce malheur ſeroit infailliblement arrivé, ſans la force plus que naturelle des énormes Bœufs du timon que rien ne put abattre. Cette infortune eût fini tout d'un coup mon Voyage. La voiture & mes effets les plus précieux euſſent

ſent été mis en pièces ; ma poudre, mon plomb, mes armes diſperſés ; j'étois perdu ſans reſſource. Elle s'arrêta contre un rocher ſur les bords du torrent. Nous deſcendîmes avec des cris de joie. Après avoir ramaſſé nos effets, & rétabli chaque choſe à ſa place, nous attelâmes de nouveau cette fatale voiture, qui regagna ſans péril, dans une heure, ce qu'elle avoit perdu en dix minutes. Les autres un peu moins peſantes arrivèrent à bon port. J'en avois fait doubler les traits ; quatre hommes eſcortoient les roues, tous prêts à enrayer au moindre choc ; ce qui ne nous auroit pas ſauvés de la chûte, tant la route étoit eſcarpée ; mais ce qui eût un peu diminué la rapidité, & nous eût donné le temps de la diriger de notre mieux pour éviter l'affreux précipice.

La frayeur eſt une loupe qui groſſit les objets. Elle m'avoit annoncé quelque choſe de plus ſiniſtre. J'eſſayerois en vain de peindre ma contenance, & toutes les agitations de mon eſprit dans ce moment terrible. Je ſuivois involontairement tous les mouvemens du chariot, & ſemblois le redreſſer par ceux de mon corps, & les geſtes de mes bras. Chaque ſecouſſe retentiſſoit juſqu'au fond de mon cœur. J'euſſe été, nouvel Hippolyte, entraîné dans les précipices, que la terreur n'eût pas plus profondément agité mes ſens. Je trouvois que nous nous tirions d'affaire à bon marché. Il s'étoit effectivement opéré un miracle en ma faveur, & je ſentis que le Dieu au trident fatal ne me pourſuivoit pas. Non-ſeulement je ne vis au chariot aucune fracture eſſentielle ; mais il n'y avoit, dans

l'intérieur, un déplacement considérable occasionné par les secousses ; mes Bœufs entraînés par le recul d'une voiture de quatre à cinq mille pesant, & qui auroient dû être hachés en morceaux, avant d'arriver au pied de la montagne, en furent quittes pour quelques plaies peu dangereuses qui ne les empêchèrent pas de continuer leur travail. Il faut convenir qu'au temps perdu près, le mal n'avoit pas été bien grand, quoique nous eussions eu lieu de frémir pour les suites.

A mesure que je m'éloignois des Colonies, & m'avançois dans les terres, tout prenoit, à mes regards, une teinte nouvelle. Les campagnes étoient plus magnifiques ; le sol me sembloit plus fécond & plus riche ; la Nature plus majestueuse & plus fière : la hauteur des monts offroit, de toutes parts, des sites & des points de vue charmans que je n'avois jamais rencontrés. Ce contraste, avec les terres arides & brûlées du Cap, me faisoit croire que j'en étois à plus de mille lieues. « Quoi ! me disois-je » dans mon extase, ces superbes Contrées se» ront donc éternellement habitées par les Ti» gres & par les Lions ? quel est le Spécula» teur insensé qui, dans la vue uniquement sor» dide d'un commerce d'entrepôt & de colpor» tage, a pu donner la préférence à la baie » orageuse de la Table sur les Rades multi» pliées & les Ports naturels & si rians qui bor» dent les côtes orientales de l'Afrique » ?

Tout en remontant pédestrement ma montagne, je m'entretenois ainsi avec moi-même, & formois, pour la conquête de ce beau Pays,

de vains ſouhaits que n'exaucera jamais la politique pareſſeuſe des peuples de l'Europe.

Nous avancions, ayant toujours à l'Oueſt la grande chaîne couverte de bois que nous avions apperçue de fort loin. Après quatre heures & demie de marche, je fis halte près d'un petit ruiſſeau à environ trois lieues de la mer. Nous apperçûmes une quantité prodigieuſe de poiſſons qui remontoit avec la marée. Lorſque nous la vîmes dans ſon inſtant de ſtagnation, je fis barrer le ruiſſeau avec le large filet de M. Mulder : je m'en ſervois pour la première fois : il étoit trop long : on le mit en double.

Je paſſerois pour un exagérateur, ſi je diſois tout ce qu'il y reſta de poiſſon, lorſque la marée fut écoulée. Le filet en ſouffrit beaucoup. Mes gens en accommodèrent à toutes ſauces. Je réſervai, pour moi, une centaine de têtes que je mis ſans eau dans une marmite avec différentes épiceries ; je ſcellai hermétiquement le couvercle avec de la terre glaiſe, & j'enterrai cette braiſière ſous des cendres chaudes. Il réſulta de cet arrangement une matelotte excellente, dont je ne pouvois me raſſaſier, & qui me dura pluſieurs jours.

On ne ſauroit choiſir un emplacement plus utile & plus agréable que celui ſur lequel je me trouvois alors pour établir & voir proſpérer une Colonie. La mer paſſe par une ouverture d'environ mille pas entre deux grands rochers, & pénètre danr les terres à plus de deux lieues & demie. Le baſſin qu'elle y forme a plus d'une lieue de large ; toute la côte, à droite & à gauche, eſt bordée de rochers qui

ne laiſſent aucune communication avec lui. Les terres ſont vigoureuſes & fertiles. Des eaux fraîches & limpides arrivent de tous côtés des montagnes de l'Oueſt Ces montagnes, couronnées de bois ſuperbes, ſe prolongent juſqu'au baſſin par des retours & des ſinuoſités qui préſentent cent bocages naturellement variés, & plus agréables les uns que les autres. C'eſt ſur ces bords que je trouvai beaucoup de petits Hérons blancs de la même eſpèce que ceux qui ſont envoyés de Cayenne, & que j'avois vu dans ma jeuneſſe à Surinam. J'y découvris auſſi la grande Aigrette; mais elle y étoit plus rare.

Les bois fourniſſent en abondance de menu gibier, du Buffle, & quelquefois des Eléphans. On voit éparſes, à de longues diſtances, deux ou trois miſérables habitations, réduites au triſte & pénible commerce du bois & du beurre avec le Cap.

Je demeurai dans ce beau Pays juſqu'au 13. Nous traverſâmes, par des chemins déteſtables, une forêt nommée *le Poort*. De-là, en ſept heures de marche, nous nous rendîmes à la rivière le *Witte-Dreſt*. Je vis encore, en divers endroits, deux ou trois habitations non moins chétives & maigres que les autres, l'éloignement, les difficultés invincibles pour ces malheureux Colons, & les riſques de la route ne leur permettant que très-rarement de conduire au Cap quelques Bœufs qui y arrivent toujours en mauvais état, & ſont par conſéquent mal vendus & plus mal payés. A mon paſſage, pluſieurs de ces habitans n'avoient pas mis les pieds au Cap depuis nombre d'années.

J'avançois toujours; mais, ſoit que les fatigues & les traverſes multipliées que je venois d'éprouver coup ſur coup euſſent un peu dérangé ma ſanté, ſoit que je duſſe payer le tribut à ces nouveaux climats, & que leur température eût agi ſur moi fortement, je fus ſoudain frappé de maladie, & de l'idée cruelle que je laiſſerois mes cendres à deux mille lieues de ma famille. Mon imagination trop active s'exagéra ce malheur; je laiſſai mon ame s'abattre & ſe décourager. La plus noire mélancolie vint s'emparer de mes ſens, & je me vis en effet arrêté. J'éprouvois des maux de tête violens, une peſanteur extraordinaire, un mal-aiſe général qui m'annonçoit de preſſans dangers. C'étoit l'unique malheur que j'avois redouté en partant. Je ſentis qu'il étoit à propos d'enrayer, afin de me raſſeoir, & je pris enfin mon parti: la maladie la plus ſérieuſe devoit là, tout auſſi-bien qu'au milieu des fourrures doctorales, prendre un cours heureux, ou finir par la mort.

Je me traînai donc comme je pus, & viſitai promptement les environs. Le voiſinage d'un petit ruiſſeau m'offrit un emplacement heureux pour mon camp; j'y fis dreſſer mes tentes à la liſière d'un bois. Je ne connoiſſois de la médecine-pratique que la diète & le repos; mes gens n'en ſavoient pas davantage: j'allois, entre leurs mains, courir de triſtes haſards, ſi la maladie empiroit. L'accablement ſurvint, & me força de reſter couché dans mon chariot. La chaleur du Soleil en faiſoit une fournaiſe ardente. D'horribles douleurs me déchiroient les entrailles. Une dyſſenterie cruelle ſe déclara; j'entendis, à leur

tour, mes gens se plaindre l'un après l'autre du même mal. J'imaginai alors que nous devions cette espèce d'épidémie à la grande quantité de poisson salé que nous avions mangé. J'ordonnai sur le champ qu'on brûlât la provision qui nous restoit; la fièvre me consumoit par degrés; mais je ne perdis point entièrement les forces. Après douze jours d'une transpiration abondante, le repos & la diète en effet me rétablirent; je pris de l'exercice avec modération; je tranquillisai ma tête, & me trouvai de jour en jour mieux portant. Le même régime rétablit tout mon monde. Je ne manquai point d'ajouter à la liste des grandes & sublimes découvertes de la médecine, les bains de chaleur, & j'ai toujours pensé que ces bains ou le hasard m'avoient sauvé la vie.

Après mon parfait rétablissement, je repris de nouveau mes occupations ordinaires : l'exercice & la chasse. Dès ma première course, je reconnus que nous étions flanqués d'une seconde rivière, le Queur-Boom. Elle tombe des montagnes de l'Ouest, & reçoit le Witte-Drest une lieue avant d'arriver à la mer. Son embouchure est à côté d'une Baie connue des Navigateurs sous le nom de baie l'Agoa. Dans un Voyage que fit, de ce côté, le Gouverneur du Cap, Blettenberg, il voulut qu'on gravât, sur une colonne de pierre, son nom, l'année & le jour de son arrivée. J'examinai ce pitoyable monument auquel il ne manquoit qu'une inscription en vers pour le rendre encore plus digne de mépris. Ce nom a prévalu dans toutes les Colonies; la baie *l'Agoa* n'est plus con-

nue que ſous le nom de *Blettenbergs-Bay*. C'eſt ainſi qu'un chétif piquet planté par la vanité d'un Particulier, donne tout-à-coup naiſſance à des erreurs qui déconcertent les conventions juſques-là reçues, en même-temps qu'elle renverſe les opinions généralement adoptées par les Peuples. Il y avoit, dans notre voiſinage, une troupe de vingt-cinq à trente Bubales; ils étoient dans un accul formé par la mer & nos deux rivières. Notre camp ſe trouvoit placé de façon que nous occupions toute la largeur du ſeul débouché qui leur reſtât pour échapper. Ces animaux étoient entièrement à notre diſcrétion. Nous les regardions comme faiſant partie de notre ménagerie, ou plutôt de notre baſſe-cour. Auſſi ne nous en faiſions-nous pas faute: quand nos proviſions tiroient à leur fin, j'en abattois une couple; aucun ne nous échappa, & leurs peaux réunies firent une jolie tente à mon chariot de Pampoen-Kraal.

Des troupeaux conſidérables de Buffles venoient brouter ſous nos yeux de l'autre côté de Queur-Boom. Nous leur donnions la chaſſe, & nous en attrapions toujours quelques-uns.

Cet animal eſt extraordinairement farouche; c'eſt avec bien de la précaution qu'il faut l'attaquer dans le bois; mais, en raſe campagne, il n'eſt point redoutable; il craint & fuit la préſence de l'homme: la façon la plus ſûre de le prendre, eſt de le faire harceler par quelques bons Chiens; tandis qu'il s'occupe à ſe défendre, un coup de fuſil dans la cervelle ou l'omoplate, l'étend roide ſur la place. Les balles dont il faut ſe ſervir ſont de gros calibre, plomb

& étaim. Si le coup ne frappoit pas les deux parties que j'indique, l'animal échapperoit à la mort.

Ses cornes ſont très-grandes & divergentes : on diroit, par le rapprochement qui les unit ſur le front, qu'elles ſortent toutes deux de la même baſe. Elles y forment une eſpèce de bourelet. Le Buffle eſt incomparablement plus fort & plus grand que les Bœufs les plus beaux d'Europe. Je penſe, avec beaucoup d'Obſervateurs, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de le rendre docile, & de le ſoumettre au joug. Vainement viendroit-on objećter qu'on n'a pu juſqu'ici réuſſir. De fauſſes expériences ne ſauroient prévaloir. Cette entrepriſe demande à la vérité du temps, de l'adreſſe & de l'intelligence, & ne doit pas être confiée à l'indolence d'un abſurde Colon, accoutumé à voir ſouvent dans une légère difficulté, des obſtacles inſurmontables. C'eſt une ſpéculation digne des grandes vues d'une Compagnie qui cherche à étendre ſans ceſſe toutes les branches de l'induſtrie & du commerce. Qu'on faſſe chercher & jetter dans des parcs ſuffiſans les jeunes de ces animaux. Habituez-les inſenſiblement à venir recevoir de leurs gardiens quelques alimens de prédilećtion. Bientôt ils careſſeront la main qui les nourrira. Devenus grands, ils feront des petits. Inſtruits par les mères & à leur imitation, ils ſe rendront encore plus familiers. Pourquoi refuſera-t-on de croire qu'à la troiſième génération, les mœurs du Buffle ne fuſſent point adoucies, quand nous voyons, tous les jours, l'Ours féroce dérobé dans les montagnes inhabitées de la Savoie, parcourir nos rues,

danſer, ſauter, ſaluer, ſe plier, en un mot, avec la plus lâche ſoumiſſion, à tous les caprices de l'avare exigeance de leurs conducteurs.

En général, l'animal à cornes & à pied fourchu porte un œil hagard : ce qui le fait paroître terrible ; mais ce n'eſt pas, comme dans les bêtes carnaſſières & ſanguinaires, un ſigne de fureur ; c'eſt au contraire un ſigne de crainte & d'effroi. Il n'a ni l'aſtuce réfléchie, ni l'atroce méchanceté du Lion, du Tigre, & même de l'Eléphant. Il n'en a nul beſoin. Les végétaux dont il ſe nourrit ne portent point aſſez de chaleur dans ſes entrailles ; il eſt farouche ; mais il eſt timide. Je ne vois rien dans ce contraſte apparent qui bleſſe la Nature, & j'y découvre un des caractères le plus frappans de l'homme.

Ce n'eſt point ici le moment d'entrer dans le détail immenſe de ces nuances ſi compliquées, juſqu'alors ſi peu ſenties, qui diſtinguent entr'eux les animaux ſauvages. C'eſt preſque toujours leur propre ſalut, ou le ſoin de leur ſubſiſtance qui les portent à la férocité. Mais, comme nous, dominés par des paſſions différemment combinées, ils y arrivent par des routes différentes : je renvoie à la deſcription des animaux, cet examen qui ne convient point à des récits purement hiſtoriques.

Je n'avois point encore vu de près la baie très-improprement dite Blettemberg. Quelques ménagemens que je prenois à la ſuite de ma maladie m'avoient juſqu'alors empêché de l'aller examiner. Lorſque je m'y rendis pour la première fois, je fus ſurpris de voir que ce n'étoit qu'une rade très-ouverte, & qui ne prend

presque pas dans les terres. Elle est spacieuse; les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller; l'encrage en est sûr. Au moyen des chaloupes, on gagne aisément une belle plage qui n'est point gênée par les rochers qui s'y trouvent, attendu qu'ils sont tous isolés. Les équipages, en remontant une lieue de côte, arriveroient à l'embouchure du Queur-Boom, & y trouveroient de l'eau. Chez les Habitans des environs, on se procureroit des rafraîchissemens, & la Baie même donneroit le poisson dont elle abonde, & des huîtres excellentes dont tous les rochers sont couverts. Cette Baie est un des endroits où le Gouvernement devroit établir des chantiers, des dépôts de bois; ils sont magnifiques dans tous les environs, plus faciles à exploiter que partout ailleurs, parce que, comme dans le pays d'Auténiqua, par exemple, ce n'est point sur des montagnes escarpées qu'il faut l'aller chercher; il est là sous la main : on le trouve partout; on en feroit, comme je l'ai déjà dit, des magasins sur le bord de la Baie. Une ou deux barques le transporteroient au Cap dans la belle mousson, en très-peu de temps, & sans risque; ce débouché facile ouvriroit les yeux des Habitans sur leur intérêt particulier; les transports augmenteroient, & se renouvelleroient bientôt. Ces terres inépuisables, une fois défrichées, offriroient en outre l'espoir des plus belles récoltes, y attireroient des Colons intelligens, à cause de la facilité de communiquer avec le Cap. On se procureroit de toutes parts une aisance & des agrémens auxquels on est forcé de renoncer, parce que, pour les aller chercher, il faut faire

plus de cent cinquante lieues dans les terres. On n'entendroit plus alors ces bons Hollandois former hautement & de tout leur cœur, des vœux ardens, pour qu'une Nation quelconque vienne s'établir dans leur voiſinage, & leur fournir les douceurs de la vie, les agrémens de la ſociété, en même-temps qu'elle étendroit les tréſors du commerce à la baie l'Agoa. Ces ſouhaits, ſi contraires à leur politique, ne ſeront point heureuſement exaucés. Il n'appartient qu'à la Compagnie d'y former un bel établiſſement. Aux profits généraux d'une pareille opération, elle en joindroit de particuliers, qui ne laiſſeroient pas d'avoir de l'importance; elle pourroit faire, par exemple, l'exploitation d'un arbre nommé *Bois-Puant*, qu'elle ſe réſerveroit & tranſporteroit en Europe, où, ſans contredit, on l'auroit bientôt diſtingué des plus beaux bois de l'ébéniſterie.

Les avantages que la Compagnie & la Colonie peuvent tirer de ce beau Pays, n'étoient certainement point échappés au Gouverneur qui en avoit fait le voyage; mais, en bonne foi, dans des Colonies dont le bien-être eſt ſubordonné à celui de quelques entrepreneurs réunis, intéreſſés à étouffer tout germe qui tendroit à diminuer leurs profits, qu'eſt-ce qu'un Gouverneur? Un être apathique, indolent ſur le bien général, qui n'eſt ſtimulé & n'a d'énergie que pour ſa fortune particulière; conſentant à s'expatrier pour un temps, il a mis *in petto* pour premier article de ſon marché, que, comme il doit faire une fortune rapide, tous les moyens de ſe la procurer ſont bons & licites: il part; il

arrive ; il les trouve à sa portée, les saisit, s'en retourne dans sa Patrie, insulte ses Concitoyens par un faste insolent, & n'a garde, sans doute, d'ouvrir les yeux de ses maîtres sur ces redressemens & ces opérations, qui feroient, en peu de temps, la prospérité d'une nombreuse Colonie. Un successeur le remplace qui s'enrichit à son tour, & le citron est ainsi cent fois exprimé.

Je crois qu'il en est des Colonies appartenantes à des sociétés, comme de ces voitures publiques qui circulent dans toute l'Europe, traînant à la fois & marchandises & voyageurs : pourvu que celles-là arrivent à bon port, les entrepreneurs s'inquiètent peu si les pauvres roués qui sortent du carrosse ont encore leurs bras & leurs jambes.

Dans les environs de cette Baie, je trouvai le moyen d'augmenter ma collection de plusieurs beaux oiseaux, & même de quelques nouvelles espèces qui n'étoient point rares dans les forêts du canton ; mais je voulus sur-tout m'en procurer un qui mît plus d'une fois ma patience à l'épreuve, & faillît de me coûter cher. C'étoit un Balbuzard d'une très-belle espèce. Cet oiseau, du genre des Aigles, est de la taille à-peu-près de l'Orfraye. Tous les jours, je le voyois planer au-dessus de mon camp, mais à une distance hors de la portée de la balle. Je l'épiois & le faisois épier continuellement : un homme toujours en védette, ne le perdoit pas de vue. Un jour que j'avois traversé le Queur-Boom, & que je me promenois le long de la rive opposée à celle de mon camp, je vis autour d'un

vieux tronc d'arbre mort une quantité de têtes, d'arrêtes de gros poiſſon, des oſſemens & des débris de différentes petites Gazelles : la terre en étoit jonchée. Je penſai que ce pouvoit être là que mon couple de Balbuzards avoit établi ſa pêcherie, ou tout au moins ſon repaire. Je ne tardai pas à le voir tournoyer dans l'air à une grande hauteur. Je me cachai vîte dans un buiſſon fort épais ; mais cette ruſe n'étoit pas aſſez fine pour tromper l'œil perçant de deux Aigles. Ils m'avoient ſans doute apperçu ; ils ne deſcendirent point. Le lendemain & pluſieurs jours de ſuite, je retournai à mon poſte ; j'allois à la petite pointe du jour me placer dans le buiſſon, & n'en ſortois que le ſoir ; mais ce fut toujours inutilement. Ce manège étoit fort pénible, parce que, pour aller & revenir, obligé de paſſer deux fois la rivière, il falloit attendre la marée baſſe.

Las à la fin de perdre tout mon temps, & de ne pouvoir réuſſir, je pris deux Hottentots avec moi ; & dans le milieu de la nuit traverſant la rivière, je les conduiſis à la portée du tronc d'arbre. Là je leur fis creuſer un trou de trois pieds de large ſur quatre de profondeur : lorſqu'il fut fait, j'y deſcendis ; on recouvrit le trou par-deſſus ma tête avec quelques bâtons, un bout de natte & de la terre ; je me réſervai ſeulement aſſez d'ouverture pour paſſer mon fuſil, & voir en même temps le tronc de l'arbre. J'ordonnai à mes gens de retourner au camp. Le jour parut ; mais les cruels oiſeaux ne parurent point. La terre remuée fraîchement leur avoit ſans doute inſpiré de la méfiance ; je m'y étois

presqu'attendu. A la nuit close, je sortis de mon trou, & m'en retournai passer quelques heures à mon camp ; puis je revins me faire enterrer comme auparavant. Je continuai ce manège deux jours de suite avec beaucoup de constance. Dans cet intervalle, le soleil avoit desséché la terre, & lui avoit rendu sa couleur uniforme. Sur le midi du troisième jour, je vis la femelle planer au-dessus de l'arbre ; elle s'y abattit, tenant dans ses serres un très-gros poisson. Soudain un coup de fusil la fit tomber en se débattant ; mais avant que je me fusse débarrassé de ma natte & de la terre qui me couvroit, elle reprit son vol, & rasant la surface de la rivière, elle gagna l'autre bord, où je la vis expirer.

La joie que je ressentis de me voir enfin possesseur de cet oiseau fut si vive, que je ne fis point attention que la marée étoit haute ; le fusil sur l'épaule, je cours me jetter à l'eau. Je n'ouvris les yeux sur mon étourderie, que, lorsqu'au milieu de la rivière, je me sentis gagné jusqu'au menton. J'étois seul ; je ne sais point nager. En retournant, la rapidité du courant m'eût fait infailliblement culbuter. Sans trop savoir ce que j'allois devenir, je poursuivis machinalement mon chemin, & j'eus le bonheur, le nez au vent, de gagner la rive opposée. Un pouce de plus m'auroit infailliblement noyé. Je sautai sur mon Balbuzard, & le plaisir de tenir ma proie effaça bien vîte la peur & le danger. Je fus contraint de me déshabiller pour étendre tout ce que j'avois sur le corps. Pendant ce temps, je m'amusai à faire l'examen de ma prise ; après avoir fait sécher mes vêtemens, je rejoignis, sans pé-

ril, mes dieux pénates. A mon arrivée, on me dit que plusieurs de mes gens étoient à la poursuite d'un Buffle, qui venoit de s'offrir à leur rencontre. Vers le soir, ils arrivèrent chargés des quartiers de l'animal qu'ils avoient dépouillé sur la place. Le lendemain de grand matin, je ne négligeai pas d'envoyer chercher tous les rebuts qu'ils avoient abandonnés, afin d'attirer les oiseaux de proie. Ce moyen me procura mon Balbuzard mâle. Il ne différoit de sa femelle que par le caractère général des oiseaux carnivores, d'être toujours un tiers moins gros. Je donne le dessin & la description de ceux-ci sous le nom de *Vocifer.*

Dans la même matinée, comme j'étois tranquillement assis sur une chaise, à l'ouverture de ma tente, ayant devant moi une table sur laquelle je disséquois le Balbuzard que j'avois tué la veille, tout-à-coup une Gazelle de l'espèce appellée *Bos-Bock*, traverse mon camp, passe comme un éclair entre mes voitures, sans que mes Chiens qui l'avoient entendue les premiers, & qui se présentent au-devant d'elle, puissent lui faire rebroucher chemin; elle va donner dans un filet étendu pour sècher à la lisière de mon camp, le déchire, en emporte quelques lambeaux, & suivie de toute ma meûte, se jette à corps perdu dans la rivière. Au même instant, je vois arriver neufs Chiens sauvages qui lui avoient probablement donné la chasse, & la suivoient à la piste. A la vue de mon camp, ces animaux s'arrêtèrent tout court, & faisant un crochet, ils gagnèrent une petite colline contre laquelle j'étois adossé. Ils pouvoient de-là, mieux encore

que moi, obſerver le ſpectacle de leur proie, arrêtée par mes Chiens & mes Hottentots qui faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour la tirer de leurs dents, & me l'amener vivante. Ils y réuſſirent effectivement après lui avoir mis des jarretières. Rien n'étoit plus plaiſant que l'air capot de ces Chiens ſauvages, qui, toujours ſpectateurs de cette ſcène appétiſſante, n'avoient point quitté la colline, & dolemment aſſis ſur le cul, montroient aſſez par des mouvemens d'impatience toute notre injuſtice & tous leurs droits ſur le repas dont nous les privions. J'aurois bien voulu en attraper un. Quelques-uns de mes gens ſe gliſſèrent de côtés & d'autres pour les joindre; mais, plus fins que nous, ils ſe doutèrent de leurs manœuvres, & gagnèrent au large. Une balle que je leur envoyai pour les remercier du ſervice qu'ils venoient de me rendre, fut une balle perdue.

Je voulois garder & apprivoiſer cette Gazelle; mais elle étoit ſi farouche; la vue ſeule de mes Chiens lui inſpiroit tant de crainte; elle ſe débattoit avec tant de mouvemens & des ſoubreſauts ſi violens, qu'elle ſe ſeroit infailliblement détruite. Nous lui épargnâmes cette peine; elle fut mangée.

Cette aventure ſervit de matière, pendant plus de huit jours, aux bons mots de mes beaux eſprits. Ils plaiſantoient les pauvres Chiens ſauvages d'avoir fait lever le Lièvre pour ſe le voir ſouffler ſous la mouſtache.

Il faut pourtant convenir que, ſi mes Chiens n'avoient point été ſoutenus par mes gens, la Gazelle, à coup ſûr, n'eût pas été pour eux, quoiqu'il

quoiqu'il ſe trouvaſſent en nombre plus grand que les neuf ſauvages : ceux-ci ſont forts, farouches, intrépides ; j'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite, & de relever, à leur égard, des erreurs bien groſſières conſacrées par les plus grands talens. Mais comment parler ſainement des objets qu'on n'a pas vus par ſoi-même, & qu'on eſt réduit à copier d'après ceux qui n'en ſavoient pas davantage.

Juſqu'au 25 Juin, je fis pluſieurs campemens aux environs de la Baie, dans différens endroits.

Réſolu de continuer mes incurſions entre la chaîne de montagnes & la mer, j'allai reconnoître les lieux ; je cherchois & ne pouvois trouver, nulle part, un endroit par où mes chariots puſſent paſſer librement ; les forêts étoient d'une étendue & d'une épaiſſeur qui ne permettoient pas de s'y enfoncer. De leur côté, mes Hottentots n'étoient pas plus heureux que moi dans leurs recherches. Nous ne trouvions abſolument aucune iſſue. Je me décidai donc à traverſer la chaîne des montagnes : encore pour s'engager, falloit-il y trouver le commencement d'un paſſage, & le moyen pour ces malheureux Bœufs d'y tenir pied. J'eus beau courir, arpenter, divaguer ſans ceſſe, toujours de quelque côté que je me retournaſſe, des rochers à pic frappoient mes regards. Nous nous étions, ſans le ſavoir, engorgés dans une eſpèce de cul-de-ſac dont on ne pouvoit ſe tirer qu'en revenant ſur ſes pas. C'eſt le parti que nous fûmes obligés de prendre, & nous nous retrouvâmes au bois du Poort, d'où j'étois parti un mois auparavant.

Il faut ſouvent peu de choſe pour rendre le calme à notre ame. Telle eſt l'heureuſe inſtabilité de l'eſprit humain ! Cette terre que je revoyois avec le plus amer regret, & qui me ſembloit âpre & ſi triſte, prit tout-à-coup une face nouvelle & riante. Je vis, ſous mes pas, des traces d'une troupe d'Eléphans qui devoient avoir paſſé le jour même ; il n'en fallut pas davantage pour diſſiper mes chagrins, & me conſoler du retard que j'éprouvois dans ma route. Nous plantâmes donc le piquet à cet endroit même.

Dans le nombre de mes Hottentots, j'en avois un qui, dans ſa jeuneſſe, avoit voyagé juſques-là, avec ſa horde & ſa famille qui n'en étoit pas éloignée jadis.

Il en avoit encore une connoiſſance ſuperficielle : je le choiſis avec quatre autres bons tireurs ; &, après avoir mis ordre à mon camp, nous partîmes tous ſix, munis de quelques proviſions, & ſuivîmes les traces que nous ne perdîmes pas un ſeul inſtant de vue. Elles nous conduiſirent à la nuit, ſans que juſques-là nous euſſions rien vu autre choſe. Nous ſoupâmes gaiement, nous invitant les uns les autres à ne pas trop regretter les douceurs du camp ; &, après avoir fait un grand feu, nous nous couchâmes autour, ſur la terre refroidie & dure.

Quoique chacun de nous eût affecté d'inſpirer à ſes Compagnons des ſentimens de patience & de courage, un mouvement d'inquiétude & de crainte nous tourmentoit également, & perſonne ne jouit d'un ſommeil paiſible. Au moindre ſouffle, au plus léger bruiſſement d'une

feuille, nous étions aux écoutes, & bientôt ſur nos gardes. La nuit s'écoula dans ces petites agitations. Dès la pointe du jour, j'excitai les dormeurs avec mes cris ; leur toilette ne fut pas longue ; un verre d'eau-de-vie leur rendit cette première épreuve plus douce, & leur fit oublier mon bruſque réveil-matin. Nous reprîmes bientôt la trace. Cette ſeconde journée s'écoula triſtement, & ne fut pas plus heureuſe que la première. Le ſoir, nous répétâmes les cérémonies de la veille, avec cette différence, que, plus enhardis peut-être, ou même plus confians, nous eſpérions qu'un ſommeil non interrompu nous repoſeroit un peu de nos fatigues, & ſerviroit du moins à nous rafraîchir. Mais nous fûmes troublés par une alerte un peu vive. Il y avoit à peine une heure que mes Hottentots dormoient, étendus auprès de notre feu, lorſqu'un Buffle, attiré par la lueur, s'approcha de tout près. Comme il craint l'homme, il ne nous eut pas plutôt apperçus, que, ſaiſi d'épouvante, il s'éloigne à l'inſtant. Le bruit qu'il fait en reculant précipitamment dans les brouſſailles, & les déchirant pour nous échapper, nous éveille. Je ſaute trop tard ſur mes armes ; il avoit diſparu. Nous fîmes la ronde, pendant une heure, tirant des coups de fuſil au haſard, & nous revînmes près du feu. Enfin, le troiſième jour ſe leva plus orageux. Je raconterai cette hiſtoire en détail ; car elle me revient ſouvent à l'eſprit ; & maintenant que le feu de la jeuneſſe a fait place à des projets moins téméraires, à des idées plus tranquilles, ce ſouvenir m'anime & me fait frémir encore.

Nous ne perdions pas un ſeul moment de vue la trace de nos animaux. Après quelques heures de fatigues & de marches pénibles au milieu des ronces, nous parvînmes à un endroit du bois fort découvert. Dans un eſpace aſſez étendu, il n'y avoit que quelques arbriſſeaux & du taillis. Nous arrêtons. Un de mes Hottentots, qui étoit monté ſur un arbre pour obſerver, après avoir jetté les yeux de tous côtés, nous fait ſigne, en mettant un doigt ſur la bouche, de reſter tranquilles. Il nous indique, avec la main qu'il ouvre & ferme pluſieurs fois, le nombre d'Eléphans qu'il apperçoit. Il deſcend; on tient conſeil, & nous prenons le deſſous du vent, pour approcher ſans être découverts. Il me conduit ſi près, à travers les brouſſailles, qu'il me met en préſence d'un de ces énormes animaux. Nous nous touchions pour ainſi dire; je ne l'appercevois pas, non que la peur eût faſciné mes yeux; il falloit bien ici payer de ſa perſonne, & ſe préparer au danger : j'étois ſur un petit tertre au-deſſus de l'Eléphant même. Mon brave Hottentot avoit beau me le montrer du doigt, & me répéter vingt fois d'un ton impatient & preſſé : LE VOILA!... MAIS LE VOILA!... je ne le voyois toujours point. Je portois la vue beaucoup plus loin, ne pouvant imaginer que ce que j'avois à vingt pas au-deſſous de moi pût être autre choſe qu'une portion de rocher, puiſque cette maſſe étoit entièrement immobile. A la fin cependant un léger mouvement frappa mes regards. La tête & les défenſes de l'animal qu'effaçoit ſon énorme corps ſe tournèrent avec inquiétude vers moi. Sans plus perdre de temps,

& mon avantage en belles contemplations, je poſe vîte mon gros fuſil ſur ſon pivot, & lui lâche mon coup au milieu du front. Il tombe mort. Le bruit en fit, ſur le champ, détaler une trentaine, qui s'enfuirent à toutes jambes. Rien n'étoit plus amuſant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles qui battoient l'air en proportion de la vîteſſe qu'ils mettoient dans leur courſe : ce n'étoit là que le prélude d'une ſcène plus animée.

Je prenois plaiſir à les examiner, lorſqu'il en paſſa un à côté de nous, qui reçut un coup de fuſil d'un de mes gens. Aux excrémens teints de ſang qu'il répandit, je jugeai qu'il étoit dangereuſement bleſſé : nous commençâmes à le pourſuivre. Il ſe couchoit, ſe redreſſoit, retomboit; mais, toujours à ſes trouſſes, nous le faiſions relever à coups de fuſil. L'animal nous avoit conduits dans de hautes brouſſailles parſemées çà & là de troncs d'arbres morts & renverſés. Au quatorzième coup, il revint furieux contre le Hottentot qui l'avoit tiré. Un autre l'ajuſta d'un quinzième qui ne fit qu'augmenter la rage de l'Eléphant; &, gagnant au pied ſur les côtés, il nous cria de prendre garde à nous. Je n'étois qu'à vingt-cinq pas; je portois mon fuſil qui peſoit trente livres, outre mes munitions. Je ne pouvois être auſſi diſpos que mes gens qui, ne s'étant pas laiſſé emporter auſſi loin, avoient d'autant plus d'avance pour échapper à la trompe vengereſſe, & ſe tirer d'affaire. Je fuyois; mais l'Eléphant gagnoit à chaque inſtant ſur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les miens (un ſeul accouroit dans ce moment pour me défendre),

il ne me reste que le parti de me coucher, & de me blottir contre un gros tronc d'arbre renversé. J'y étois à peine, que l'animal arrive, franchit l'obstacle ; &, tout effrayé lui-même du bruit de mes gens qu'il entendoit devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étois caché, j'aurois bien pu le tirer : mon fusil heureusement se trouvoit chargé ; mais la bête avoit reçu inutilement tant d'atteintes, elle se présentoit à moi si défavorablement, que, désespérant de l'abattre d'un seul coup, je restai immobile, en attendant mon sort. Je l'observois cependant, résolu de lui vendre chèrement ma vie, si je le voyois revenir à moi. Mes gens, inquiets de leur maître, m'appelloient de tous côtés. Je me gardois bien de répondre. Convaincus, par mon silence, qu'ils avoient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris, & reviennent en désespérés. L'Eléphant effrayé rebrousse aussi-tôt, & saute une seconde fois le tronc d'arbre, à six pas au-dessous de moi, sans m'avoir apperçu. C'est alors que me remettant en pied, à mon tour échauffé d'impatience, & voulant donner à mes Hottentots quelque signe de vie, je lui envoie mon coup de fusil dans la culotte. Il disparut entièrement à mes regards, laissant par-tout, sur son passage, des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis.

Ce tableau n'est point achevé. La reconnoissance & l'amitié réclament un dernier trait. Cœur sensible, brave homme ! l'heure est venue de t'élever ce simple monument que je t'avois promis ; tu ne comprendras jamais à quel point il m'est cher ! Puisse-t-il répandre quelqu'honneur

ſur mes Voyages, & même en décorer l'hiſtoire! Elle ne parviendra pas juſqu'à toi dans le fond de ton déſert paiſible; mais tu ſentis mes larmes; mais tes bras fraternels ont preſſé mon cœur; ſoit que tu meures, ſoit que tu vives, je le ſens..... mon ſouvenir durera plus long-temps & plus glorieuſement chez tes Hordes ſauvages, que par les vains trophées de la vanité des hommes. J'en ſuis peu digne; je les abjure; mais toi, généreux Klaas, jeune Elève de la Nature, belle ame que n'ont point défigurée nos brillantes inſtitutions, garde toujours la mémoire de ton ami: c'eſt à toi ſeul qu'il adreſſe encore ſes pleurs & ſes tendres regrets!

C'étoit alors que, couché le long d'un miſérable tronc d'arbre, à la merci d'un animal furieux, dont l'œil égaré me cherchoit de toutes parts, qui, s'il ſe fût tourné vers moi, m'anéantiſſoit ſur la place; c'étoit alors que mon cœur, tout palpitant d'effroi, s'ouvroit aux charmes d'un ſentiment délicieux que m'inſpiroit un de ces Humains dont les Nations policées ne parlent qu'avec horreur ou mépris; que, ſans les connoître, elles regardent comme des êtres atroces, le rebut de la Nature; en un mot, un Sauvage de l'Afrique, un Caffre, un Hottentot.

En partant du Cap, je l'avois reçu de M. Boers comme un homme ſur la bravoure & la fidélité duquel je devois compter. Il lui avoit recommandé de ne me quitter ni à la mort, ni à la vie, en lui promettant des récompenſes, ſi, de retour au Cap ſain & ſauf, je rendois un témoignage ſatisfaiſant de ſa conduite. C'eſt ce

même homme qui ne m'avoit pas un ſeul inſtant abondonné, mais qui, m'ayant vu tout-à-coup diſparoître, accouroit à mon ſecours, & me cherchoit vainement. Je l'entendois à travers les brouſſailles m'appeller d'une voix étouffée ; puis, s'adreſſant à ſes camarades qui le ſuivoient d'un peu loin, humiliés, confondus, leur reprocher leur lâcheté au milieu du péril. „ Que deviendrez-vous, leur diſoit-il en ſon „ langage expreſſif & touchant, que deviendrons-nous, ſi nous avons le malheur de „ trouver notre infortuné maître écraſé ſous les „ pieds de l'Eléphant ? Oſerez-vous jamais retourner au Cap ſans lui ? De quel œil ſoutiendrez-vous la préſence du Fiſcal ? Quelle „ que ſoit votre excuſe, vous paſſerez pour „ ſes vils aſſaſſins ; c'eſt vous en effet qui l'avez aſſaſſiné. Retournez au camp ; pillez, „ diſperſez ſes effets ; devenez tout ce que „ vous voudrez : pour moi, je ne quitte point „ cette place ; vivant ou mort, il faut que je „ retrouve mon malheureux maître ; & j'ai réſolu de périr avec lui ". Il accompagnoit ce diſcours de gémiſſemens & de ſanglots ſi touchans, que, dans le moment le plus critique, je ſentis mes yeux ſe mouiller, & l'attendriſſement ſuccéder aux glaces de l'effroi. Mon coup de fuſil fut un ſignal de joie ; je me vis à l'inſtant entouré des miens, & preſſé dans les bras de mon cher Klaas avec des étreintes ſi vives, qu'il ne pouvoit ſe détacher de mon corps. Ce fidèle garçon baiſoit tour-à-tour ma figure & mes vêtemens ; ſes camarades eux-mêmes, pénétrés de regrets & dans une attitude ſup-

Pl. I.



LE HOTTENTOT.

pliante, tendoient les mains vers moi comme pour implorer leur pardon. Je pris ſoin de les conſoler. Je jouiſſois trop pleinement, pour oſer troubler cette ſcène attendriſſante par de belles paroles & des reproches inutiles! Depuis ce jour heureux de ma vie, où j'ai connu la douceur d'être aimé purement & ſans aucun mélange d'intérêt, le bon Klaas fut déclaré mon égal, mon frère, le confident de tous mes plaiſirs, de mes diſgraces, de toutes mes penſées; il a plus d'une fois calmé mes ennuis, & ranimé mon courage abattu. Si, dans la ſuite, il montra quelques marques de foibleſſe dangereuſes & contraires au bon ordre que j'avois établi parmi nous, ce témoignage de ſon attachement lui valut trop d'empire ſur moi, pour que je me fuſſe permis de me montrer ſévère, ou ſeulement d'allarmer ſon cœur.

J'ai tiré moi-même, d'après nature, le portrait de ce brave Hottentot, & c'eſt ſur mon deſſin très-fidèle & très-reſſemblant que j'ai fait faire, ſous mes yeux, la gravure qu'on voit à cette place.

Cependant la nuit approchoit; nous nous hâtâmes de rejoindre l'Eléphant que j'avois eu le bonheur de tuer d'un ſeul coup. Nous n'avions rien pu faire de plus à propos; notre préſence écarta quelques Vautours & pluſieurs petits animaux carnaſſiers qui n'avoient point perdu de temps, & qui déjà commençoient à l'entamer. Nous fîmes pluſieurs feux; les proviſions nous manquoient. Mes gens tirèrent pour eux pluſieurs grillades de l'Eléphant : on apprêta pour moi quelques tronçons de la trompe.

J'en mangeois pour la première fois ; mais je me promis bien que ce ne feroit pas la dernière ; car je ne trouvois rien de plus exquis. Klaas m'affura que, lorfque j'aurois goûté des pieds, j'aurois bientôt oublié la trompe. Pour m'en convaincre, il me promit, pour le lendemain, un déjeûné friand qu'il fit préparer fur le champ. On coupa donc les quatre pieds de l'animal ; on fit en terre un trou d'environ trois ou quatre pieds en quarré. On le remplit de charbons ardens ; &, recouvrant le tout avec du bois bien fec, on y entretint un grand feu pendant une partie de la nuit. Lorfqu'on jugea que ce trou étoit affez chaud, il fut vuidé. Klaas y dépofa les quatre pieds de l'animal, les fit recouvrir de cendres chaudes, enfuite de charbons, de quelque menu bois, & ce feu brûla jufqu'au jour. Toute cette nuit, je dormis feul ; mes gens veillèrent : tel avoit été l'ordre de Klaas. On me raconta qu'on avoit entendu beaucoup de Buffles & d'Eléphans rôder à l'entour. Nous nous y étions attendus ; toute la forêt en étoit remplie ; mais la multiplicité de nos feux avoit empêché qu'ils ne nous inquiétaffent.

Mes gens me préfentèrent, à mon déjeûné, un pied d'Eléphant. La cuiffon l'avoit prodigieufement enflé ; j'avois peine à en reconnoître la forme ; mais il avoit fi bonne mine, il exhaloit une odeur fi fuave, que je m'empreffai d'en goûter : c'étoit bien un manger de Roi. Quoique j'euffe entendu vanter les pieds de l'Ours, je ne concevois pas comment un animal auffi lourd, auffi matériel que l'Eléphant, pouvoit donner un mêts fi fin, fi délicat. „ Jamais, me difois-

„ je intérieurement, non jamais nos modernes „ Lucullus ne feront figurer, ſur leurs tables, „ un morceau pareil à celui que j'ai préſente- „ ment ſous la main : vainement leur or con- „ vertit & bouleverſe les ſaiſons ; vainement „ ils ſe vantent de mettre à contribution toutes „ les contrées ; leur luxe n'atteint point juſques- „ là ; il eſt des bornes à leur cupide ſenſualité " ; & je dévorois ſans pain le pied de mon Eléphant ; & mes Hottentots, aſſis près de moi, ſe régaloient avec d'autres parties qu'ils ne trouvoient pas moins excellentes. Ces détails paroîtront puériles, ou tout au moins indifférens au plus grand nombre de Lecteurs ; il faut tout dire, puiſqu'on n'a juſqu'ici que des notions bizarres ou d'abſurdes romans ſur le Pays ſingulier que je parcours.

Nous employâmes le reſte de la matinée à arracher les défenſes : comme c'étoit une femelle, elles ne peſoient guères que vingt livres ; la bête avoit huit pieds trois pouces de hauteur. Mes gens ſe chargèrent de toute la viande qu'ils pouvoient porter, & nous reprîmes la route du camp. Nous nous étions propoſé de ſuivre la piſte de celui qui m'avoit laiſſé la vie, & que nous avions ſi cruellement maltraité ; mais il en étoit venu tant d'autres, pendant la nuit, que les traces ſe trouvèrent confondues. Nous étions d'ailleurs ſi fatigués ; je craignois tant de rebuter ces pauvres gens ! je les ramenai au plus vîte.

Que la vue eſt un ſens ſubtil dans le Hottentot ! qu'il le ſeconde par une attention difficile & bien merveilleuſe ! Sur un terrein ſec où malgré ſa peſanteur l'Eléphant ne laiſſe aucune trace,

au milieu des feuilles mortes, éparſes & roulées par le vent, l'Africain reconnoît le pas de l'animal; il voit le chemin qu'il a pris, & celui qu'il faut ſuivre pour l'atteindre; une feuille verte retournée ou détachée, un bourgeon, la façon dont une petite branche eſt rompue, tout cela & mille autres circonſtances ſont pour lui des indices qui ne le trompent jamais. Le chaſſeur Européen le plus expert y perdroit toutes ſes reſſources; moi-même je n'y pouvois rien comprendre; ce n'eſt qu'à force de temps & d'habitude, que je me ſuis fait à cette partie divinatoire de la plus belle des chaſſes. Il eſt vrai qu'elle avoit pour moi tant d'attaits, qu'aucun des plus petits éclairciſſemens n'étoient dédaignés; je m'inſtruiſois, chaque jour, de plus en plus; &, lorſque je rôdois dans les bois avec mon monde, nous paſſions les journées en queſtions, & l'épreuve ſuivoit quelquefois le précepte.

De retour au camp, mon vieux Swanepoël me dit que, pendant mon abſence, il avoit été, toutes les nuits, inquiété par des troupes d'Eléphans, qui s'étoient ſi fort approchés, qu'on les entendoit caſſer les branches, & brouter les feuilles. Je fis un tour dans la forêt, & je vis effectivement quantité de jeunes arbres caſſés, des branches dégarnies, & de jeunes pouſſes dévorées.

C'en étoit aſſez pour me remettre en campagne. Mes gens avoient eu tout le temps de repoſer. J'aimois mieux aller ſurprendre de jour ces animaux, que de les attendre chez moi pendant la nuit. Dès le matin, je me mis ſur la piſte; je ne fus pas obligé de courir bien loin; car, du haut d'une colline, à la liſière du bois,

j'en apperçus quatre dans de fortes brouſſailles. Je fis en ſorte de n'en point être éventé; & m'approchant avec précaution, je me donnai le plaiſir de les conſidérer à mon aiſe, pendant plus d'une demi-heure. Ils étoient occupés à manger les extrêmités des buiſſons. Avant de les prendre, il les frappoient de trois ou quatre coups de trompe : c'étoit, je crois, pour en faire tomber les fourmis ou d'autres inſećtes. Après ce préliminaire, ils formoient toujours, avec la trompe, un faiſceau de toutes les branches qu'elle pouvoit entourer; & le portant à la bouche, toujours de gauche à droite, ſans le broyer beaucoup, ils l'avaloient. Je remarquai qu'ils donnoient la préférence aux branches les plus garnies de feuilles, & qu'ils étoient en outre très-friands d'un fruit jaune, quand il eſt mûr, & qu'on nomme *Ceriſier* dans le pays.

Lorſque j'eus ſuffiſamment examiné leur manège, je tirai à la tête celui qui ſe trouvoit le plus près de moi, & en moins de dix minutes, je mis de même les trois autres à terre (*).

Nous nous imaginions qu'il n'y en avoit plus; mais un grand bruit à côté de nous, nous ayant fait tourner la vue, un de mes Hottentots, qui apperçut un petit Eléphant, le tua. J'en eus beaucoup d'humeur, & le réprimandai fortement. Ce jeune animal n'étoit pas plus gros qu'un veau de cinq à ſix mois : j'aurois pu facilement l'apprivoiſer.

(*) Lorſque les Eléphans ſont en troupe & preſſés, ſi le premier qu'on a tiré tombe mort, on peut ſe promettre de les abattre tous, les uns après les autres. Je reviendrai ſur cette ſingularité.

Parmi les quatre que j'avois tués, il y avoit un jeune mâle de ſept pieds un pouce de hauteur ; ſes déſenſes ne peſoient qu'environ quinze livres chacune.

La plus grande des trois femelles n'avoit que huit pieds cinq pouces, &, en général, leurs déſenſes ne paſſoient pas quinze livres par pièce.

Mais une ſingularité qui nous émerveilla, mes Hottentots & moi, dont ils m'aſſurèrent n'avoir jamais vu d'exemple, & que les Naturaliſtes, ſelon leur louable coutume de n'avouer pour principes invariables & ſûrs, que la routine des livres & des chaſſeurs de cabinet, révoqueront probablement en doute, c'eſt que la femelle que nous jugions être la mère du petit mâle, n'avoit qu'un ſeul tetton placé au milieu de la poitrine. Il étoit plein de lait : j'en tirai dans ma main ; je le trouvai aſſez doux ; mais le goût n'en étoit point agréable. Ce lait ſortoit par huit petites ſtigmates bien ſenſibles & très-diſtinctes. Les autres avoient les deux ſeins placés à l'ordinaire ſur la poitrine, de la même forme que ceux des femmes, & d'une proportion telle, que plus d'une petite-maîtreſſe, que déſole un peu trop d'embonpoint, eût envié ce charme à mes femelles d'Eléphant.

Le petit mâle qu'avoit tué mon indiſcret Hottentot, ne montroit point encore de déſenſes. En lui écartant les lèvres, je ne vis à l'endroit où elles doivent pouſſer, qu'un point blanc de la groſſeur d'une chevrotine : ſa viande étoit fort délicate.

J'eſpérois découvrir un fœtus dans l'une des femelles : je m'étois trompé. Je trouvai leur ef-

tomac rempli d'une eau très-limpide ; mes gens en burent ; j'en voulus goûter auſſi ; mais elle me donna des nauſées ſi déſagréables, qu'autant pour en faire paſſer le goût, que pour me rafraîchir, je m'en allai boire à une fontaine éloignée d'un quart de lieue de l'endroit où nous étions.

J'avois laiſſé mes gens occupés à dépecer nos Eléphans. Revenu de la fontaine au bout d'une demi-heure, je trouvai bien extraordinaire de n'en plus appercevoir un ſeul. Que pouvoit-il être arrivé qui les eût forcés d'abandonner l'ouvrage ? Je ne pouvois concevoir la cauſe de cette déſertion ſubite. Je me mis à crier de toutes mes forces, pour les rappeller, s'ils pouvoient m'entendre ; je fus bien étonné, lorſqu'à ma voix, je les vis ſortir tous quatre du corps des Eléphans, dans leſquels ils s'étoient introduits pour en détacher les filets intérieurs, qui, après les pieds & la trompe, ſont les morceaux les plus délicats.

J'avois dépêché mon cinquième Hottentot au camp, pour dire à Swanepoël de m'envoyer un attelage de Bœufs, & une chaîne. Nous avions tranché les quatre têtes, quand tout cela arriva. On commença par les enfiler avec la chaîne ; mais ce ne fut pas une petite cérémonie de faire approcher les Bœufs, & de les atteler à ces têtes. Ils ſouffloient avec violence ; écartoient les naſeaux ; ils reculoient d'horreur. Cependant nous parvînmes à les ramener par la ruſe, & ils furent attelés aux quatre têtes : c'eſt ainſi qu'ils les traînèrent juſqu'à ma tente, à travers les ſables, la pouſſière, & les buiſſons, impré-

gnés de leur ſang. Spectacle horrible ſans doute, mais néceſſaire, le chemin étant ſi difficile, que jamais un chariot ne ſeroit venu juſqu'à nous! Mais ce fut bien pis, lorſque voulant retourner aux Eléphans près deſquels j'avois laiſſé une partie de mon monde, je ne pus jamais faire paſſer mon cheval par les endroits tout ſouillés de leur ſang; je fus contraint de le conduire par un autre chemin; &, lorſqu'arrivé près des Eléphans il en eut ſenti l'odeur, & les eut apperçus, il ſe cabra, s'emporta, me jetta par terre; &, prenant ſa courſe par un très-long détour, il regagna le gîte.

Je touche encore à l'un de ces momens qu'on ne retrouve point deux fois dans la vie. Que mon ame ſe ſent émue! Je dirai mal tous ſes plaiſirs & ſes tranſports; il faudroit être un autre pour aſſembler tant d'idées & de ſentimens divers: celui qui les éprouva n'y peut ſuffire; ils l'agitent; ils l'oppreſſent; il en eſt accablé.

Obligé de retourner à pied, j'apperçus en route à travers les arbres, un Etranger à cheval, un Hottentot qui ne m'étoit point connu. Comme je voyois qu'il coupoit au court pour me joindre, je l'attendis: c'étoit un exprès envoyé par M. Boers. Il avoit eu ordre de s'informer de moi dans tous les cantons des Colonies où je pouvois avoir paſſé, & de me ſuivre à la trace, lorſque, quittant les chemins connus, je me ſerois enfoncé dans le déſert. Cet homme avoit exactement rempli ſa commiſſion: &, ſuivant l'empreinte de mes roues, elles l'avoient conduit à tous mes divers campemens, & de-là juſqu'à moi.

Avant

Avant de quitter le Cap, Monſieur Boers m'avoit promis que ſi, pendant mon abſence, il recevoit pour moi des lettres d'Europe, quelque route que j'euſſe tenue, quelque lieu que j'habitaſſe, il me les feroit parvenir. Ce reſpectable ami m'avoit tenu parole : dans le paquet que ſon Hottentot me remit de ſa part, j'en trouvai pluſieurs qui portoient le timbre de France : c'étoient les premières nouvelles que je recevois depuis mon départ d'Europe. Qu'on ſe figure mon impatience & le trouble de mes ſens en prenant ces lettres des mains de l'envoyé. Dans l'incertitude de ce que j'allois apprendre, j'avois à peine la force de les ouvrir : on devine bien que je n'attendis pas que je fuſſe de retour au camp, pour me ſatisfaire. Elles étoient toutes de mes plus chers amis, & de ma femme ; mon œil les parcourut plus vîte que l'éclair ; je n'y voyois par-tout que des ſujets de félicité ; j'étois aimé, regretté. La tendre amitié venoit me chercher juſqu'au fond de mon déſert, pour inonder mon cœur de ſes voluptés ; je ne pouvois ni parler, ni ſoupirer, ni pleurer ; je ne pouvois que reſter à cette place, & mourir de ma joie : peu-à-peu je repris mes ſens, & je revins à mon camp.

Ces premiers élans appaiſés, je m'enfermai dans ma tente ; &, donnant un libre cours à mes larmes, je me trouvai ſoulagé, & me mis en devoir de répondre ſur le champ. Je datai mes lettres du CAMP D'AUTENIQUOI, JOUR OU J'AVOIS TUÉ QUATRE ELÉPHANS. L'une de ces lettres, qui contenoit des détails intéreſſans adreſſés à un Savant, courut ridiculement, il y a

quelques années, tout Paris, & s'est perdue depuis. J'y prenois date de quelques découvertes qui contrarient fort les opinions reçues jusqu'à ce jour, & dont je rendrai compte dans mes descriptions d'animaux.

La nuit venue, le camp rangé, & les feux faits, je m'y plaçai à mon ordinaire, mes papiers sur mon bout de planche, & mes Hottentots autour de moi. „ Mes amis, leur dis-je, „ vous voyez un homme, un de vos compatriotes que M. Boers envoie pour s'informer „ de ce que je suis devenu, pour savoir de moi-même si votre conduite répond à ce qu'il attend de vous, & à ce que vous me devez. „ Voilà, (en leur montrant la première lettre qui me tomba sous la main) „ voilà la réponse „ que je lui fais; je lui apprends que, jusqu'à „ ce jour, vous vous êtes comportés en braves & honnêtes gens; que depuis huit mois „ que nous voyageons ensemble, je vous regarde comme les fidèles compagnons de mon „ entreprise, & de mes travaux; je lui dis „ qu'il doit être sans inquiétude à mon égard, „ parce que je compte sur vous comme sur moi-même; & afin que, de retour au Cap, l'envoyé de M. Boers puisse assurer vos amis „ & vos familles que vous vous portez bien, „ que vous êtes contens & heureux avec moi, „ je veux qu'il soit témoin de la façon amicale avec laquelle je vous traite, & je „ vais, en conséquence, distribuer à chacun „ de vous, un bout d'excellent tabac: je „ prétends que toutes les pipes s'allument „ à l'instant ". La distribution faite, chacun

ſe remit à ſa place, & s'enfuma tout à ſon aiſe.

J'étois ſi joyeux des témoignages d'affection que je recevois des miens, de leurs proteſtations vives d'attachement, des détails exacts & marqués au coin de la complaiſance & de l'intimité qu'on me donnoit dans toutes les lettres, qu'enivré de plaiſir, oubliant pour ce moment & l'Afrique, & la chaſſe, & les plus beaux oiſeaux, & les brillantes collections; en un mot, redevenu, pour cette fois, un enfant, j'imaginai, pour me divertir, ce que dans un certain monde, on nomme une *folle journée*, & dans un ordre inférieur, tout naturellement, une *farce*.

Je m'étois montré un peu trop généreux dans la diſtribution du tabac. Ils en avoient plus qu'il n'en falloit pour s'enivrer, ſi je les avois laiſſés faire; mais je roulois dans ma tête un moyen de les en empêcher. Je m'étois apperçu que la troiſième charge des pipes tiroit à ſa fin; je n'eus pas plutôt pris mon thé à la crême, que je me fis apporter un petit coffret, que je plaçai ſur mes genoux. Je l'ouvris; jamais Charlatan n'y eût mis autant d'adreſſe & de myſtère. J'en tirai ce noble & mélodieux inſtrument, inconnu peut-être à Paris, mais aſſez commun dans quelques Provinces, & qu'on voit dans les mains de preſque tous les Ecoliers & du Peuple, en un mot une *Guimbarde*. Je commençois à peine un air de Pont-Neuf, que je vis tout mon monde deſcendre ſilencieuſement les pipes, & me conſidérer, bouche béante, le bras à demi-tendu, les doigts écartés dans l'attitude de ces gens qu'une bonne vieille vient d'enſorceler.

Mais leur extaſe n'égaloit point encore leur plaiſir; toutes les oreilles dreſſées, & les têtes immobiles, penchées de mon côté, ne perdoient pas le moindre ſon de l'inſtrument. Ils ne purent tenir à leur enthouſiaſme; chacun inſenſiblement quitte ſa place pour s'approcher & jouir de plus près : je crus voir le moment où tous enſemble alloient ſe proſterner devant le Dieu qui opéroit ces prodiges : je riois en moi-même comme un fou, & faiſois mes efforts pour ne pas éclater : ce qui eût bientôt diſſipé le preſtige. Quand je l'eus ſavouré à mon aiſe, je me ſaiſis de celui de mes gens qui ſe trouvoit le plus près de moi, & l'armai de mon Luth merveilleux. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre la manière de s'en ſervir : lorſqu'il y fut tant bien que mal arrivé, je le renvoyai à ſa place. Je m'étois bien douté que les autres ne ſeroient contens que lorſqu'ils auroient auſſi chacun le leur. Je diſtribuai donc autant de Guimbardes que j'avois de Hottentots à ma ſuite; &, ramaſſés enſemble, les uns faiſant bien, les autres faiſant mal, d'autres plus mal encore, ils me régalèrent d'une muſique à épouvanter les furies. Juſqu'à mes Bœufs, inquiétés de ce bourdonnement affreux, & qui ſe mirent à beugler, tout mon camp fut le théâtre d'un charivari dont rien n'offre d'exemple. C'étoit de toutes parts, l'image d'un vrai jour de ſabbat.

A l'air de ſtupéfaction dont je les avois frappés, en eſſayant moi-même l'inſtrument ridicule, je m'étois perſuadé qu'on étonne de ſimples eſprits avec de bien ſimples moyens; &, malgré tout ce que raconte l'hiſtoire des grands

talens d'Orphée, & des miracles de sa musique, je suis toujours tenté de faire honneur aux Poëtes de cette Lyre harmonieuse, que leur seule imagination a divinisée.

Lorsque je me fus suffisamment rempli des accords de la mienne, & que je craignis que ces plaisanteries ne se changeassent en allarmes sérieuses, & que mes Bœufs, qui n'avoient point oublié les têtes d'Eléphant, ne prissent absolument l'épouvante, & ne décampassent, je fis signe de la main que j'avois encore quelque chose à dire : tout le bruit cessa. » Mes chers » enfans, ajoutai-je d'un ton simple & cordial : » je vous ai régalés du meilleur tabac que vous » ayez jamais goûté ; je vous ai fait connoître » un instrument merveilleux ; nous allons à pré- » sent terminer cette fête charmante par une ra- » sade générale du meilleur *Brand-Win* Fran- » çois, & nous le sablerons à la santé de nos » familles & de nos amis ".

C'étoit, comme je l'ai dit, un vrai jour de carnaval ; & jusqu'aux bêtes domestiques, tout devoit se ressentir de la folie commune, & prendre part à nos orgies. Keès étoit dans ce moment à côté de moi. Il aimoit cette place ; les soirs sur-tout il ne manquoit pas de s'y rendre. Elevé comme un enfant de famille, je l'avois passablement gâté. Je ne buvois ou ne mangeois rien que je ne le partageasse toujours avec lui. S'il m'arrivoit quelquefois de l'oublier, ennemi juré de mes distractions, il avoit grand soin de m'arracher à mes rêveries par quelques coups de sa main, ou le bruit de ses lèvres. J'ai dit que la gourmandise le poignoit avec force ; son tempé-

rament le portoit aux extrêmes; il aimoit également le lait & l'eau-de-vie. Jamais je ne lui faisois donner de cette liqueur que sur une assiette, qu'on plaçoit ordinairement devant lui. J'avois remarqué que, toutes les fois qu'il en avoit bu dans un verre, sa précipitation lui en faisant prendre autant par le nez que par la bouche, il en avoit pendant des heures entières à touffer & à éternuer : ce qui l'incommodoit fort, & pouvoit à la longue lui casser quelque vaisseau.

Il étoit donc à mes côtés, son assiette à terre devant lui, attendant qu'on lui servît sa portion, suivant des yeux la bouteille qui faisoit la ronde, & s'arrêtoit à chacun de mes Hottentots. Dans quelle impatience il attendoit son tour! comme ses mouvemens & ses regards sembloient nous dire qu'il craignoit que la cruelle bouteille ne se vuidât trop tôt, & n'arrivât point jusqu'à lui! Mais, hélas! l'infortuné qui se léchoit les lèvres d'avance, ne savoit pas qu'il alloit en goûter pour la dernière fois!... Rassure-toi, Lecteur sensible, le bon Keès ne périt point, & mon eau-de-vie à l'avenir fut épargnée.

J'avois fini mes dépêches, & je mettois mes dernières enveloppes, au moment où il voyoit avec satisfaction la bouteille achever la ronde; il me vint dans l'idée de tromper son attente par une espiéglerie, sans autre motif que de lui causer une surprise, & de m'amuser. On venoit de lui verser sa portion dans son assiette: tandis qu'il se met en posture, j'allume à ma chandelle une déchirure de papier que je lui glisse subtilement sous le ventre; l'eau-de-vie s'enflamme; Keès pousse un cri aigu, & saute

à dix pas de moi, jurant de tout son pouvoir. J'eus beau le rappeller, & lui promettre mille caresses : ne prenant conseil que de son dépit & de sa colère, il disparut & alla se coucher. Déjà la nuit étoit avancée ; je reçus les adieux & les remercîmens de tout mon monde, & chacun s'endormit profondément.

Je dois observer qu'à dater de cette peur terrible de mon Keès, j'ai vainement employé tous les moyens de faire oublier à cet animal ce qui s'étoit passé, & de le ramener à sa liqueur favorite : jamais il n'en a voulu boire ; il l'avoit prise au contraire en aversion. Si quelqu'un de mes gens, pour lui faire niche, lui montroit seulement la bouteille, il marmottoit entre ses dents, jurant après lui : quelquefois, lorsqu'il étoit à sa portée, il lui appliquoit un soufflet, gagnant vîte un arbre, & de-là narguoit en sûreté le mauvais plaisant.

Le jour suivant, après avoir récompensé dignement l'intelligent commissionnaire de M. Boers, je lui remis mes dépêches, & lui fis reprendre sa route.

Dans la matinée, je commençai à disséquer l'une des têtes d'Eléphant ; je lui laissai les dents molaires & les défenses. Pendant cette opération, plusieurs de mes gens qui étoient allés à la provision, avoient rapporté beaucoup de viande, toujours provenante des parties les plus succulentes des quatre Eléphans : on les dépeçoit par tranches fort longues & fort minces, afin qu'exposées au soleil, comme nous avions coutume de le faire, elles séchassent plus vîte. Les uns cassoient les os, les mettoient en petits mor-

ceaux dans nos deux marmites ; on jettoit pardessus de l'eau bouillante : à mesure que la graisse fondoit, elle surnageoit ; mes gens en remplissoient des vessies & des boyaux pour la mieux conserver. Le Hottentot ne néglige jamais cette provision : outre le besoin qu'il en a journellement pour sa toilette, il s'en sert aussi pour accommoder ses différens mêts. Quant à nous, nous n'en avions jamais trop ; car il en falloit encore pour graisser les roues des chariots & les courroies des attelages, qui, sans ces précautions, auroient bientôt été desséchées par le soleil, & hors d'état de servir : moi-même j'en faisois usage pour ma chandelle & ma lampe de nuit ; ce qui m'en consommoit beaucoup : à défaut de coton filé, je faisois les mêches avec mes cravates.

Cette fonte & tous ses accessoires nous prirent beaucoup de temps ; l'opération n'étoit point encore finie, quand on vint me donner avis de l'empreinte énorme d'un pied d'Eléphant qu'on avoit remarqué à cent pas de ma tente. Je courus vîte pour la reconnoître ; l'animal devoit être monstrueux ; il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, puisque la trace étoit toute fraîche. Nous battîmes avec soin la forêt ; en un demi-quart-d'heure, il fut joint ; je l'ajustai dans le bon endroit ; mais je fus bien surpris de ne pas le voir tomber : mon fusil apparemment n'étoit pas assez chargé, ou bien l'animal étoit une roche inattaquable. Cependant dès qu'il se sentit frappé, il vint à nous avec fureur ; nous nous y étions attendus : au moyen des grosses touffes de broussailles qui nous servoient comme de rempart,

il ne fit que frapper la terre, & s'impatienter: il perdoit beaucoup de fang ; mais, au train dont il détala, il étoit inutile de penfer à le fuivre; j'en eus beaucoup de regret : c'étoit le plus beau que j'euffe vu jufqu'à ce jour. Il portoit au moins douze à treize pieds de haut; à vue d'œil, nous jugeâmes que fes défenfes pefoient plus de cent-vingt livres chacune.

Nos viandes bien fèches & encaquées, nous partîmes pour rétrograder encore vers le fatal trou du Kayman, où j'avois paffé le 30 Avril, deux mois auparavant. Mes Hottentots, que j'avois envoyés à la découverte, me rapportèrent que nous pourrions traverfer la chaîne des montagnes, à celle qu'ils nommoient *la tête du Diable*, & nous en prîmes la route. Chemin faifant, je revis mon ancien camp de Pampoen-Kraal, & lui jettai un dernier regard de complaifance. Arrivé au pied de la montagne, je fis charger, fur une voiture, la tête d'Eléphant que j'avois difféquée, les défenfes, tout ce que j'avois de préparé en oifeaux, infectes, &c. & laiffant encore une fois mon camp à la garde de mes fidèles ferviteurs, je me rendis avec mon chariot chez M. Mulder. Obligé de rebrouffer chemin, comme on l'a vu, pour trouver un paffage, je m'étois confidérablement rapproché de fa demeure. Il fe chargea de faire paffer ma pacotille & de nouvelles lettres à M. Boers par la première occafion. Je pris enfin congé de fa vénérable famille, que je ne devois plus revoir, & je rejoignis mon camp.

Dès le lendemain, de grand matin, nous grimpâmes la montagne, non fans beaucoup de peine

& de fatigues : mais ce ne fut rien en comparaifon de celles que nous caufa fa defcente ; j'en fus effrayé. Quand nous l'apperçûmes d'abord, chacun de nous fe regarda fans proférer un feul mot, comme des gens pris au piège fans s'y être attendus. Nous ne pouvions cependant demeurer fur le pic; il falloit bien defcendre d'un ou d'autre côté. Si nous nous fauvions de Carybde, nous tombions dans Scylla. Toujours perfuadé que la patience & les précautions triomphent des plus grands obftacles, j'avois peine à croire que cette entreprife fût moins impraticable pour ma caravane, que ne l'avoit autrefois été le paffage des Alpes à des armées innombrables, & je me préparai, pour ainfi dire, au faut périlleux. Je pris foin de ne faire defcendre mes voitures que les unes après les autres. Je voulus qu'elles ne fuffent attelées que de deux Bœufs. Je fis avancer la première en bon ordre : tout mon monde l'efcortoit. Il nous fallut paffer tantôt fur des pointes de rochers entièrement ifolés, qui, faifant autant de degrés efcarpés, donnoient à ce chariot des faccades à le rompre tout-à-fait. Mais ce n'étoit point là ce qui nous paroiffoit le plus dangereux. Au moyen des cables que nous avions attachés aux roues, nous les foulevions ou les laiffions rouler au befoin. C'étoient les places unies & les pentes gliffantes qui nous faifoient frémir. A chaque inftant, je voyois dériver la voiture & les bœufs jufqu'aux bords des précipices. Nous marchions fur les côtés oppofés aux pentes, en pefant avec force fur les cordages attachés au chariot. Nous dûmes à notre adreffe un entier fuccès. Nous remontâmes pour

chercher les deux autres voitures ; & après beaucoup de temps, toute la caravane arriva heureusement au pied de la montagne. Il me sembloit que la Nature m'eût opposé cette barrière comme un obstacle qui m'interdisoit l'entrée de ce nouveau Pays, & que ce fût là qu'elle eût caché son plus beau trésor. J'en étois d'autant plus irrité ; je savois que cette route d'Auteniquoi à l'Ange-Kloof passoit pour impraticable chez les naturels du Pays, & que personne, avant moi, ne s'y étoit hasardé avec des voitures : il n'en falloit pas davantage à l'amour-propre ; j'eus le bonheur de franchir ces rochers ; mais, comme si la punition avoit dû suivre de près une aussi téméraire tentative, je me trouvai dans le plus noir & le plus affreux des déserts.

Ce n'étoit plus ce délicieux & fertile Pays d'Auteniquoi : la montagne que nous venions de traverser, disons mieux, dont nous venions de nous précipiter, nous en séparoit à jamais. Elle ne pouvoit plus nous offrir ces forêts majestueuses que nous avions si long-temps admirées ; tout le revers de sa chaîne étoit hideux, pelé, sans aucun arbre, sans aucune apparence de verdure. Une autre chaîne parallèle à celle-ci sembloit porter à regret quelques plans chétifs & contournés de ce bois qu'on nomme *Wage-Boom.* C'est cette chaîne qui, resserrant beaucoup ce Pays, & n'en faisant qu'une gorge interminable, lui a fait donner le nom de l'*Ange-Koof*, vallée longue.

Mon intention étant de tirer au Nord, je fis sept heures de marche, en longeant cette val-

lée maudite, & nous traverſâmes de nouveau le Queur-Boom. Cette rivière n'eſt ici qu'un médiocre ruiſſeau ; mais, deux mois auparavant, elle m'avoit bien fait trembler, lorſqu'à ſon embouchure pour aller chercher mon Balbuzard, je m'y étois lancé avec trop de précipitation, & avois failli de m'y noyer. Continuant toujours notre marche avec triſteſſe, après quelques campemens non moins ennuyeux, & vingt-deux heures de marche, je paſſai une autre rivière encore qui porte bien ſon nom, le *Krom-Rivier* (la rivière courbe). Elle fait tant de tours & de détours, que nous la trouvions ſans ceſſe ſur notre chemin. Je la traverſai dix fois. A meſure que nous avancions, les deux chaînes de montagne paroiſſoient ſe rapprocher exprès, & le pays ſe rétréciſſoit conſidérablement ; la vallée n'étoit preſque plus qu'une ravine marécageuſe, qui, pendant ſix grandes lieues, donna beaucoup de peine à mes Bœufs. Nous revîmes encore une fois le Krom-Rivier ; mais ce fut pour la dernière. Il prenoit ſa route vers l'Eſt où il va ſe jetter à la mer ; & nous tournâmes enfin tout-à-fait au Nord. J'abandonnai là un de mes chevaux malade, à qui il n'étoit plus poſſible de nous ſuivre. Je ne voulois pas m'arrêter pour une cure qui peut-être n'eût pas réuſſi : je penſai qu'il étoit plus ſimple de lui laiſſer à lui-même le ſoin de ſa conſervation.

Le l'Ange-Kloof a, dans ſa longueur, quelques miſérables habitations, qui reſſemblent moins à la demeure des hommes, qu'à des tanières d'animaux. On y nourrit un peu de bétail. Lorſque le vent d'Eſt vient frapper ces Contrées

ſauvages, le froid y eſt exceſſif : je l'ai ſenti depuis le premier jour juſqu'au dernier. Nous avions, tous les matins, de la glace & des gelées blanches. Je ne ſais pas combien cette vallée de déſolation a de longueur préciſe ; mais je ſuis ſûr d'avoir employé quarante-ſix heures de marche pour la traverſer.

Après m'être avancé ſept à huit lieues, je franchis la *Diep-Rivier* (la rivière profonde) ; &, dix lieues plus loin, le ſept Août, nous campâmes ſur les bords de celle du *Gamtoos*. Elle tire ſon nom d'un infortuné Capitaine, qui, dans une tempête, avoit fait naufrage à ſon embouchure.

Une demi-heure avant d'arriver, il nous avoit fallu deſcendre encore une montagne fort eſcarpée, & très-dangereuſe : deux de mes Bœufs y furent éventrés. Je dus cette perte à celui de mes gens qui conduiſoit la deuxième voiture, & s'en étoit imprudemment écarté.

Combien nous fûmes dédommagés à l'aſpect de ce Pays brillant & nouveau, de l'ennui que nous éprouvions depuis pluſieurs jours, au milieu des chemins déteſtables, & des glaces de la vallée de l'Ange-Kloof!

Le premier jour de mon campement, vers le milieu de la nuit, couché dans ma tente, mais ne dormant pas encore, je crus entendre un bruit qui n'étoit pas ordinaire. Je prêtois l'oreille avec attention ; je ne m'étois point trompé ; c'étoient des cris & des chants qui ne me paroiſſoient pas venir de fort loin. J'appellai auſſi-tôt mes gens, qui me dirent qu'ils entendoient auſſi un bruit confus : mais étoit-ce des Hottentots, étoit-ce des Caffres ? Je devois redouter ceux-ci ; non

qu'ils ſoient, comme d'ignorans Ecrivains les dépeignent, plus altérés de ſang humain que les autres Sauvages, mais parce que les traitemens odieux que leur font eſſuyer les Colons, les portent davantage à la guerre, & que la vengeance eſt de droit naturel. Je rapporterai bientôt pluſieurs faits qui prouveront mieux que de vains raiſonnemens, lequel eſt le barbare d'un Sauvage, ou d'un Blanc.

C'étoit aſſez de cette couleur, pour être confondu parmi les victimes de leur colère. Je fis mettre tout mon monde ſous les armes; & nous nous éloignâmes du camp. A meſure que nous marchions, le bruit étoit plus diſtinct, & nous vîmes les feux. Je ne pouvois me perſuader que ce fuſſent des Caffres; ils ſe feroient trahis eux-mêmes: en vain l'artifice emprunte les ombres de la nuit; il doit encore emprunter ſon ſilence.

Je me poſtai dans un embuſcade, afin de les ſurprendre, s'ils venoient à paſſer pour piller mon camp, & je détachai deux de mes gens, pour aller à la découverte. Ils revinrent auſſitôt, & m'apprirent que nous n'avions eu qu'une fauſſe allarme, & que c'étoit une Horde Hottentote qui chantoit & ſe divertiſſoit. Je me raſſurai, & fus même enchanté de cette nouvelle, qui me promettoit pour le lendemain une entrevue intéreſſante. Nous gagnâmes notre gîte, & chacun ſe rendormit tranquillement.

De bon matin, je fus de nouveau réveillé par des ramages qui n'étoient pas moins de mon goût. C'étoient des oiſeaux que je ne connoiſſois point, & que je n'avois jamais entendus.

Je les trouvai magnifiques. Je fus ébloui par le brillant & le changeant des Etourneaux-cuivrés, du Sucrier à gorge améthiste, du Couroucoucou, du Martin-chasseur, & de beaucoup d'autres. Je vis aussi des espèces que j'avois déjà rencontrées.

Le gibier me parut aussi fort abondant : je voyois sur-tout défiler devant moi des compagnies innombrables de Faisans & quelques Gazelles Bos-Bock. La facilité de me procurer tous ces animaux, dont je n'avois trouvé nulle part la plus grande partie, me causa beaucoup de joie.

Pendant que je m'amusois à tirer des oiseaux, je permis à mes Hottentots d'aller reconnoître & visiter les leurs. La connoissance fut bientôt liée avec cette Horde Sauvage ; je me rendis à mon tour auprès d'elle ; nous fûmes bientôt satisfaits les uns des autres. Leurs femmes s'habituèrent à nous apporter, tous les soirs, une grande quantité de lait. Ces gens étoient riches en bestiaux. Ils me firent présent de quelques Moutons ; ils y ajoutèrent encore une paire de magnifiques Bœufs pour mes attelages ; &, ne voulant point être en reste avec eux, je leur donnai du tabac, des briquets & quelques couteaux. Tout mon monde s'insinua insensiblement dans le Kraal : chacun eut bientôt sa chacune, & l'escadron femelle vint sans façon s'établir avec nous pour le temps de notre séjour.

J'appris qu'à l'embouchure de cette rivière, je pourrois rencontrer des Hyppopotames ; je n'en avois point encore vu : je n'étois éloigné de la mer que de quatre ou cinq lieues. A

portée, pour la première fois, de connoître cette eſpèce de Quadrupède, je me hâtai de partir. Mais la rivière étoit ſi large, ſes bords ſe trouvoient tellement obſtrués par de grands arbres, que toutes mes peines & mes recherches furent inutiles : je paſſois les journées le long du rivagė ; pendant la nuit, je me mettois à l'affût, dans l'eſpérance de les voir ſortir de l'eau, pour brouter : jamais je n'eus la ſatisfaction d'en joindre, ou même d'en voir un ſeul.

En revanche, l'Eléphant, & plus encore le Buffle, étoient ſi communs & ſi faciles à tuer, que pous regorgions de vivres. J'en fourniſſois abondamment aux anciens maris de nos femmes. Mieux armés qu'eux, je faiſois la chaſſe uniquement pour eux. Je les obligeois de toutes les façons. C'eſt ainſi qu'au milieu des déſerts d'Afrique, j'introduiſois les uſages & les belles manières des Nations les plus civiliſées de l'Europe. Qu'il me ſoit permis de remarquer, en paſſant, que ſi quelques Hiſtoriens ont donné aux Hottentots le caractère de la jalouſie, ceux-ci du moins n'étoient point ſenſibles à cette cruelle paſſion. Si je rencontre, dans la ſuite, quelques peuplades qui connoiſſent ſes atteintes, je le dirai avec une égale véracité.

Mes façons engageantes m'avoient gagné la confiance & l'amitié de ces bons Sauvages : ils avoient de moi une ſi haute opinion, qu'ils n'entreprenoient rien ſans me conſulter. Un jour, ils vinrent ſe plaindre des Hiennes du Pays, qui déſoloient & ravageoient leurs troupeaux : j'ajoutai d'autant plus de foi à leurs diſcours, que je venois d'avoir moi-même un de mes Bœufs

dévoré par ces animaux. Enchanté de faire cette chaſſe avec eux, je leur aſſignai jour pour le lendemain. Dès le matin, je les vis arriver tous à ma tente; ils étoient au moins cent hommes bien armés d'arcs & de flèches. J'y joignis tous mes chaſſeurs; &, me mettant à leur tête, nous battîmes, avec nos chiens, tout le Pays. J'avois eſpéré, avec tant de monde, détruire juſqu'à la dernière de ces bêtes féroces; mais trois coups de fuſil qui en avoient mis trois à bas, diſſipèrent apparemment tout le reſte. Nous n'en rencontrâmes plus du tout; le bruit les avoit écartées au loin, de façon que, de ce moment-là, juſqu'à notre départ, il ne fut non plus queſtion d'Hiennes que s'il n'en avoit jamais exiſté.

Quelques jours après, nous eûmes une alerte qui pouvoit devenir ſérieuſe. Au milieu de la nuit, nous fûmes tous en même-temps réveillés par un bruit épouvantable: c'étoit un troupeau d'Eléphans qui défiloit & friſoit notre camp. Ils étoient par centaine. J'éprouvois des tranſes affreuſes que mes gens partageoient bien chacun en ſon particulier; nous ne nous aviſâmes pas d'inſulter ces énormes bataillons, ni de leur diſputer le paſſage. Mon camp, mes animaux, mes voitures & tout mon monde, euſſent été pulvériſés en un clin-d'œil. Ils ne s'arrêtèrent point, & mon camp fut reſpecté.

A la pointe du jour, nous revîmes nos voiſins; ils avoient eu pour eux les mêmes terreurs. Ils venoient particulièrement m'avertir que, ſi je rencontrois jamais cette eſpèce, il falloit bien me donner de garde de tirer; que les

Eléphans que nous avions vus étoient dangereux, & beaucoup plus méchans que les autres ; ils m'assuroient que la chair n'en valoit rien ; qu'elle donnoit des ulcères à quiconque en mangeoit ; qu'en un mot, c'étoient des Eléphans rouges. Des Eléphans rouges ! ce mot seul me donnoit envie de les voir, & me promettoit de nouvelles connoissances à acquérir ; car jamais je n'avois ni lu ni entendu dire qu'il y eût des Eléphans rouges.

Ces animaux retirés dans le bois, avoient gagné un fond couvert d'énormes buissons : il n'eût pas été prudent de les trop approcher. Je fis filer des Hottentots par-derrière, pour former une enceinte, avec ordre de mettre le feu de distance en distance, aux herbes sèches, & de tirer des coups de fusil, afin de les obliger de passer aux pieds d'un grand rocher, sur lequel je m'étois posté avec mes meilleurs tireurs : nous ne pouvions y courir aucune espèce de danger.

Mes traqueurs me secondèrent merveilleusement : aussi-tôt que les feux & les coups de fusil eurent donné l'allarme, toute la troupe épouvantée se présenta devant moi. Une douzaine de décharges auxquelles ils ne s'attendoient pas les fit reculer avec précipitation, & dans le plus grand désordre. J'essayerois en vain de rendre les signes multipliés de leur fureur ; ils se voyoient, d'un côté, poursuivis par le feu des broussailles qui les gagnoit par-derrière ; de l'autre, par mes décharges au seul passage qui leur restât pour échapper à la mort. Ils s'agitoient autant que pouvoient le permettre la pesanteur &

l'énormité de leurs maſſes ; leurs cris aſſourdiſſans, & le craquement des arbres qu'ils briſoient, pour reculer ou pour fuir, formoient un choc, un tumulte épouvantable, dont le ſpectacle m'effrayoit moi-même, quoique je fuſſe à l'abri ſur mon rocher, & que je ne puſſe être inquiété en aucune façon. Nous en avions bleſſé un qui s'étoit un moment écarté de l'enceinte, mais qui venoit d'y rentrer. Confondu avec les autres, ils nous eût été difficile de l'ajuſter de nouveau. A la nature de ſes mugiſſemens, je penſai qu'il étoit bien frappé, & ne tarderoit pas à expirer : nous ne jugeâmes pas à propos d'aller à lui, bien certains qu'il ne pourroit nous échapper.

Je n'avois eu d'autre deſſein dans cette nouvelle chaſſe, que de me procurer un de ces animaux, qu'on diſoit d'une eſpèce différente de tous ceux que j'avois vus juſques-là. Satisfait d'en avoir bleſſé un, & le tenant pour mort, je remis au lendemain à le trouver; en conſéquence, je rappellai tous mes gens, & nous regagnâmes le camp.

J'avois en effet été frappé de la couleur rougeâtre de ces animaux, & je trouvois ce phénomène extraordinaire; mais, ayant remarqué que la terre ſur laquelle nous étions alors, avoit à-peu-près la même teinte, & réfléchiſſant que l'Eléphant aime & paſſe une partie de ſon temps à ſe vautrer dans les endroits humides & marécageux, je me doutai que cette couleur n'avoit d'autre cauſe, & qu'elle étoit purement factice.

J'en fus mieux convaincu, lorſque, revenu

au bois le lendemain matin avec tout mon monde, je trouvai notre Eléphant mort. Chacun demeura perſuadé que nos voiſins s'étoient trompés; &, quoi qu'il nous euſſent dit du danger qu'il y avoit à manger de cette eſpèce, mes gens coupèrent la trompe pour moi, & prirent pour eux les autres parties de l'animal. J'ai quelquefois rencontré par la ſuite des Colons qui croyoient encore aux Eléphans rouges : quelques peines que j'aye priſes à les déperſuader, je n'ai pu rien gagner ſur ces eſprits prévenus : ils ſoutenoient le préjugé par le préjugé même.

C'étoit une femelle que j'avois tuée : elle avoit neuf pieds trois pouces de hauteur; l'une de ſes défenſes peſoit treize livres, l'autre dix. Cet animal, ſoit mâle, ſoit femelle, a toujours la défenſe gauche plus courte & moins lourde que la droite; elle eſt auſſi plus polie & plus luiſante. Cette différence provient, comme je l'ai dit, de ce que c'eſt toujours de gauche à droite que la trompe porte la nourriture à la bouche; les faiſceaux de branchages dont l'animal ſe nourrit, néceſſitent un frottement continuel ſur cette défenſe, tandis que la droite n'eſt preſque jamais touchée : en outre, c'eſt avec la même que l'animal eſt habitué à ſonder la terre : & par les trous plus ou moins larges qu'il y fait, on peut juger quelle eſt ſa taille.

Lorſque je donnerai la deſcription de l'Eléphant, je parlerai de ſes mœurs, de ſes paſſions, de ſes goûts, & ne dirai que ce que j'ai vu.

Je commençois à prendre plaiſir à cette chaſſe, que je trouvois enfin bien moins dangereuſe que divertiſſante. Je ne pouvois comprendre, &

l'ai moins compris encore par la ſuite, pourquoi les Auteurs & les Voyageurs ont farci de tant de menſonges les récits qu'ils nous ont faits des forces & des ruſes de cet animal; pourquoi ils ont ſi fort monté l'imagination ſur les dangers où s'expoſent les Chaſſeurs qui les pourſuivent. A la vérité, qu'un étourdi ſoit en même-temps aſſez téméraire pour attaquer un Eléphant en raſe campagne, il eſt mort s'il manque ſon coup : la plus grande vîteſſe de ſon cheval n'égalera jamais le trot de l'ennemi furieux qui le pourſuit; mais ſi le Chaſſeur ſait prendre ſes avantages, toutes les forces de l'animal doivent céder à ſon adreſſe & à ſon ſang-froid. J'avoue que ſa première vue cauſe un étonnement preſque ſtupide; elle eſt impoſante, effrayante; mais avec un peu de courage & de tranquillité, on s'accoutume bientôt à ſon aſpect. Avant de ſe livrer à cette grande chaſſe, un homme prudent doit s'attacher à découvrir le caractère, la marche & les reſſources de l'animal; il doit ſur-tout, ſelon les circonſtances, s'aſſurer des retraites, pour ſe mettre à l'abri de tout péril, s'il arrivoit que, l'ayant manqué, il en fût pourſuivi. Au moyen de ces précautions, cette chaſſe n'eſt plus qu'un exercice amuſant, un jeu dans lequel il y a cinquante contre un à parier pour le joueur.

Tant que je reſtai dans ce canton, je variai mes campemens avec mes occupations; mais toujours je m'attachai aux bords rians du Gamtos. J'y fis une ample moiſſon de raretés, & ma Collection s'y accrut ſenſiblement.

Le 11 Septembre, à ſix heures du matin, nous

décampâmes ; j'en avois donné connoissance à la Horde voisine : c'étoit avec le plus sincère & le plus vif regret qu'elle nous voyoit partir : moi-même je m'en séparois avec peine. Ces bonnes gens m'avoient inspiré de l'attachement. „ Tant „ de douceur & de simplicité, me disois-je, „ peuvent-ils attirer tant de mépris ? Sont-ce „ donc là ces Sauvages de l'Afrique, avides „ du sang des Etrangers, & qu'on n'aborde „ qu'avec horreur " ? Cette bonhomie & cette affabilité me donnoient d'autant plus de confiance, que j'étois réellement alors plongé dans le désert, & que rien ne me promettoit de dangers pour la suite. Tout ce pays, qui n'est habité que par des Hordes de Gonaquois, diffère essentiellement de celui des Hottentots de la Colonie. Ces peuples n'ont entr'eux aucune relation directe. Ceux-là sont appellés *Hottentots Sauvages*. Je n'irai pas plus avant, sans donner sur eux en général des apperçus certains, sans lesquels on n'a pu, jusqu'ici, s'en former que des idées imparfaites.

Ils ne composent plus, comme autrefois, une Nation uniforme dans ses mœurs, ses usages, & ses goûts. L'établissement de la Colonie Hollandoise, a été l'époque funeste qui les a désunis tous, & des différences qui les distinguent aujourd'hui.

Lorsqu'en 1652, le Chirurgien Riébek, de retour de l'Inde à Amsterdam, ouvrit les yeux des Directeurs de la Compagnie, sur l'importance d'un établissement au Cap de Bonne-Espérance, ils pensèrent sagement qu'une telle entreprise ne pouvoit être mieux exécutée que par le génie

même qui l'avoit conçue. Ainsi, chargé de pouvoirs, bien approvisionné, muni de tout ce qui pouvoit contribuer à la réussite de son projet, Riébek arriva bientôt à la baie de la Table. En politique adroit, en habile conciliateur, il employa toutes les voies détournées propres à lui attirer la bienveillance des Hottentots, & couvrit de miel les bords du vase empoisonné. Gagnés par de cruels appâts, ces maîtres imprescriptibles de toute cette partie de l'Afrique, les Sauvages, ne virent point tout ce que cette profanation coupable leur enlevoit de droits, d'autorité, de repos, de bonheur. Indolens par nature, vrais Cosmopolites, & nullement Cultivateurs, pourquoi se seroient-ils inquiétés que des Etrangers fussent venus s'emparer d'un petit coin de terre, inutile & souvent inhabité? Ils pensèrent qu'un peu plus loin, un peu plus près, il importoit peu dans quel lieu leurs troupeaux, la seule richesse digne de fixer leurs regards, trouveroient leur nourriture, pourvu qu'ils la trouvassent. L'avare politique des Hollandois entrevit de grandes espérances dans des commencemens aussi paisibles; &, comme elle est sur-tout habile & plus âpre qu'un autre à saisir les avantages de la fortune, elle ne manqua pas de consommer l'œuvre, en offrant aux Hottentots deux amorces bien séduisantes, le tabac & l'eau-de-vie. De ce moment, plus de liberté, plus de fierté, plus de nature, plus de Hottentots, plus d'hommes. Ces malheureux Sauvages, alléchés par ces deux appas, s'éloignèrent le moins qu'ils purent, de la source qui les leur offroit.

D'un autre côté, les Hollandois qui, pour une pipe de tabac ou un verre d'eau-de-vie, pouvoient ſe procurer un Bœuf, ſe ménagèrent autant qu'ils purent, d'auſſi précieux voiſins. La Colonie inſenſiblement, s'étendoit, s'affermiſſoit : on vit bientôt s'élever ſur des fondemens qu'il n'étoit plus temps de détruire, cette puiſſance redoutable qui dicta des loix à toute cette partie de l'Afrique, & recula bien loin tout ce qui voulut s'oppoſer aux progrès de ſon ambitieuſe cupidité. Le bruit de ſes proſpérités ſe répandit, & y attira de jour en jour de nouveaux Colons. On jugea, comme cela ſe pratique toujours, que la loi du plus fort étoit un titre ſuffiſant pour s'étendre à volonté. Cette logique rendit nuls ceux de la propriété, ſi ſacrés & reſpectables ; on s'empara indiſtinctement, à pluſieurs repriſes, au-delà même des beſoins, de toutes les terres que le Gouvernement ou les particuliers favoriſés par lui, jugèrent bonnes, & trouvèrent à leur bienſéance.

Les Hottentots, ainſi trahis, preſſés, reſſerrés de toutes parts, ſe diviſèrent, & prirent deux partis tout-à-fait oppoſés. Ceux que la conſervation de leurs troupeaux intéreſſoit encore, s'enfoncèrent dans les montagnes vers le Nord & le Nord-Eſt. Mais ce fut le plus petit nombre. Les autres, ruinés par quelques verres d'eau-de-vie & quelques bouts de tabac, pauvres dépouillés de tout, ne ſongèrent point à quitter le Pays ; mais, renonçant abſolument à leurs mœurs ainſi qu'à leur antique & douce origine, dont ils ne ſe ſouviennent plus même aujour-

d'hui, ils vendirent lâchement leurs ſervices aux Blancs, qui, d'étrangers ſoumis, tout-à coup devenus Maîtres & Cultivateurs entreprenans & fiers, n'ont pas même aſſez de bras pour faire valoir leurs immenſes richeſſes, & ſe déchargent entièrement des travaux pénibles & multipliés de leurs habitations ſur ces infortunés Hottentots, de plus en plus dégradés & abâtardis.

Quelques hordes, à la vérité, chétives & miſérables, ſe ſont établies, & vivent comme elles le peuvent, dans différens Cantons de la Colonie; mais leur chef n'eſt pas même un homme de leur choix. Comme elles ſont dans le diſtrict & ſous l'empire du Gouvernement, c'eſt au Gouverneur qu'appartient ſeul le droit de le nommer. Celui qu'il a choiſi ſe rend à la Ville, & vient recevoir une groſſe canne aſſez ſemblable à celle des Coureurs, avec cette différence que la pomme n'eſt que de cuivre pur. On lui paſſe enſuite au cou, en ſigne de ſa dignité, un croiſſant ou hauſſe-col auſſi de cuivre façonné, ſur lequel eſt gravé majuſculeuſement le mot CAPITEIN. De ce moment, ſa triſte Horde qui, depuis long-temps, a perdu ſon nom national, prend celui du nouveau chef qu'on lui donne. On dit alors, par exemple, la Horde du Capitaine Keis; & le Capitaine Keis devient pour le Gouvernement une nouvelle créature, un nouvel eſpion, un nouvel eſclave, & pour les ſiens un nouveau tyran.

Le Gouverneur ne connoît jamais les ſujets par lui-même. C'eſt ordinairement le Colon le plus voiſin de la Horde, qui ſollicite & détermine la nomination pour une de ſes créatures,

parce qu'il compte ſur la reconnoiſſance d'un auſſi bas protégé, & que celui-ci mettra tous ſes vaſſaux à ſa diſcrétion, lorſque le beſoin l'exigera. C'eſt ainſi que, ſans informations préliminaires, ſans égards comme ſans juſtice, on contraint une Horde impuiſſante & ſans forces, à recevoir la loi d'un homme incapable ſouvent de la commander : c'eſt ainſi que l'intérêt d'un ſeul, l'emporte ſur l'intérêt général dans les grandes & les petites affaires, & que les révolutions d'une République, ou la puérile élection d'un Syndic de village, partant d'un même principe, ſe reſſemblent également par les effets.

Tels ſont en général les Hottentots, connus aujourd'hui ſous le nom de Hottentots du Cap, ou Hottentots des Colonies. Il faut bien ſe garder de les confondre avec les Hottentots Sauvages, qu'on nomme par dériſion *Jackals-Hottentot*, & qui, fort éloignés de la domination arbitraire du Gouvernement Hollandois, conſervent encore, dans le déſert qu'ils habitent, toute la pureté de leurs mœurs primitives.

Parvenu au point de mon Voyage, où n'ayant plus de relation avec les premiers que je laiſſe derrière moi, j'arrive & me trouve au milieu des ſeconds. Il n'eſt pas néceſſaire que j'approfondiſſe & détaille ici toutes les différences qui les diſtinguent : pour donner une idée du caractère de ces derniers, & de ce que je dois attendre d'eux, il ſuffit d'une remarque, d'une ſeule vérité d'expérience. Par-tout où les Sauvages ſont abſolument ſéparés des Blancs & vivent iſolés, leurs mœurs ſont douces; elles s'altèrent & ſe corrompent, à meſure qu'ils les ap-

prochent : il eſt bien rare que les Hottentots qui vivent avec eux, ne deviennent des monſtres. Cette aſſertion, toute affligeante qu'elle ſoit, n'en eſt pas moins une vérité de principe qui ſouffre à peine une exception. Lorſqu'au Nord du Cap, je me ſuis trouvé ſous le tropique, parmi des Nations très-éloignées, quand je voyois des Hordes entières m'entourer avec les ſignes de la ſurpriſe, de la curioſité la plus enfantine, m'approcher avec confiance, paſſer la main ſur ma barbe, mes cheveux, mon viſage : „ Je n'ai rien à craindre de ces gens, me „ diſois-je tout bas ; c'eſt pour la première fois „ qu'ils enviſagent un Blanc ".

Je me ſuis livré à cette digreſſion, d'autant plus volontiers qu'il étoit intéreſſant de fixer les regards ſur cette partie plus ſérieuſe de mes excurſions & de mon hiſtoire. J'y reviens avec empreſſement, & j'éprouve ſans ceſſe un nouveau plaiſir à conter ces ſimples, mais délicieuſes aventures.

Toute la Horde qui avoit eu de la peine à ſe ſéparer de moi, m'accompagna juſqu'à la rivière *Louri*, à quatre lieues du Gamtoos. Nous arrêtâmes pour prendre congé de nos bons amis, les régaler de quelques verres d'eau-de-vie, & de quelques pipes de tabac. Les femmes qui, pendant mon ſéjour dans les environs de leurs Kraals, s'étoient attachées à mes Hottentots, & qui peut-être auſſi regrettoient un peu ma cuiſine, vouloient abſolument nous ſuivre ; mais pluſieurs fois je m'étois apperçu, quoique j'euſſe feint de ne le pas remarquer, qu'il s'étoit élevé quelques démêlés entre mes gens : il s'en

étoit ſuivi un peu de relâchement dans le ſervice : ainſi je refuſai nettement à ces femmes la permiſſion de m'accompagner & de reſter avec moi. Une ſeule m'avoit paru fort agiſſante : j'avois remarqué qu'elle avoit grand ſoin de mes vaches & de mes chèvres ; qu'elle ſavonnoit & blanchiſſoit mon linge fort proprement. Ces raiſons inréreſſoient aſſez ma perſonne ; mais un autre motif plaidoit plus fortement ſa cauſe. Elle étoit devenue la maîtreſſe tendrement aimée de mon fidèle Klaas. Les ſéparer, c'eût été déchirer deux cœurs à la fois, ſans nul profit, que de me montrer ſévère & dur envers un être qui m'auroit, en toute rencontre, ſacrifié ſa vie. Par une politique contraire à celle qu'eût adoptée tout autre, je réſolus de la garder. Cette marque de préférence faiſoit voir à quel point je diſtinguois Klaas de ſes camarades. Que ce ſoit injuſtice ou foibleſſe, je me livrai au déſir de faire au moins un heureux, puiſque tous ne pouvoient l'être, & je n'eus point dans la ſuite à m'en repentir. Je donnai à cette femme le nom de *Ragel :* elle fut chargée du même ſervice qu'elle avoit toujours fait ; elle m'a ſuivi par-tout juſqu'à la fin de ce Voyage.

Après le départ de la Horde, nous continuâmes notre route ; mais un gros orage nous força d'arrêter à *Galgebos.* Il étoit cinq heures du ſoir ; le lieu ne manquoit pas d'agrémens : j'y aurois volontiers ſéjourné quelque temps ; mais il n'y couloit pas un ſeul ruiſſeau. Nous allâmes donc à deux lieues de là paſſer la rivière *Van-Staade*, & dételer à ſept heures ſur le

Pl. II.



LA HOTTENTOTE.

bord d'une mare qui pouvoit abreuver toute la caravane.

De combien de procédés & d'inventions utiles le hasard n'est-il pas souvent la cause ? Presque toujours il nous sert mieux, & par des moyens plus simples qu'aucun de ceux qui nous sont suggérés par nos propres lumières, nos combinaisons, notre intelligence : je reçus la preuve de cette vérité dans l'endroit même où je m'arrêtois.

La Horde dont je venois de me séparer étoit venue dès le matin m'apporter, dans mon camp, une bonne provision de lait ; j'en avois placé une cruche presque remplie sur mon chariot, dans l'intention de m'en servir en route pour me désaltérer. L'orage que nous avions essuyé m'avoit tellement rafraîchi, que je n'y avois pas touché. Le soir, après les feux faits, je voulus distribuer ce lait à mes gens ; mais il étoit tourné : je le fis jetter dans une chaudière pour en régaler mes chiens. Combien ne fus-je pas émerveillé d'y trouver le plus excellent & le plus beau beurre ! j'en étois redevable aux cahottetemens de la voiture qui l'avoit battu pendant la route. Cette découverte, que je mis en pratique dans tout mon Voyage, me procuroit, outre le beurre frais, un petit-lait salutaire dont je faisois fréquemment usage, & qui sans doute contribua à me tenir vigoureux & bien portant.

Le jour suivant, un second orage nous empêcha de partir : il étoit affreux. Il tomboit des grêlons aussi gros que des œufs de poules : mes bestiaux en souffroient de manière à m'inquiéter beaucoup. Je fus obligé de tuer une de mes

chèvres mortellement bleſſée : ce fut une perte réelle. Je la regrettai beaucoup ; elle étoit prête à mettre bas.

Mais enfin, le temps ayant changé, nous abandonnâmes notre mare ; &, vers le milieu de la journée, après avoir traverſé les deux rivières, le petit & grand *Swaar-Kops*, je fis dételer ſur le bord de cette dernière. Je venois d'appercevoir des empreintes que je ne connoiſſois pas. Quelques-uns de mes gens, à qui je les fis remarquer, m'aſſurèrent que c'étoient des pas de Rhinocéros. Tandis qu'on mettoit ordre à mon camp, je ſuivis la trace ; mais la nuit qui ſurvint me la fit perdre, & je retournai ſans avoir rien vu. Nous avions, ſur cette ſeconde rivière qui étoit conſidérable, une autre horde de Sauvages. Le Kraal étoit composé de neuf à dix huttes, & fourni de cinquante à ſoixante perſonnes tout au plus. Ces gens me conſeillèrent de ne point paſſer la rivière Boſſiman qui coule près de la côte : ils me diſoient qu'il étoit plus à propos de couper ſur ma gauche, & de gagner davantage l'intérieur du Pays, pour éviter une troupe nombreuſe de Caffres qui jettoit l'allarme, & mettoit tout à feu & à ſang dans le canton ; que, de côtés & d'autres, ce n'étoit que déſordre & pillage, campagnes ravagées, habitations dévaſtées & réduites en cendres ; que les Propriétaires, pour échapper à une mort prompte & ſûre, avoient tout abandonné, traînant derrière eux quelques foibles reſtes de leurs troupeaux ; qu'en un mot, je ne devois pas m'approcher de la Caffrerie. Un avertiſſement auſſi bruſque m'en impoſa d'abord. J'aſſemblai auſſi-tôt mon monde.

On tint conſeil ſur le parti qu'il falloit prendre. J'étois bien-aiſe d'approfondir les diſpoſitions de tous. Il réſulta de ce concert unanime, aſſez conforme à mes deſſeins cachés, que nous éviterions d'abord, autant que cela ne nous rejetteroit pas trop loin, cette dangereuſe troupe de Caffres; que, comme nous en étions fort près, nous ſerions toujours ſur nos gardes de jour & de nuit; que, pour éviter toute ſurpriſe, nous ne camperions plus qu'en raſe campagne; que nos Bœufs ſeroient gardés à leur pâture par quatre hommes avec leurs fuſils; que mes Chevaux ne quitteroient plus le piquet, afin qu'en cas d'allarme, ils fuſſent toujours ſous la main; mon grand fuſil bien chargé devoit reſter au camp, & trois coups tirés à des intervalles égaux étoient le ſignal de ralliement pour ceux que leurs occupations diverſes auroient trop éloignés du centre commun.

Nos précautions auſſi bien priſes & connues de tout le monde, je montai à cheval; &, ſuivi de deux de mes gens bien armés, je fis une patrouille rigoureuſe, afin de découvrir ſi, dans les environs, il ne rôdoit pas quelques Caffres, & de fuſiller impitoyablement le premier que j'aurois vu caché dans l'intention de nous ſurprendre, s'il m'étoit impoſſible de l'enlever vivant. Rien ne ſe préſenta. Je pouſſai plus avant dans l'après-dînée. La rivière juſqu'à ſon embouchure étoit bordée d'arbres épineux, la terre ſablonneuſe, couverte de buiſſons, & peuplée d'un abondant gibier. J'en tuai quelques pièces par proviſion. Nous ne vîmes rien paroître qui dût nous inquiéter. Convaincu que

nous n'avions, pour le moment, rien à redouter de ces Caffres ſi terribles, dès le lendemain matin je fis lever le camp, & nous quittâmes le Swaar-Kops.

La Horde de Hottentots, effrayée au ſeul nom de ces cruels vengeurs, ſe propoſoit d'aller s'établir plus loin, pour n'être plus dans le voiſinage de la Caffrerie. Lorſqu'elle me vit près de partir, elle me demanda la permiſſion de me ſuivre, & de ſe mettre ſous la protection de mon camp. Je leur accordai cette grace; & quoique dans le fond je fuſſe enchanté de leur propoſition, je m'en fis adroitement un mérite, autant dans le deſſein de les tenir ſous ma dépendance, que de raſſurer mes gens par ce ſimulacre impoſant, & de ſoutenir leur courage. Je ne pouvois rien déſirer de plus favorable : je renforçois ma troupe, & j'avois par-deſſus les reſſources particulières de cette Horde, l'avantage de ma petite artillerie qui pouvoit faire face à des nuées de Sagayes (*), & rendre nuls tous les efforts d'une armée de Sauvages, ſi j'étois bien ſecondé. En moins de deux heures, les cabanes furent démontées, empaquetées & miſes avec les autres effets ſur le dos des Bœufs auxiliaires.

Je fis d'abord partir avant moi la moitié des hommes de cette Horde avec tous leurs beſtiaux; je leur donnai deux de mes gens bien armés pour les eſcorter : ils emmenoient auſſi un de mes

(*) Eſpèce de lance dont ſe ſervent les Caffres avec beaucoup d'adreſſe.

mes Chevaux, afin qu'en cas d'accident, ils puſſent m'en donner plus promptement connoiſſance.

Une heure après, je fis filer nos relais, vaches, moutons, & chèvres, & toutes les femmes de la Horde avec leurs enfans, montées ſur leurs Bœufs : une partie de leurs hommes marchoit derrière. Cette compagnie étoit encore eſcortée par ſix de mes Chaſſeurs. Mes trois voitures ſuivoient avec le reſte de mes gens tous armés. Enfin, monté ſur mon meilleur Cheval, pour avoir l'œil à tout, je galoppois ſur les aîles, à droite, à gauche, en-avant, en-arrière, dans la crainte où j'étois ſans ceſſe de quelqu'embuſcade imprévue ; car je puis aſſurer que, le Chef une fois démonté, toute la caravane n'eût été qu'une boucherie horrible & la proie d'un moment.

J'étois armé de toutes pièces. Je portois une paire de piſtolets à deux coups, dans les poches de mes culottes ; une autre paire pareille à ma ceinture ; mon fuſil à deux coups ſur l'arçon de ma ſelle ; un grand ſabre à mon côté, & un crit ou poignard à la boutonnière de ma veſte. J'avois dix coups à tirer dans le moment. Cet arſenal me gênoit un peu dans les commencemens : cependant je ne le quittai plus du tout, autant pour ma propre ſûreté, que parce qu'il me ſembla que j'augmentois, par cette précaution, la confiance de tout mon monde : mes armes lui répondoient ſans doute de mes réſolutions. Dans cette penſée, chacun ſuivoit tranquillement ſon chemin, ſe repoſant ſur moi du ſoin de le défendre.

Cette caravane en marche étoit un spectacle unique, amusant, je pourrois dire magnifique. Les sinuosités qu'elle étoit obligée de faire en suivant les détours des rochers & des buissons, lui donnoient continuellement de nouvelles formes, & ce point de vue varioit à chaque instant. Quelquefois elle disparoissoit entièrement à mes regards, & tout-à-coup du haut d'un tertre, je découvrois à vue d'oiseau dans le lointain mon avant-garde qui s'avançoit lentement vers le sommet d'une montagne, tandis que le corps général, qui suivoit sans tumulte & dans le plus bel ordre, les traces de ceux qui les avoient précédés, n'étoit encore qu'à mes pieds. Les femmes donnoient à tetter, à manger & à boire à leurs enfans, assis à côté d'elles sur leurs Bœufs : les uns pleuroient ; d'autres chantoient ou rioient ; les hommes en fumant une pipe sociale, causoient entr'eux, & n'avoient plus l'air de gens qui fuient plein d'épouvante l'approche d'un ennemi cruel.

Un peu plus inquiet que ces machines ambulantes, j'avois les yeux ouverts sur ma position critique, & philosophois de mon côté sur ma bête. A trois mille lieues de Paris, seul de mon espèce, parmi tant de monde, entouré, guetté par les animaux les plus féroces, j'étois tenté de m'admirer conduisant pour la première fois dans les déserts d'Afrique, une peuplade de Sauvages, qui, volontairement soumise à mes ordres, les exécutoit aveuglément, & s'en étoit remis à moi seul du soin de sa conservation. Je n'avois rien à craindre d'eux tous collectivement pris : cependant j'en voyois qui m'auroient

fait trembler, si, corps-à-corps, il n'y avoit eu entr'eux & moi d'autre juge d'un débat que la force; mais au fond, j'étois assez convaincu que, là comme ailleurs, ce n'est pas le plus fort, mais le plus adroit qui commande.

Nous n'étions pas encore bien avancés, quand mes chiens, qui rôdoient de côtés & d'autres dans les buissons, se mirent tous à aboyer & à tenir. La peur s'empara de tout le monde. Ce ne pouvoit être, disoit-on, autre chose qu'une embuscade de Caffres. Je me prêtois difficilement à leurs raisonnemens absurdes. Comment concevoir que mon avant-garde eût passé sans être inquiétée? & je venois de l'appercevoir qui suivoit paisiblement sa route, sans aucune apparence de désordre. Je piquai des deux, & lorsqu'à travers les buissons je fus arrivé sur la voie, je fus bien étonné de ne voir qu'un Porc-Epic, qui se défendoit au milieu de mes chiens. Je le tuai, & sur le champ, dans la crainte que ce coup de fusil ne fît faire quelque sottise à mes gens, je revins auprès d'eux; &, par mes plaisanteries sur leurs terreurs paniques, ils purent juger que je ne me démontois pas aisément.

Le Porc-Epic se défend à merveille. Ses piquans le mettent à l'abri de toute atteinte. Lorsque le chien l'approche, celui-là prend sa belle, & se jette de côté sur lui : une fois touché, le chien ne revient plus à la charge. Il lui reste toujours dans les chairs quelques-uns des piquans : cela le décourage, & le fait fuir. Un de mes Hottentots fut incommodé pendant plus de six mois pour en avoir été blessé à la jambe.

M. Mallard, Officier du régiment de Pon-

dichery, au Cap de Bonne-Espérance, fut piqué en harcelant un de ces animaux : il s'en fallut peu qu'il ne perdît la jambe ; &, malgré tous les soins qu'on prit de sa personne, il souffrit cruellement pendant quatre mois entiers, dont il passa le premier dans son lit.

Au reste, le Porc-Epic est un excellent manger : on le voit avec plaisir sur les tables les mieux servies du Cap, lorsqu'il a été soigneusement fumé.

Après une heure & demie de marche, je fis halte ; mais nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour ramasser une bonne provision de sel sur les bords d'un Lac d'eau salée, qui se trouvoit dans notre chemin ; &, deux lieues plus loin, je pris les devans pour aller visiter une habitation que j'appercevois à notre gauche. Elle avoit été saccagée & brûlée par les Caffres : il n'en existoit plus que quelques pans de murs, tout noircis & calcinés par les flammes : image bien horrible dans le fond d'un désert !

Une heure après, je trouvai mon avant-garde arrêtée sur les bords du *Kouga* : nous y plantâmes le piquet.

Ce Kouga n'est à proprement parler qu'un ruisseau : encore l'eau n'y couloit presque pas : il n'en étoit resté que dans des creux où nous trouvâmes quantité de Tortues excellentes ; mais elles étoient très-petites ; la plus forte ne pesoit pas trois livres. Je fis faire, avant la nuit, un abattis de branchages pour former une espèce de parc autour de mes bêtes. Pendant ce temps-là, les femmes ramassoient de côtés & d'autres tout ce qu'elles pouvoient trouver de bois

ſec, afin d'alimenter pluſieurs feux qu'il étoit indiſpenſable de tenir allumés en divers endroits, dans la crainte d'être ſurpris, ſoit par les Caffres, ſoit par les Lions qui devenoient très-communs dans ce Canton. Nous y reſtâmes juſqu'au 20. Les vivres commençoient à manquer; j'eus le bonheur de tuer trois Buffles & deux Bubales.

Les bords du ruiſſeau me procurèrent quelques Pintades, abſolument ſemblables à celles d'Europe. En les faiſant bouillir long-temps, elles étoient très-bonnes; mais rôties ou ſur le gril, on ne pouvoit en tirer aucun parti. Elles étoient apparemment trop vieilles; je trouvai auſſi quelques eſpèces nouvelles de très-jolis oiſeaux; les Barbus entr'autres. J'en donnerai les Planches enluminées.

Nous remontâmes enſuite le Kouga dans l'ordre que nous avions obſervé juſqu'alors: il y avoit à peine une heure que nous marchions, que mon avant-garde qui s'étoit arrêtée, m'envoya dire qu'elle trouvoit des empreintes de pieds d'hommes. La peur leur perſuadoit à tous que c'étoient des pieds de Caffres: ils ne voyoient par-tout que Caffres. J'accourus; les traces ne me parurent pas bien fraîches: cependant, comme cette découverte devenoit très-ſérieuſe, je ſentis qu'il n'y avoit rien à négliger, ni temps à perdre pour ſe mettre en bon état de défenſe: je fis halte; &, tandis que tout le monde travailloit à parquer les Bœufs, & à ranger le camp, ſuivi de mes deux Chaſſeurs intrépides, je partis encore pour aller à la découverte. Nous ſuivîmes la trace pendant plus d'une heure.

Elle nous conduisit dans un endroit où nous trouvâmes les restes d'un feu qui n'étoit pas encore éteint, & quelques os de mouton fraîchement rongés. Il étoit très-évident que les Sauvages qui s'étoient arrêtés là, y avoient passé la nuit; mais à la vue des os rongés, j'avois bien de la peine à croire que ce fussent des Caffres, parce que cette nation n'élève point de bêtes à laine A la vérité, il étoit possible qu'ils en eussent ou pillé ou trouvé chez leurs ennemis. Dans l'incertitude où me jettoient mes réflexions, je résolus de pousser encore plus avant; enfin, las de parcourir & de battre la campagne, voyant que ces traces nous écartoient trop, & nous jettoient dans une route opposée à celle que nous devions tenir, nous rejoignîmes le camp. La nuit suivante fut assez tranquille; mais le jour survint avec un orage terrible; une pluie continuelle nous força de rester clos dans nos tentes, & le lendemain nous eûmes le désagrément de traverser quatorze fois de suite le malencontreux Kouga, qui, de quart-d'heure en quart-d'heure, venoit impitoyablement nous barrer le chemin, ne nous donnoit pas le temps de nous reconnoître, & sur toutes choses, faisoit danser horriblement nos voitures sur les cailloux roulans de son lit & les éclats de rocher qu'il charioit dans son cours. Ce manège fatiguant & répété tant de fois, nous força de passer la nuit près d'un petit torrent, appellé *Drooge-Rivier* (rivière sèche). Nos attelages étoient trop harrassés pour nous conduire plus avant, les circonstances ne nous permettoient pas non plus de songer à faire de grandes marches.

Il falloit trop de temps, lorſque nous arrivions, pour ranger le camp, s'occuper des ſoins & à la nourriture d'une centaine d'animaux, faire bouillir les marmites pour un nombre encore plus conſidérable de perſonnes, veiller à la ſûreté de tous ces individus, faire le bois pour les feux, & les entretenir toute la nuit : ces détails devenoient bien pénibles & pourtant indiſpenſables.

Ce ſoir-là, nos chiens s'aviſèrent de vouloir être nos pourvoyeurs. Le Pays étoit rempli de Pintades ; au coucher du ſoleil, tous ces animaux s'étoient perchés par centaines pour paſſer la nuit ſur les arbres qui nous environnoient. Ils faiſoient un caquetage continuel & déſagréable ; mais il ſervit du moins à quelque choſe, & les oiſeaux mal-adroits ſe décelèrent eux-mêmes ; car nos chiens, qui les entendoient, ſe mirent à courir & à aboyer aux pieds des arbres. Les Pintades auroient bien voulu fuir ; mais la peſanteur de leur corps & la trop petite envergure de leurs aîles, ne leur permettant pas de prendre leur vol de deſſus les arbres ; obligés pour cela de courir & de s'élancer de la terre, c'eſt dans ce moment que nos chiens les attendoient au paſſage, & les démontoient d'un coup de dent. Cette façon de chaſſer nous procura de ces animaux en quantité, ſans qu'il nous en coutât une ſeule charge de poudre. Le lendemain, je voulus employer le même manège ; mais les Pintades mieux inſtruites par le ſort de la veille, ne deſcendirent point. Au reſte, un ſeul coup de fuſil produiſit tout l'effet que j'en avois eſpéré.

Pendant la nuit, quelques Lions ſe firent entendre dans le lontain.

Le 23, après ſix heures de marche, nous arrivâmes à une grande & belle rivière, le *Sondag*. Elle étoit à plein bord ; le temps tournoit à la pluie ; la crainte d'être encore arrêtés par un débordement, nous fit prendre le parti de traverſer ſur des radeaux ; je fis couper le bois néceſſaire pour cette conſtruction, & même celui qu'il nous falloit pour l'entourage ordinaire de nos beſtiaux, lorſque nous ſerions campés : après quoi je fis embarquer nos voitures pièce à pièce, tous les effets & la moitié de mon monde. Ils allèrent camper de l'autre côté de la rivière, ſous la conduite de Swanepoël. Les beſtiaux paſſèrent à la nage comme ils avoient fait dans les occaſions précédentes ; &, le jour ſuivant, avec le reſte de la troupe & des effets, je traverſai à mon tour le torrent ſur mon radeau. Les préparatifs, l'exécution, & le rétabliſſement de toutes choſes, nous occupèrent juſqu'au dernier du mois.

Dans l'intervalle, je m'étois procuré pluſieurs oiſeaux ; j'avois fait ſaler pluſieurs Coudous ; mais j'avois failli perdre mon pauvre Keès. Ce détail fera mieux connoître que tout ce que je pourrois dire, ma manière uniforme & ſimple de paſſer mes jours.

J'étois prêt de dîner, & je dreſſois ſur un plat, des harricots ſecs que je venois de fricaſſer, lorſque j'entendis tout-à-coup le ramage d'un oiſeau que je ne connoiſſois pas. J'eus bientôt oublié & la cuiſine & le dîner. Je prends mon fuſil, & m'élance hors de ma tente. Je re-

viens au bout d'un quart-d'heure, ſatisfait de ma courſe, & tenant mon oiſeau à la main : je fus grandement ſurpris en rentrant, de ne plus trouver une ſeule fève ſur ma table : c'étoit un tour de Keès ; mais je l'avois ſi bien étrillé la veille pour m'avoir volé mon ſouper, que je ne concevois pas qu'il l'eût ſi-tôt oublié, ou qu'il eût mis ſi peu d'intervalle entre la punition & ce nouveau délit. Cependant il avoit diſparu ; comme il attendoit toujours la nuit pour ſe remontrer, lorſqu'il avoit fait quelque ſottiſe, je ſavois bien qu'il ne pourroit m'échapper. C'étoit ordinairement à l'heure de mon thé qu'il ſe gliſſoit ſans bruit, & venoit ſe mettre près de moi à ſa place accoutumée, avec l'air de l'innocence, & comme s'il n'eût jamais été queſtion de rien. Ce ſoir-là, il ne reparut pas ; &, le lendemain, perſonne ne l'ayant vu, je commençai à prendre de l'inquiétude, & à craindre qu'il n'eût diſparu tout-à-fait. J'en aurois été d'autant plus déſolé, qu'en outre qu'il m'amuſoit ſans ceſſe, il m'étoit réellement fort utile, & me rendoit des ſervices que je n'aurois pu remplacer par d'autres ; mais, au troiſième jour, un de mes gens qui revenoit de chercher de l'eau, m'aſſura qu'il l'avoit vu rôder dans le voiſin ; mais que le drôle s'y étoit enfoncé, dès qu'il l'avoit apperçu. Je me mis auſſi-tôt en campagne ; je battis avec mes chiens tous les environs. Tout d'un coup, j'entends un cri pareil à celui qu'il faiſoit toujours lorſqu'il me voyoit arriver de la chaſſe, & que je n'avois pas voulu l'emmener avec moi. Je m'arrête, je cherche des yeux ; enfin, je l'apperçois qui ſe cachoit à moitié derrière une groſſe

branche dans l'épaiſſeur d'un arbre. Je l'appelle amicalement, je l'engage par toutes ſortes de bonnes paroles à deſcendre, & à venir à moi. Il ne s'en fie point à ces ſignes de mon amitié & de la joie que me cauſoit ſa rencontre ; il me force à grimper ſur l'arbre pour l'aller chercher. Il ne fuit pas, & ſe laiſſe prendre. Le plaiſir & la crainte ſe peignoient alternativement dans ſes yeux ; il les exprimoit par ſes geſtes. Nous rejoignîmes mon camp. C'eſt là qu'il attendoit ſon ſort, & ce que je déciderois de lui. J'aurois bien pu le mettre à l'attache ; mais c'étoit m'ôter l'agrément de cette jolie bête : je ne le maltraitai même pas, & voulus être généreux avec lui. Une correction de plus ne l'auroit point changé : peut-être en avoit il plus d'une fois eſſuyé mal-à-propos ; car ſa réputation, qui prêtoit aſſez les couleurs de la vraiſemblance aux rapports qu'on me faiſoit contre lui, lui nuiſoit beaucoup dans mon eſprit, & me rendoit injuſte, ſur-tout quand j'avois de l'humeur. On avoit mis ſouvent ſur ſon compte, bien des petits vols de friandiſe, dont mes Hottentots eux-mêmes avoient problablement touché la valeur, & dont le pauvre Keès n'avoit ſans doute été que le prête-nom.

Le Sondag eſt un fleuve qui prend ſa ſource dans de hautes montagnes preſque toujours couvertes de neiges : ce qui les a fait nommer *Sneuw-Bergen* (montagnes de neige). Je les avois au nord ſur ma gauche. Le fleuve, groſſi par différentes petites rivières qui ſe joignent à lui, va ſe jetter & ſe perdre dans la mer, à dix lieues de l'endroit où j'étois.

Le premier Octobre, nous reprîmes notre route dans l'ordre accoutumé. Après ſept heures de marche, nous nous repoſâmes un moment ſur les ruines d'une habitation délaiſſée comme l'autre, & non moins triſte & lugubre. A quatre heures du ſoir, nous nous arrêtâmes à une mare d'eau. Nous fûmes bien heureux, cette nuit-à, d'avoir de grands feux. Quelques Hiennes & deux Lions nous vinrent viſiter, & mirent tous nos beſtiaux en déſordre. Nous paſſâmes toute la nuit ſur pied. Il ne fallut rien moins que nos décharges bruyantes & non interrompues, pour parvenir à les éloigner, tant ils montroient d'acharnement !

A la pointe du jour, nous vîmes une ſi grande quantité de Gazelles *Spring-Bock*, que je réſolus d'employer la journée entiere à en faire la chaſſe. Nos proviſions commençoient à manquer, & demandoient à être renouvellées plus ſouvent. C'étoit parmi tout mon monde une conſommation de viandes dont on ne ſauroit ſe faire une juſte idée. En conduiſant une horde entière, & tous leurs animaux, j'avois pris un ſurcroît d'embarras conſidérable, & qui m'effrayoit quelquefois. Nous fûmes aſſez heureux de tuer ſept de ces Gazelles. Quoique cette eſpèce ſoit leſte à la courſe, à cheval on les joint facilement. Raſſemblées ordinairement en troupe, & ſerrées comme des moutons, elles ſe nuiſent mutuellement : ce qui ralentit beaucoup leur marche. Une ſeule balle bien ajuſtée, peut en traverſer deux, quelquefois trois, & plus encore.

Le jour d'après, nous fîmes une marche forcée ; nous avions eu de mauvaiſe eau la veille ; il falloit, pour s'en procurer de plus fraîche,

rencontrer un bras du Sondag. Nous le trouvâmes heureusement à quatre heures. Nos Bœufs étoient rendus. Ils avoient travaillé par une chaleur étouffante. Je craignois qu'il n'en mourût quelques-uns, malgré qu'on eût eu la précaution de renouveller plusieurs fois les attelages. Le 4, nous quittâmes tout-à-fait le fleuve, & ne fîmes, ce jour-là, que trois lieues, tant la chaleur étoit insupportable : nos Bœufs se sentoient encore de la veille.

Le 5, nous nous mîmes en route, dès trois heures du matin. A sept heures, nous trouvâmes encore une habitation abandonnée. Les propriétaires, sans doute, pressés par la peur, ne s'étoient pas donné le temps de mettre aucun de leurs effets à l'abri du pillage. A l'aspect de cette habitation demeurée entière, & qui ne portoit aucune empreinte du feu, il me sembla que les habitans avoient pris l'épouvante mal-à-propos. Je fus curieux d'entrer dans cette maison. Je ne m'étois pas trompé. Nous n'apperçûmes aucun dérangement dans les meubles. Chaque ustensile étoit à sa place. Je ne permis pas qu'on touchât aux effets, même les plus indifférens : seulement, comme la chaleur continuoit d'être excessive, je fis halte à l'ombre de cette maison, & nous nous reposâmes un peu. Vers le soir, je délogeai, & nous entreprîmes une marche de quatre heures.

Le lendemain nous passâmes encore à travers deux habitations simplement désertées comme celle de la veille, & dans le même état. Je ne voulus pas arrêter. Quatre heures de marche nous mirent sur les bords de la petite ri-

vière *Vogel* (l'Oiſeau) : nous fîmes halte, parce que mes Bœufs avoient encore manqué d'eau, & preſque de nourriture. A midi le temps s'obſcurcit un peu, & d'aſſez gros nuages nous déroboient entièrement la vue du ſoleil. Je profitai de cette heureuſe circonſtance pour avancer de plus en plus ; nous eſpérions gagner *Agter-Bruyntjes-Hoogte* ; mais parvenus au pied de ces montagnes, une mare d'eau qui ſe trouvoit là, nous engagea d'y camper : nous n'étions rien moins qu'aſſurés d'en rencontrer une autre.

Pendant la nuit, nos feux furent apperçus par des Hottentots Sauvages. Comme ces gens s'approchoient de nous pour nous reconnoître, ils furent éventés par nos Chiens, qui nous donnèrent l'éveil, & qui courant au qui-vive, aboyoient & ſe démenoient horriblement. Pour cette fois, une partie de mon monde, perſuadé que nous étions inveſtis par les Caffres, (la peur, je le répète, leur faiſoit voir par-tout des Caffres,) propoſa de laiſſer le camp, & de ſe mettre à l'abri dans les buiſſons, comme ſi nous euſſions été en plus grande ſûreté, ſéparément cachés dans de miſérables taillis, que réunis en corps, bien armés & déterminés. Klaas & moi, nous étions furieux. Le vénérable Swanepoël ſe joignit à nous pour remonter ces cœurs efféminés ; & quelque dût être l'événement, il jura qu'il s'attachoit à moi, & donneroit pour ma défenſe juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang. Au milieu de ces diſcours & des lâches irréſolutions du reſte de ma troupe, une voix ſe fit entendre, qui ſupplioit en Hollandois inintelligible, de rappeller les Chiens : ce que l'on fit à l'inſtant.

Lorſque je me fus aſſuré que ces gens n'étoient que des Hottentots, je leur permis d'approcher. Ils parurent au nombre de quinze hommes, pluſieurs femmes, & quelques enfans.

Ils s'étoient mis en route pour s'éloigner du feu de la guerre. Je fus prévenu par eux que, lorſque j'aurois franchi la montagne, je trouverois encore pluſieurs habitations déſertes; ils m'expliquèrent comment les propriétaires de ces habitations éparſes, s'étoient aſſemblés dans une ſeule pour être en force contre l'ennemi; mais que leur parti étoit pris d'abandonner tout-à-fait le pays & leurs poſſeſſions, pour ſe rapprocher des Colonies Hollandoiſes, attendu que les Caffres étoient à l'heure même en campagne, & juroient de n'en pas laiſſer ſubſiſter une ſeule.

Je paſſai la nuit en conférences de cette nature, & j'appris de ces gens tout ce que je voulus ſavoir. Je pouvois d'autant moins me déterminer à regarder les Caffres commes des bêtes féroces altérées de ſang, qui n'épargnoient ni l'âge, ni le ſexe, ni leurs voiſins, que je connoiſſois aſſez bien les Colons pour ſuſpecter leur foi, & rejetter ſur eux une partie des horreurs dont ils affectoient ſans ceſſe de ſe plaindre. Et pourquoi mêler dans ces guerres affreuſes, un peuple auſſi doux que le Hottentot, & qui mène une vie à la fois ſi paiſible & ſi précaire, s'il n'y avoit pas eu dans le reſſentiment des Caffres, une cauſe cachée bien digne de toute leur vengeance? Le Caffre lui-même n'eſt point un peuple méchant. Il vit, comme tous les autres Sauvages de cette partie de l'Afrique, du ſimple produit de ſes beſtiaux, ſe nourrit de laitage,

ſe couvre de la peau des bêtes : il eſt comme les autres, indolent par ſa nature, plus guerrier par les circonſtances ; mais ce n'eſt point une Nation odieuſe, & dont le nom ſoit fait pour inſpirer la terreur. Je voulus donc m'inſtruire à fond des motifs & des commencemens de ces guerres atroces qui troublent ainſi le repos des plus belles contrées de l'Afrique. Ces bonnes gens qui s'étoient livrés à moi avec tant de confiance, s'ouvrirent également ſans réſerve. Ils m'apprirent, en effet, que les vexations & la cruelle tyrannie des Colons, étoient l'unique cauſe de la guerre, & que le bon droit étoit du côté des Caffres : ils m'apprirent que les Boſſiſmans, eſpèce de vagabonds déſerteurs, qui ne tiennent à aucune Nation, & ne vivent que de rapines, profitoient de ce moment de trouble pour piller indiſtinctement & Caffres & Hottentots & Colons ; qu'il n'y avoit que ces miſérables qui euſſent pu engager les Caffres à comprendre dans la proſcription générale tous les Hottentots, qu'ils regardoient comme des eſpions attachés aux Blancs, & dont ceux-ci ne ſe ſervoient que pour leur tendre des pièges plus adroits. Ce dernier trait n'étoit pas dénué de fondement, mais ne pouvoit, dans aucun cas, s'étendre aux Hordes les plus éloignées. Ainſi l'innocent ſuivoit le ſort du coupable. Eh! comment des Sauvages euſſent-ils été capables de faire d'eux-mêmes une diſtinction que les Peuples civiliſés ne font pas! Ils m'apprirent enfin que les Caffres s'étoient procuré quelques armes à feu, enlevées dans ces habitations ravagées, ou dérobées à ces Hottentots-Colons ſurpris à la découverte.

Je fus instruit enfin, dans le plus grand détail, de tout ce qui s'étoit passé, des attaques, des combats qui s'étoient donnés, & dans lesquels, tout en faisant de grands ravages, les Caffres cependant avoient toujours eu le dessous: ce qui ne me parut pas étonnant : la Sagaye, leur arme la plus meurtrière, & qu'ils manient avec la plus grande adresse, ne sauroit soutenir la comparaison avec nos armes à feu, employées par des Chasseurs qui ne manquent jamais leur coup. Tout ce que j'apprenois m'intéressoit fort; la plus légère circonstance ne pouvoit m'être indifférente ; je me trouvois engagé, pour mon propre compte, dans les événemens & les hasards de cette guerre, puisque j'étois actuellement, pour ainsi dire, sur le champ de bataille, & que je touchois au moment où, navré jusqu'au fond de l'ame du spectacle affligeant que j'avois incessamment sous les yeux, pénétré du plus ardent desir de rendre service à des infortunés que je ne connoissois point, que je n'avois jamais vus, que je ne reverrois jamais, mais dont le triste sort excitoit ma compassion, j'allois, si tout ce monde eût voulu me suivre, traverser cinquante lieues de la Caffrerie, au risque de tout ce qui auroit pu m'en arriver, & rétablir à jamais le calme dans ces contrées malheureuses. Je ne fus secondé par personne; le Ciel même eût été impuissant contre la terreur de ceux qui marchoient à ma suite; mais je couvrirai d'opprobre, avec bien plus de justice, les lâches Colons que j'allai chercher deux jours après, pour l'indigne manière dont le Chef osa colorer son refus de m'aider dans une expédition,

tion, qui certes auroit réuffi, & faifoit le plus grand honneur à l'humanité.

Un nouveau malheur arrivé depuis peu dans ces lieux funeftes, m'enhardiffoient encore, & venoit échauffer mon imagination. On me dit qu'il n'y avoit pas fix femaines qu'un Navire Anglois avoit fait naufrage à la côte; que, parvenue à terre, une partie de l'équipage étoit tombée entre les mains des Caffres, qui l'avoient exterminée, à l'exception de quelques femmes qu'ils s'étoient cruellement réfervées; que tous ceux qui avoient échappé vivoient errans fur le rivage, dans les forêts, où ils achevoient de périr miférablement. On comptoit parmi ces infortunés, plufieurs Officiers François prifonniers de guerre, qu'on renvoyoit en Europe.

Combien je me fentis tourmenté par ces détails affligeans! D'après tous les renfeignemens que purent me donner ces nouveaux venus, je jugeai, en m'orientant, que de l'endroit où j'étois, je ne devois pas avoir plus de cinquante lieues jufqu'au vaiffeau. Je roulois mille projets dans ma tête; j'inventois mille moyens de fecourir des infortunés, dont la fituation étoit fi déplorable. Tout mon monde fe révolta contre ma propofition. Ni prières, ni menaces ne firent effet fur leurs efprits. Le récit de cette aventure leur avoit fait des impreffions bien différentes: une rumeur foudaine fe répandit dans tout mon camp. Si, fecondé par deux ou trois de mes braves, je n'en avois impofé, par mes geftes & ma contenance déterminée, à ces miférables, j'euffe infailliblement péri la victime de leur fédition. Je fis trembler l'un d'eux, en

lui appuyant le piſtolet ſur le front. Mais je ne pus rien gagner. La Horde qui marchoit à ma ſuite me dit, ſans préambule, qu'elle étoit LIBRE, & ne voyoit point en moi ſon chef; qu'à l'inſtant elle alloit rétrograder, avec les quinze Hottentots récemment arrivés; & juſqu'à mes propres gens, qui me ſignifièrent d'un ton hardi, qu'ils n'étoient point d'humeur à ſe faire écharper par des milliers de Caffres, tous enſemble avec des cris, me déclarèrent affirmativement qu'ils ne me ſuivroient pas, & qu'ils alloient plutôt ſur le champ ſe remettre en route pour les Colonies. Je tenois toujours ferme, & leur fis tête juſqu'à la fin. Mes repréſentations, les inſtances de mon Klaas n'en ébranlèrent que deux, qui conſentirent à ſe haſarder avec moi. Le vieux Swanepoël en étoit un; mais que pouvions-nous faire à nous quatre! Vainement je remontrai à ces Savages, de quelle ingratitude ils payoient la complaiſance que j'avois eue de les laiſſer venir avec moi; qu'ils oublioient bien vîte les ſoins, les vivres & la protection que je leur avois accordés: vainement je leur dis que je les tenois tous pour des traîtres, des lâches, & mes ennemis plus odieux que les Caffres; je ne fis que redoubler leur crainte, & leur inſpirer de la haine contre moi-même: l'épouvante s'étoit aſſiſe au milieu d'eux; je la liſois ſur tous les fronts. Je pris le parti de me taire; la nuit s'avançoit: après avoir recommandé la plus ſévère garde, j'allai m'enfermer dans ma tente. On m'avertit, au point du jour, que ces Etrangers délogeoient, entraînant leurs femmes, leurs enfans, leurs beſtiaux, tous leurs

effets après eux. Je défendis qu'on leur dît un ſeul mot d'adieu ; & moi-même, ſans perdre de temps, je donnai l'ordre pour le départ, & me mis en route de mon côté. En quatre heures, nous traverſâmes la montagne d'Agter-Bruyntjes-Hoogte ; puis rafraîchis par un orage, qui ſembloit arriver à ſouhait, après quatre autres heures, nous campâmes pour paſſer la nuit. Nous vîmes toujours chemin faiſant quelques habitations déſertes, dont les propriétaires, ſans doute, étoient du nombre des confédérés. Le ſol, dans cet endroit, me parut généralement bon, les montagnes étoient couvertes de beaux & grands arbres, les plaines parſemées de Mimoſa-Nilotica, regorgeoient de Gazelles & de Gnous : ces derniers animaux, quoique très-bons à manger, ſont cependant inférieurs aux autres Gazelles.

Par tous les renſeignemens que j'avois pris des quinze Hottentots qui avoient ſoulevé la Horde, & me l'avoient enlevée, j'eſtimois que je ne devois pas être loin de l'endroit où tous les Colons s'étoient raſſemblés. Je me flattois ſans ceſſe, de trouver parmi eux, quelques gens de bonne volonté, qui, goûtant mes projets de pacification auprès des Caffres, & l'eſpoir de ſecourir de malheureux naufragés, s'y livreroient de bonne grace, & s'empreſſeroient de me ſeconder. L'image de ces infortunés me ſuivoit par-tout. Quel devoit être l'affreuſe ſituation des femmes, condamnées à traîner ainſi leurs jours dans les horreurs & tous les déchiremens du déſeſpoir ? Cette idée ne déſemparoit pas mon imagination, & m'attachoit de plus en plus à mon projet. Le déſir de leur rendre la liberté,

& de les ramener avec moi, m'étourdiſſant de plus en plus ſur les obſtacles, ne me laiſſoit voir que la poſſibilité du ſuccès: combien j'étois impatient d'arriver chez cette Horde de Colons!

Dès le lendemain, après trois heures d'une marche entrepriſe au point du jour, je découvris enfin l'habitation tant déſirée! Du plus loin que ces gens m'apperçurent, je les vis tous s'aſſembler & ſe groupper devant la maiſon; leurs mouvemens, leurs déplacemens, l'attention avec laquelle ils tournoient tous enſemble leurs regards vers moi, me faiſoient aſſez comprendre qu'ils ne me voyoient pas ſans allarme, & que mon convoi ſur-tout les inquiétoit fortement. Je piquai des deux; & les abordant avec politeſſe, je me fis connoître, & déclinai mon nom. J'affectai de ne marcher qu'avec l'autorité de la puiſſance Hollandoiſe, à qui j'avois des comptes à rendre de mes découvertes. Cette fin de mon diſcours très-circoncis parut leur en impoſer; ils m'accueillirent alors avec les démonſtrations de la plus grande joie, & me témoignèrent combien ils étoient enchantés de me voir. Ils m'avouèrent que ma barbe les avoit intrigués (elle avoit alors onze mois de crue); qu'ils n'avoient ſu, non plus, que penſer de mes armes, de mes chariots, de mon grand cortège; qu'ils avoient ſouvent ouï parler de moi; qu'on leur avoit conté cent cataſtrophes où j'avois failli perdre la vie; mais qu'on les avoit aſſurés, en dernier lieu, qu'un vaiſſeau que j'avois trouvé à l'ancre, dans la baie Blettemberg, m'avoit conduit à l'iſle Bourbon; qu'ainſi ils n'avoient eu garde, en me voyant arriver, de croire que

ce fût moi. Après avoir essuyé cent questions auxquelles on ne me donnoit pas le temps de répondre, je leur déclarai les motifs qui m'avoient conduit vers eux, & la résolution que j'avois prise de pénétrer dans le fond de la Caffrerie. Je ne leur cachai pas combien j'étois surpris de ce que jusqu'à ce moment, ils n'avoient point encore tenté de sauver les malheureux Européens, dont ils n'ignoroient pas le sort; que j'espérois trouver parmi eux des hommes de bonne volonté, qui se détacheroient pour venir avec moi vers la côte sur laquelle avoit péri leur vaisseau; qu'il ne falloit pas douter que le Gouvernement Hollandois ne récompensât glorieusement les auteurs d'une si belle entreprise; &, pour les déterminer d'autant plus, je ne manquai pas d'ajouter que, parmi les effets du vaisseau qui étoient encore en partie sur la côte, chacun d'eux trouveroit l'avantage de se procurer à peu de fraix mille aisances pour le reste de ses jours. Cette raison parut les ébranler un moment; mais j'en augurai mal, quoiqu'ils s'empressassent de me répondre que, si les choses étoient telles que je les leur dépeignois, il n'y avoit rien de si juste que d'aller au secours de ces malheureux, qui, dans le fond, étoient, disoient-ils, leurs freres, leurs semblables.

Le plus rusé, comme le plus lâche de la troupe, ne prenant de mon discours que ce qui intéressoit sa cupidité, ajouta, pour les autres, qu'il étoit trop probable que les Caffres avoient déja dépouillé le vaisseau, & en avoient enlevé ce qu'il y avoit de meilleur; qu'on n'y trouveroit peut-être rien, ou si peu de chose, qu'on n'en rap-

porteroit pas de quoi compenſer les fraix & les riſques d'un pareil voyage ; & qu'ils laiſſeroient, pendant leur abſence, leurs femmes & leurs enfans expoſés à être maſſacrés par les Caffres.

Je ſentois intérieurement qu'il n'y avoit rien qui pût les tenter dans cette expédition : ils ne pouvoient enlever beaucoup de beſtiaux ennemis ; car, après s'en être partagé plus de vingt mille depuis le commencement des hoſtilités, il ne devoit pas en reſter beaucoup à ces Sauvages, qui, pour conſerver ceux qu'ils avoient réchappés du pillage, les avoient retirés fort avant dans l'intérieur de leurs terres.

Je fis tous mes efforts pour combattre les raiſonnemens de cet homme, & lui dis aſſez de fois qu'il oublioit ſur toutes choſes les malheureux pour qui j'étois venu ſolliciter des ſecours. Mais il avoit entraîné ſes camarades ; & dès-lors aucun d'eux ne montra le moindre penchant à me ſeconder. N'ayant plus à compter ſur des profits, il ne falloit plus compter ſur leur aſſiſtance.

J'aurois vainement tenté plus long-temps de les ébranler ; je me répandis en imprécations. Je les menaçai de toute l'animadverſion du Gouvernement ; je leur ſouhaitai des nuées de Caffres autour de leur habitation ; &, dans la crainte que leur exemple n'influât juſques ſur les miens, parmi leſquels j'en trouvois quelques-uns qu'un peu d'obéiſſance & d'amitié attachoit encore à ma perſonne, je m'éloignai ſur le champ, & me remis en route.

J'avois remarqué qu'ils étoient renforcés par une troupe aſſez nombreuſe de Métis Hottentots. Cette première eſpèce eſt courageuſe, en-

treprenante, tient plus du Blanc que du Hottentot, qu'il regarde au-deſſous de lui. Ils avoient toujours été les premiers à marcher contre les Caffres, & s'étoient ſignalés dans toutes les rencontres. Cela me fit naître l'idée de laiſſer en-arrière trois de mes gens, avec ordre de ſe faufiler parmi eux, & de faire en ſorte d'en engager quelques-uns à me ſuivre, ſur-tout ceux qui connoiſſoient le pays & la langue des Caffres. Je les inſtruiſis comme il faut, avant de les laiſſer partir; & voulant me rendre au-delà de la rivière *Klein-Vis*, je la leur aſſignai pour rendez-vous. J'y arrivai, en trois heures de temps, par de très-mauvais chemins, & je fis halte après l'avoir traverſée. Il fallut y coucher pour attendre le retour de mes gens, & des nouvelles du ſuccès de leur négociation. J'avois vu quelques empreintes de Lions; je me précautionnai contre les ſurpriſes de ces animaux, autant que contre celles des Caffres. Je n'aurois pas eu beaucoup d'inquiétude ſur le compte de ces derniers, s'il m'eût été poſſible de trouver un moyen de leur faire ſavoir que je n'étois ni de la nation, ni de l'avis, ni du nombre de leurs perſécuteurs; mais ils pouvoient tomber à l'improviſte ſur mon camp, & y cauſer bien du dommage, avant que nous nous fuſſions expliqués. Cette conſidération m'engagea à choiſir, pour cette fois, contre ma coutume ordinaire, une élévation dont la vue s'étendît un peu loin. J'y fis dreſſer ma tente, ranger mes chariots & toutes mes bêtes : puis, à quelques pas de là, je fis conſtruire quelques fauſſes huttes; enſuite nous allâmes placer ma tente canonnière à

une portée de fusil de ce camp ; je la fis masquer avec des branches d'arbre, pour qu'elle ne fût point apperçue. C'étoit là que je comptois passer la nuit avec tous mes gens. Par cette manœuvre, je donnois le change à l'ennemi. S'il se fût en effet présenté, croyant me surprendre dans mon camp, il s'y seroit à coup sûr jetté à corps perdu : c'est alors que j'aurois eu le temps d'arriver sur lui, & de le surprendre à mon tour.

La nuit ne fut pas tranquille. Nos chiens nous donnèrent beaucoup d'inquiétude, & nous ne dormîmes point.

A la pointe du jour, je vis arriver de loin mes trois Hottentots ; ils amenoient avec eux trois Etrangers. L'un nommé *Hans*, fils d'un Blanc & d'une Hottentote, avoit presque toujours vécu parmi les Caffres : il en parloit facilement la langue ; quelques verres d'eau-de-vie d'Orléans que j'avois en réserve, m'eurent bientôt gagné toute sa confiance, & je lui fis conter tout ce qu'il savoit sur les affaires présentes. Ce qu'il m'apprit me confirma dans l'opinion que les Caffres, en général, sont pacifiques & tranquilles ; mais il m'assura que continuellement harcelés, volés & massacrés par les Blancs, ils s'étoient vus forcés de prendre les armes pour leur défense. Il me dit que les Colons publioient par-tout que cette Nation étoit barbare & sanguinaire, afin de justifier les vols & les atrocités qu'ils commettoient journellement contre elle, & qu'ils tâchoient de faire passer pour représailles ; que, sous prétexte qu'il leur avoit été enlevé quelques bestiaux, ils avoient

ſans diſtinction d'âge & de ſexe, exterminé des Hordes entières de Caffres, dérobé tous leurs Bœufs, ravagé leurs campagnes; que cette méthode de ſe procurer des beſtiaux leur paroiſſant plus abrégée que celle d'en élever eux-mêmes, ils en uſoient avec tant d'indiſcrétion, que, depuis un an, ils en avoient partagé plus de vingt mille, & qu'ils avoient impitoyablement maſſacré tout ce qui s'étoit préſenté pour les défendre. Hans m'aſſura avoir été témoin d'une anecdote que je place ici comme il me la raconta.

Une troupe de Colons venoit de détruire une bourgade de Caffres; un jeune enfant d'environ douze ans s'étoit ſauvé, & ſe tenoit caché dans un trou : il y fut malheureuſement découvert par un homme du détachement des Colons, qui, le voulant garder comme Eſclave, l'emmena au camp avec lui. Le Commandant qui le trouvoit à ſon gré, déclara qu'il prétendoit s'en emparer. Celui qui l'avoit pris refuſoit obſtinément de le rendre : on s'échauffa des deux côtés. Le Commandant alors, outré de colère, & comme un forcené, courant à l'innocente victime, crie à l'adverſaire : » Si je ne puis l'avoir, il ne ſera pas non plus pour toi ". Au même inſtant, il lâche un coup de fuſil dans la poitrine du jeune enfant, qui tombe mort.

J'appris encore que pluſieurs fois pour s'amuſer, ces ſcélérats avoient placé leurs priſonniers à une certaine diſtance, & diſputoient d'adreſſe entr'eux à qui tireroit le mieux au blanc. Je ne tarirois pas ſi je voulois rapporter en détail les atrocités révoltantes qu'on ſe permet chaque jour contre ces malheureux Sauvages ſans

protections & sans appui. Des considérations particulières & de puissans motifs me ferment la bouche ; &, d'ailleurs, qu'est-ce que la réclamation d'un Particulier sensible contre le despotisme & la force ? Il faut gémir, & savoir se taire. J'en dis assez pour faire connoître ce que sont les Colons dans cette partie de l'Afrique, que l'inertie du Gouvernement abandonne à leurs propres excès, & craindroit même de punir. C'est-là que se commettent toutes les horreurs inventées par l'enfer ; c'est dans un Etat républicain qui se distingue plus qu'aucun autre par la simplicité de ses mœurs & son esprit philantropique, c'est-là que l'iniquité la plus coupable demeure impunie, parce qu'on ne daigne pas étendre ses regards au-delà des objets dont on est environné. Si quelquefois le Gouverneur reçoit quelques nouvelles de ces déportemens affreux, la distance, le temps qu'il faut pour qu'elles arrivent jusqu'à lui, d'autres raisons peut-être qu'il est prudent de ne point approfondir, les amènent à la Ville tellement déguisées ou dénaturées, qu'elles sont à peine le sujet des conversations du jour.

Un Colon arrive de deux cents lieues loin ; il se plaint au Gouverneur que les Caffres lui ont enlevé tous ses bestiaux ; il demande un *Commando*, c'est-à-dire la permission d'aller, avec le secours de ses voisins, reprendre le vol qu'on lui a fait. Le Gouverneur ne présume pas la ruse, ou feint de n'y rien comprendre ; il adhère à tous les faits exposés dans la requête qu'on lui met sous les yeux ; il ne voit rien que d'équitable dans la demande de l'imposteur.

Les informations préalables exigeroient de trop longs délais ; elles feroient pénibles, embarraffantes. Une permiffion eft fi facile à donner ! elle coûte fi peu ! c'eft un mot ! On écrit ce mot fatal ; & l'on ne fe doute pas qu'il eft l'arrêt de mort d'un millier de Sauvages, qui n'ont ni la même défenfe, ni les mêmes reffources. Le monftre qui trompe ainfi la religion du Gouverneur, s'en retourne fatisfait au milieu des complices de fa cupidité, & donne à fon Commando toute l'extenfion qui convient à fes intérêts. C'eft un nouveau maffacre qui n'eft que le fignal de plufieurs autres boucheries ; car, fi les Caffres ont eu l'audace de récupérer par force ou par adreffe, les beftiaux qu'on leur avoit enlevés, en vertu de cet ordre qui vient d'être furpris au Gouvernement, & qui n'aura de fin que lorfqu'il n'y aura plus de victimes, à quel affreux carnage les Colons ne fe livrent-ils pas !

C'eft ainfi qu'a continué cette guerre, ou plutôt ce brigandage, pendant tout le temps de mon féjour en Afrique. Ce ne font point des fpéculations de commerce, ni l'amour d'aucun fervice qui m'ont conduit au Cap : l'impulfion feule de mon caractère, & le défir de connoître des chofes nouvelles ont dirigé mes pas dans cette partie du monde. J'y fuis arrivé libre & dans toute l'indépendance du génie. Je fuis plus familiarifé avec l'intérieur du Pays & les Nations étrangères qui l'habitent, qu'avec aucune des Colonies du Cap, & le Cap lui-même que je n'ai guères connu que dans mes retours. Nul intérêt perfonnel ne me fera foupçonner de partialité. Mais j'ai vu que, par toute forte de rai-

ſons, l'œil prévoyant de la Politique s'eſt ouvert trop tard ſur les établiſſemens qui ſe ſont éloignés, & s'éloignent encore tous les jours de la Métropole; j'ai vu que toute l'autorité d'un Gouverneur ne s'étend pas aſſez loin pour arrêter juſques dans leur ſource les déſordres affreux qui ſe perpétuent & ſe multiplient dans l'intérieur du Pays. S'il arrivoit que, continuellement vexés, les Caffres fiſſent jamais cauſe commune avec les Nations voiſines qui commencent auſſi à ſe plaindre des Colonies, leur réunion cauſeroit certainement les plus grands troubles. Et qui ſait à quel point s'arrêteroit une ſemblable confédération qui auroit en même-temps des droits impreſcriptibles à défendre, & d'anciennes injures à venger? Le Gouvernement a plus d'un moyen de prévenir ces malheurs; mais il eſt temps de les mettre en œuvre, le danger croît par le retard. N'eſt-il pas arrivé qu'un Gouverneur, inſtruit un jour d'une vexation cruelle exercée contre les Sauvages, fit vainement ſommer celui qui en étoit l'auteur, de venir au Cap rendre compte de ſa conduite? Le coupable ne daigna pas même répondre à l'ordre qu'on lui ſignifia; il continua de plus en plus à tourmenter & à piller comme il l'avoit toujours fait, & ſa déſobéiſſance n'eut aucune ſuite, & fut même bientôt oubliée.

Un jour que je m'entretenois de ces abus avec quelques Colons, pluſieurs d'entr'eux me dirent qu'ils avoient plus d'une fois reçu de pareils ordres du Gouverneur, auxquels ils ne faiſoient aucune attention. Je mis un peu trop de chaleur dans cette diſpute, & leur répartis que

j'étois étonné que, dans ces circonſtances, le Gouverneur ne fît pas accompagner ſes ordres par un détachement, qui, en cas de refus, enleveroit le coupable, & le conduiroit ſous bonne eſcorte à la Ville. „ Savez-vous bien, me dit „ l'un d'eux, ce qui réſulteroit d'une pareille „ tentative? Nous ſerions tous dans un moment „ aſſemblés, nous tuerions la moitié de ſes Sol- „ dats, nous les ſalerions, & les renverrions par „ ceux qu'on auroit épargnés, avec menaces „ d'en faire autant de quiconque oſeroit ſe pré- „ ſenter dans la ſuite ". Telle fut ſa réponſe, à laquelle je n'aurois trouvé pour le moment qu'une réplique inutile. Un Peuple de ce caractère ne ſera jamais facile à traiter : il faudra bien de la ſoupleſſe pour le réduire. Je ne regarde pas comme impoſſible qu'un jour ſecouant tout-à-fait le joug, il ne faſſe peut-être la loi au chef-lieu de la Colonie, & ce jour arrivera lorſqu'un homme de tête, s'emparant de la confiance & des eſprits de la multitude, viendra leur offrir, ſous des couleurs ſéduiſantes, l'image de l'indépendance & de la liberté. Ils ne ſentent que trop déjà la facilité de l'entrepriſe, & les avantages du ſuccès ; il ne faudroit que leur rappeller qu'ils ſont environ dix mille, tous chaſſeurs, déterminés & adroits ; que chaque coup qu'ils tirent eſt la mort ; que ſans peine & ſans aucuns riſques, ils peuvent battre & détruire toutes les forces que le Gouvernement voudroit leur oppoſer ; que l'abondance les attend au moment où ils méconnoîtront les loix gênantes & ſouvent tyranniques du Gouvernement, qui s'oppoſent à tout genre de proſpérité par-

ticulière ; que, placés dans un ſuperbe climat, poſſeſſeurs des plus belles terres & des plus beaux bois du Pays, abondamment fournis de gibier de toute eſpèce, ils peuvent, en ajoutant à tous ces avantages celui de la culture des terres & la multiplication des troupeaux, ſe procurer de la première main toutes les reſſources des échanges ; qu'au moyen des ports & des rades qui bordent par-tout leur territoire, il ne tient qu'à eux d'attirer l'induſtrie étrangere, d'augmenter leur population, leurs richeſſes, & tous les agrémens d'un commerce extérieur & très-étendu. Le Gouvernement du Cap n'en eſt pas à ſentir pour la première fois toute l'importance de ces réflexions, & c'eſt-là, peut-être, une des plus juſtes cauſes de ſon indolence apparente ſur la conduite des Colons. Il connoît le génie & le caractère de ces hommes robuſtes, preſque tous élevés au milieu des bois. On les ménageoit d'autant plus, lors de mon ſéjour, qu'on ſe repoſoit ſur leurs ſecours puiſſans du ſort de la Ville entière, s'il fût arrivé que les Anglois, dans la guerre de 1781, ſe fuſſent préſentés, comme on s'y attendoit, pour y faire une deſcente. Un dernier trait fera connoître à quel point on avoit droit de compter ſur eux. Dans une allarme mal-à-propos répandue, en moins de vingt-quatre heures, on en vit arriver mille à douze cents, qui alloient être ſuivis de tous les autres, ſi l'on n'avoit donné contre-ordre.

J'aurois induit dans une grande erreur, ſi l'on s'imaginoit d'après ce que je viens de dire, que ces Colons ſont tous autant de Céſars : il s'en faut de beaucoup, & cela ne s'accorderoit guè-

res avec les détails dont j'ai rendu compte plus haut, en parlant de leur guerre actuelle avec les Caffres, & de leurs possessions de toutes parts, abandonnées & désertes. Nés la plupart dans les rochers, une éducation grossière & sauvage en a fait des colosses pour la force ; habitués dès leur tendre jeunesse à épier & à surprendre les animaux monstrueux de l'Afrique, ils ne sont absolument bons que pour un premier coup de main, ou pour réussir dans une embuscade. Ils ne tiendroient point à découvert en rase campagne, & ne reviendroient certainement pas à la charge ; ils ne connoissent point le courage par le côté qui fait honneur, mais par celui que donne l'unique sentiment de sa force ou de son adresse ; &, si l'on se rappelle mon aventure avec eux dans la baie de Saldanha, on peut juger qu'elle cadre à merveille avec ce que j'en dis actuellement. Il n'en est pas ainsi de la plupart des femmes. Courageuses avec réflexion, leur sang-froid ne connoît point d'obstacles ni de périls ; non moins habiles à manier un Cheval & à faire le coup de fusil que leurs maris, elles sont autant infatigables qu'eux, & ne reculeront pas à la vue du danger : ce sont de vraies Amazones.

J'ai connu une veuve qui gouvernoit elle-même son habitation. Lorsque les bêtes féroces venoient allarmer ses troupeaux, elle montoit à cheval, les poursuivoit à outrance, & ne quittoit jamais prise qu'elle ne les eût ou tuées, ou obligées d'abandonner son canton.

Dans un de mes Voyages, deux ans plus tard, aux pays des grands Namaquois, j'ai vu

ſur une habitation très-iſolée, une fille de vingt-un ans qui accompagnoit toujours ſon père à cheval, lorſqu'il ſe mettoit en campagne à la tête de ſes gens, pour repouſſer les Boſſiſmans qui venoient les inquiéter. Elle bravoit leurs flèches empoiſonnées, les pourſuivoit avec acharnement, les gagnoit à la courſe, & les fuſilloit ſans pitié.

Les Annales du Cap font mention d'un grand nombre de femmes qui ſe ſont diſtinguées par des actions d'intrépidité, faites pour honorer le plus déterminé des hommes.

On s'y entretenoit encore lors de mon arrivée, de la tragique aventure d'une veuve qui vivoit ſur une habitation très-reculée, avec ſes deux fils, dont l'aîné avoit dix-neuf ans. Dans une nuit obſcure, elle & toute ſa maiſon fut réveillée par les piétinemens & les beuglemens ſourds de ſes bêtes à cornes, qui étoient enfermées non loin de là dans un parc. On vole aux armes, on court au bruit : c'étoit un Lion; il avoit franchi l'entourage, & faiſoit parmi les Bœufs, un affreux dégât. Il ne falloit pour arrêter ſa fureur, qu'entrer dans le parc, inveſtir le féroce animal, & le tuer. Aucun des eſclaves & des Hottentots de cette femme n'avoit aſſez de courage : ſes deux fils même n'oſèrent s'y préſenter. Cette veuve intrépide entre ſeule, armée de ſon fuſil, & pénétrant au milieu du déſordre juſques ſur le Lion, que l'obſcurité de la nuit lui laiſſoit à peine entrevoir, elle lui lâche ſon coup. Malheureuſement l'animal n'étant que bleſſé, s'élance ſur elle avec fureur, & la terraſſe. Aux cris de cette pauvre mère, ſes deux enfans accourent; ils trouvent le terrible

rible Lion attaché ſur ſa proie. Furieux, déſeſpérés, ils fondent ſur lui, & l'égorgent trop tard ſur le corps enſanglanté de leur mère. Outre les bleſſures profondes qu'elle avoit reçues à la gorge & en différentes parties du corps, le Lion lui avoit coupé une main au-deſſus du poignet, & l'avoit dévorée : tous les ſecours furent inutiles, & cette nuit même, elle expira au milieu des douleurs, & des vains regrets de ſes enfans & de ſes eſclaves aſſemblés.

On a vu que Hans m'avoit donné ſur la Caffrerie tous les éclairciſſemens que je lui avois demandés ; il m'avoit appris que le terrein ſur lequel je me trouvois actuellement, étoit de la domination d'un puiſſant Seigneur qui faiſoit ſa réſidence à trente lieues de nous, plus du côté du Nord, & qu'il ſe nommoit le Roi FAROO. Il me conſeilloit de pénétrer juſqu'à lui, m'aſſurant que je n'avois rien à craindre, aucun riſque à courir : il me diſoit au contraire que ces pauvres peuples me verroient avec plaiſir, dans l'eſpérance que, de retour au Cap, le récit de ce que j'aurois vu touchant leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre, effaceroient les mauvaiſes impreſſions que donnoient d'eux partout les Colons qui ne pouvoient les ſouffrir ; qu'on leur laiſſeroit peut-être à la fin leur tranquillité, le ſeul bien qu'ils demandaſſent aux Blancs.

Au premier coup-d'œil, ce raiſonnement étoit ſpécieux, ſéduiſant ; je ſentois vivement tous les avantages que je pouvois tirer de l'exécution d'un ſemblable projet. J'étois entraîné..... Mais d'un autre côté, ſi, par trop d'imprudence

ou de confiance, j'allois perdre en un moment tout le fruit de mon Voyage ; s'il arrivoit que je fusse massacré, cette démarche pouvoit passer pour le comble de la déraison & de l'extravagance. Je connoissois l'humeur vive & remuante des bâtards des Blancs & des Hottentots ; je voyois pour la première fois celui-ci, de quoi pouvoit-il être capable ? Je l'ignorois ; l'appât d'un verre d'eau-de-vie venoit d'en faire un traître ; il étoit ami des Caffres, il avoit passé une partie de ses jours avec eux, il sortoit alors d'une retraite suspecte à mes regards, & n'étoit là peut-être que pour observer les mouvemens des Colons, & les trahir eux-mêmes. N'étoit-il pas possible qu'il eût aussi l'intention de me sacrifier, afin de partager mes dépouilles avec les Caffres, & de se faire auprès d'eux un mérite de m'avoir fait tomber dans le piège ?

Après avoir pesé long-temps sur ces réflexions, agité par mille idées contraires, & hors d'état de prendre un parti pour moi-même, je m'arrêtai tout d'un coup à un plan plus facile & plus sage. Je me ménageois par ce moyen un peu de temps, pour me livrer à de nouvelles réflexions, & m'éclaircir davantage sans compromettre & ma fortune & ma personne. J'imaginai de faire une députation au Roi Faroo ; & sur la première ouverture que j'en fis à Hans, il accepta la commission sans balancer. Quoique cette conduite me parût d'un assez bon augure, j'étois bien résolu cependant de prendre mes sûretés : ce jeune Métis me promit d'engager deux ou trois de ses amis, à faire le voyage avec lui ; je lui donnai deux de mes plus fidèles Hottentots,

Adams & Slanger : ils devoient rendre compte à ce Roi de tout ce que j'avois fait depuis onze mois, que j'avois quitté le Cap. Afin qu'il fût en état de juger que la curiosité seule me conduisoit dans ses Etats, je chargeai mes Messagers de lui dire que, né dans un autre monde, étranger sur-tout dans les lieux où je me trouvois actuellement, je n'étois, en aucune façon, ni l'ami ni le complice des Colons qui lui faisoient la guerre; que je ne vivois pas même avec eux; que je désapprouvois hautement leur conduite; qu'en un mot, il pouvoit être assuré qu'aussi long-temps que je resterois dans son Pays, il n'auroit nul sujet de s'inquiéter de mes mouvemens & de mes démarches, puisqu'ils ne tendoient qu'à un but unique & bien innocent, celui de me procurer les objets relatifs à mes goûts, ainsi qu'à mes études; & que loin d'apporter le ravage & la crainte dans ses possessions, j'y saisirois au contraire toutes les occasions d'être utile à ses sujets, à lui-même, comme je l'avois été à plusieurs Hordes de Hottentots, qui ne suspectoient ni ma foi, ni mes services : j'ajoutai que le Gouvernement du Cap, à qui je rendrois un compte fidèle de tout ce qui s'étoit passé sous mes yeux, s'empresseroit de rétablir le calme dans son Pays, & la bonne harmonie entre lui & les Colons.

Après avoir ainsi endoctriné mes députés, surtout ceux de mon camp, à qui je recommandois le plus grand secret sur quelques autres particularités, dont je les fis seuls dépositaires, telles, par exemple, que la condition expresse d'amener avec eux quelques Caffres, afin de juger du degré

de confiance qu'ils auroient en moi, & de voir jufqu'à quel point je pourrois leur accorder la mienne, je leur remis quelques préfens pour le Prince, & les congédiai. Ils me promirent de fe rendre bientôt à Koks-Kraal, où je devois les attendre. Chacun d'eux fit fes provifions : ils partirent.

Je me mis moi-même en route dans la matinée ; après trois heures de marche, nous trouvâmes les bords du Groot-Vis-Rivier ; la chaleur étoit exceffive ; la terre, de tous côtés couverte de gros cailloux roulés, rendoit le chemin fort pénible pour les Bœufs ; nous côtoyions toujours les bords de la rivière ; à trois cents pas de fon cours, la fatigue nous força de nous arrêter ; il n'étoit encore que quatre heures du foir. Tandis qu'on faifoit les préparatifs ordinaires pour fe procurer une nuit tranquille, je regagnai, en me promenant, le rivage. Non loin de là, j'apperçus les reftes d'un Kraal de Caffres, & je fus curieux de l'aller vifiter. J'y vis quelques cabanes affez bien confervées ; les autres étoient entièrement détruites ; mais un fpectacle plus trifte, frappoit mes regards : je reconnus des offemens humains ; leur vétufté me fit croire qu'ils provenoient des malheureux dont les Colons avoient fait leurs premières victimes, & que cette expédition datoit des commencemens de cette injufte guerre.

La nuit du 10 s'écoula tranquillement : à la vérité quelques Hiennes rôdèrent autour de nous ; mais habitués à leurs manèges, nous nous en inquiétâmes fort peu. Le matin, mes Hottentots qui revenoient de faire la provifion d'eau,

m'avertirent qu'ils avoient vu des empreintes toutes fraîches de Coudoux & d'Hippopotames : nos provisions touchoient à leur fin ; le temps étoit favorable. Je résolus de donner cette journée à la chasse.

Mes gens se répandirent sur les bords de la rivière, pour tâcher de découvrir le lieu précis où se tenoient les Hippopotames ; moi, je pris d'un autre côté, dans l'espérance de trouver des Coudoux ou d'autre gibier ; je ne vis que des Gazelles de parade, & des troupes d'Autruches. J'étois à pied ; il n'y avoit nul moyen de les approcher ; je commençois à craindre que toute la journée ne se passât en contemplations & en courses ; j'avois arpenté & battu bien du pays, lorsque tout-à-coup dans une plaine dont l'herbe étoit haute, & qui portoit quelques arbrisseaux, j'apperçus un grouppe de sept Coudoux. Ils ne me virent point heureusement ; j'approchai avec précaution, suivi d'un homme que j'avois mené avec moi. Lorsque nous fûmes à deux cents pas, je lui dis de tirer le premier. Plus sûr d'atteindre ces animaux à la course, je voulois réserver mon coup pour ce moment plus douteux ; il tira, & les mit tous en fuite, comme je m'y étois attendu. Par un bonheur étrange, ils vinrent passer à trente pas de moi ; je jettai bas le seul mâle qui fût dans la troupe. Mon Hottentot eut beau me soutenir que c'étoit le même qu'il avoit visé, nous ne lui trouvâmes qu'une seule blessure & qu'une seule balle. Nous le couvrîmes de quelques branchages. Après avoir attaché mon mouchoir au bout d'une perche, & fiché en terre cet épouventail

pour écarter les bêtes féroces, nous nous mîmes à la pourſuite des autres Coudoux, parce que le mâle étant tué, j'étois certain que les femelles n'iroient pas loin. Nous apperçûmes des traces de ſang qui dénotoient que l'une d'elles avoit été touchée. A quatre cents pas en effet, nous la trouvâmes qui rendoit les derniers ſoupirs. Mon Hottentot, à qui j'avois reproché ſa mal-adreſſe, paroiſſoit flatté de la rencontre; mais il avoit tiré le mâle, & c'eſt par haſard qu'il avoit touché cette femelle. Nous la dépouillâmes. Elle fut vuidée; par ce moyen, nous pouvions à nous deux, n'étant pas fort éloignés du mâle, la tranſporter juſques-là. Nous étions vraiment harraſſés de fatigue, & l'appétit commençoit à ſe faire ſentir. Nous allumâmes quelques branchages, & fîmes cuire le foie ſur des charbons. Je ne ſais ſi ce fut l'effet de la faim ou de la délicateſſe du mêts; je me rappelle que, ſans autre aſſaiſſonnement, ſans pain (il y avoit long-temps que je n'en mangeois plus), je ne pouvois m'en raſſaſier, & que c'eſt là un des plus délicieux repas que j'aie fait de ma vie. Nous attachâmes enſuite les quatre pieds de l'animal, & avec une perche nous le portâmes ſur les épaules, à côté du premier que nous avions tué. Mon Hottentot ſe détacha, pour me ramener deux chevaux & quelques-uns de ſes camarades; notre chaſſe fut enlevée & conduite au camp. Dans un inſtant, on remplit les marmites, on fit cuire des grillades ſur des charbons ardens; en moins de deux heures, les trois quarts de notre viande diſparut.

Le Hottentot eſt gourmand, tant qu'il a des

provisions en abondance ; mais aussi dans la disette, il se contente de peu. Je le compare sous ce rapport à l'Hienne, ou même à tous les animaux carnassiers, qui dévorent toute leur proie dans un instant, sans songer à l'avenir, & qui restent en effet plusieurs jours sans trouver de nourriture, & se contentent de terre glaise, pour appaiser leur faim. Le Hottentot est capable de manger, dans un seul jour, dix à douze livres de viande ; & dans une autre circonstance défavorable, quelques sauterelles, un rayon de miel, souvent aussi un morceau de cuir de ses sandales, suffisent à ses besoins pressans. Je n'ai jamais pu parvenir à faire comprendre aux miens, qu'il étoit sage de réserver quelques alimens pour le lendemain : non-seulement ils mangent tout ce qu'ils peuvent, mais ils distribuent le superflu aux survenans. La suite de cette prodigalité ne les inquiète en aucune façon. „ ON CHASSERA, „ disent-ils..... OU L'ON DORMIRA ". Dormir est pour eux une ressource qui les sert au besoin ; je n'ai jamais passé dans des contrées âpres & stériles où le gibier est rare, que je n'aye trouvé des Hordes entières de Sauvages endormis dans leurs Kraals : indice trop certain de leur position misérable ; mais ce qui surprendra beaucoup, & que je n'avance que sur des observation vingt fois répétées, c'est qu'ils commandent au sommeil, & trompent à leur gré le plus puissant besoin de la nature. Il est pourtant des momens de veille au-dessus de leurs forces & de l'habitude. Ils emploient alors un autre expédient non moins étrange, & qui, pour n'inspirer nulle croyance, ne cessera pas d'être un fait in-

conteſtable & ſans réplique : je les ai vus ſe ſerrer l'eſtomac avec une courroie ; ils diminuent ainſi leur faim, la ſupportent plus long-temps, & l'aſſouviſſent avec bien peu de choſes. Ce plaiſant moyen des ligatures eſt encore chez eux un remède général qu'ils appliquent à tous les maux. Ils bandent avec force leur tête ou toute autre partie ſouffrante, & penſent qu'en gênant le mal, ils l'obligent à fuir. J'ai été plus d'une fois préſent à de pareilles opérations. Après qu'elles étoient achevées au déſir du malade, je le voyois ſe calmer, répondre plus facilement à mes queſtions affectueuſes, & m'aſſurer qu'il éprouvoit du ſoulagement. Quelque bizarre que paroiſſe cette coutume, elle ne ſeroit pas auſſi généralement adoptée par ces peuples, ſi elle ne répondoit point à la haute idée qu'ils en ont.

Ceux de mes Hottentots que j'avois envoyés à la découverte de l'Hippopotame, furent bientôt de retour, & m'apprirent qu'en côtoyant la rivière, ils en avoient reconnu un dans un endroit tellement couvert de roſeaux, qu'ils ne leur avoit pas été poſſible d'arriver juſqu'à l'eau pour l'examiner de plus près ; mais que chaque fois qu'il s'étoit élevé pour reſpirer, ils l'avoient diſtinctement entendu ; qu'en vain ils avoient tiré pluſieurs coups de fuſil pour l'effaroucher & l'obliger à changer de place ; qu'il étoit probable que le lendemain il choiſiroit un autre endroit plus favorable à nos deſſeins : ils avoient auſſi rencontré une vingtaine de Buffles, & n'en avoient pas tué un ſeul.

Le jour ſuivant, 11 du mois, nous fûmes viſités, pendant la nuit, par des Lions, des

Hiennes & des Jakals : ils nous tinrent ſur le qui-vive, juſqu'à deux heures du matin. La fumée de toutes nos grillades & de nos viandes fraîches les avoient ſans doute attirés ; nous eûmes beaucoup de peine à contenir nos Chevaux, entr'autres celui que j'avois acheté de M. Mulder, au canton d'Auteniquois. Aux cris des bêtes féroces, la frayeur s'étoit emparée de ce jeune animal, à tel point que nous fûmes obligés de lui mettre des entraves aux quatre jambes & double longe à la tête, pour l'empêcher de ſe détruire lui-même : le jour ramena la tranquillité. Nous continuâmes la diſſection de nos Coudoux ; après quoi l'on plia bagage.

J'avois envoyé la veille, un Hottentot reconnoître Koks-Kraal : c'étoit le rendez-vous où j'étois convenu d'attendre mes députés. Il n'y avoit que trois jours qu'ils étoient partis : je ne devois pas eſpérer de les revoir de ſi-tôt. Cette nouvelle retraite pouvoit donc m'offrir un nouveau plan de vie, & c'eſt là que j'allois fonder pour quelque temps mon petit Empire, ſi des nouvelles fâcheuſes ou quelque malheur ne forçoient pas mes députés à ſe replier ſur moi. Cependant, je n'avois pas de temps à perdre, & les précautions toujours plus indiſpenſables dont toutes les circonſtances me faiſoient une loi très-ſévère, m'engageoient aſſez à me hâter. Sur le rapport de mon commiſſionnaire, je jugeai que nous camperions commodément dans Koks-Kraal, & le premier aſpect de ce beau lieu ne trompa point mon attente. Je m'y rendis en trois heures. Nous trouvâmes une enceinte d'environ cinquante pieds en quarré

formée par une haie sèche de branches d'arbres & d'épines : elle étoit un peu dégradée dans quelques endroits ; mais sa restauration fut à peine l'ouvrage d'un jour. C'étoit, pour abriter nos bestiaux, une découverte d'autant plus heureuse, que cette enceinte dominoit presque tous les environs. D'un côté, l'on découvroit la rivière dont nous n'étions éloignés que de trois ou quatre cents pas. Les bêtes féroces n'étoient pas l'objet de mes plus grandes inquiétudes ; je songeois davantage à me garantir des Caffres, répandus dans le Pays. Ne sachant point les démarches pacifiques que je tentois auprès d'un de leurs Rois, & les Caffres n'ayant aucune connoissance de ma façon de penser sur leur compte, ils pouvoient venir à toute heure m'insulter, & m'attaquer dans mon camp ; & , ce que je redoutois le plus, c'étoit celui même entre les mains de qui j'avois remis les conditions de mon ambassade. Instruit par ses propres yeux du nombre des gens qui restoient avec moi, de mes forces comme de ma foiblesse ; instruit, par mes propres aveux, de mes résolutions & de la place assignée pour nous rejoindre, il étoit en son pouvoir, ou de corrompre ceux de mes gens qui l'accompagnoient, ou de les trahir & de les assassiner en chemin. Qui l'empêchoit alors de cacher sa marche, & de venir, à la tête d'un parti nombreux, fondre inopinément sur moi, & , par un de ces coups de main trop usités dans la guerre, m'effacer tout-à-coup de la liste des vivans ? Je ne cacherai point à mes Lecteurs, qu'avec le projet bien formé de vendre chèrement ma vie, mes terreurs augmentoient

en proportion des soins que je prenois chaque jour pour ma défense ; mais à mesure que le moment du départ de ces Envoyés s'éloignoit, ma tête se tranquillisoit un peu ; une longue absence diminuoit le péril, & je finis par me familiariser avec ces tristes idées.

J'avois ordonné de dresser ma grande tente, en-dehors, à l'une des extrémités du parc ; je la fis entourer de cabanes postiches, pour donner le change à l'ennemi, comme on l'avoit essayé au Klyn-Vis-Rivier. A l'extrémité de ce parc, opposée à ma tente, & dans un de ses angles, nous pratiquâmes une séparation pour mes Chevaux, un autre pour mes Moutons & Chèvres ; près de-là, je plaçai ma petite tente, & je me proposois d'y coucher : nous exhaussâmes tellement tout l'entourage du parc avec des arbres épineux, qu'il étoit impossible qu'aucun animal féroce pût le franchir. Par ce moyen, mes troupeaux se trouvoient en sûreté dans ce quarré d'environ quarante pas suffisamment libre & commode. Cette espèce de fort pouvoit même au besoin, me servir de retraite pour moi & les miens, & de-là nous eussions bravé deux mille Caffres.

Ces arrangemens satisfirent tous mes compagnons, encore plus inquiets que leur chef, & je les vis peu-à-peu reprendre leur gaîté naturelle. Nous ne négligions pas pour cela les accessoires d'usage. Aux approches de la nuit, à cinquante pas de chacune des faces du parc, nous faisions de grands feux, pour écarter les Lions & les Hiennes ; nous en allumions d'autres encore auprès de nous, afin d'augmenter

mes ſuretés. Toutes ces diſpoſitions réuſſirent à merveille; je repris mes occupations ordinaires, & ne reſpirai plus que pour la chaſſe. Dès le premier après-dîné, j'avois vu des volées de Perroquets traverſer les airs, pour aller s'abattre & boire à la rivière : je les obſervai, & parvins à en tuer un. C'étoit une eſpèce nouvelle, & qui n'a pas été décrite. Sa taille approche de celle du Perroquet cendré de Guinée ; ſa couleur générale eſt le vert de pluſieurs nuances ; mais ſur chaque jambe, & ſur le poignet de l'aîle, il porte une belle couleur aurore : j'en parle amplement dans mes deſcriptions d'Oiſeaux.

Nous étions auſſi viſités en plein jour par des troupes conſidérables de *Bavians*, Singes de la même eſpèce que mon ami Kèes. Ces animaux étonnés de voir tant de monde, l'étoient encore plus de reconnoître un des leurs, paiſible au milieu de nous, & qui leur répondoit en bon langage. Un jour ils deſcendirent d'une colline que nous avions à côté de notre camp : en moins d'une demi-heure, plus d'une centaine nous entourèrent avec curioſité ; ils répétoient ſans ceſſe, *Gou-a-cou*, *Gou-a-cou*. La voix de Keès les enhardiſſoit. Il y en avoit dans le nombre de beaucoup plus grands les uns que les autres ; mais ils étoient tous de la même eſpèce : ils ſe perdoient en démonſtrations & gambades qu'on eſſayeroit en vain de décrire. On ſe tromperoit s'ils étoient jugés d'après ces Singes abâtardis qui languiſſent en Europe dans l'eſclavage, la crainte & l'ennui, ou périſſent étouffés par les careſſes de nos femmes, ou même empoiſonnés par leurs bonbons. Le Ciel épais de

nos climats flétrit leur gaîté naturelle & les consume : ce n'est plus qu'avec des coups de bâton qu'on les fait rire.

Mais une singularité que j'ai eu déja l'occasion de remarquer, fixoit mon attention. Tout en reconnoissant ses semblables, & leur répondant, Keès, que je tenois par la main, ne voulut jamais les approcher; je le traînois vers eux, & ces animaux, qui paroissent simplement se tenir sur leur garde sans témoigner d'autre crainte, me voyoient arriver avec autant de tranquillité, que Keès montroit d'agitation dans sa résistance. Tout d'un coup, il m'échappe, & court se cacher dans ma tente; la crainte peut-être qu'ils ne l'entraînassent avec eux, étoit la cause de son effroi. Il m'étoit très-attaché; j'aime à lui faire honneur de ce sentiment. Les autres Singes continuoient leurs agaceries, & sembloient s'efforcer de gambades & de cris pour m'amuser. Rassasié de leur tintamarre, & las de ce spectacle, je voulus m'en procurer un autre. Un coup de fusil eut bientôt mis tous mes chiens à leurs trousses. Ce fut un coup-d'œil amusant de voir leur souplesse & leur légéreté dans la course. Ils se dispersèrent; & sautant de rocher en rocher, ils disparurent plus prompts que l'éclair.

Le 13 du mois, je fus réveillé de grand matin par le chant d'un oiseau qui m'étoit inconnu. Ses tons soutenus & fortement prononcés, ne ressembloient en rien à tout ce que j'avois jusqu'alors entendu. Ils me paroissoient réellement extraordinaires; je me levai sur le champ, & j'arrivai fort près de lui sans qu'il m'eût apperçu; mais, comme à peine il faisoit jour, je

le vis mal au milieu des branches touffues de l'arbre ſur lequel il étoit perché, & j'eus le malheur de le laiſſer partir. Mais, à ſon vol, je crus reconnoître le Crapaud-volant. Je ne m'étois pas trompé. Quelques jours plus tard, j'eus occaſion d'en tirer pluſieurs autres.

Cet oiſeau eſt très-différent du Crapaud-volant que nous connoiſſons en Europe, & qui n'a qu'un cri plaintif aſſez ſemblable à celui du Crapaud terreſtre : ce qui probablement lui en a fait donner le nom ; mais celui d'Afrique a un chant très-articulé qu'il n'eſt pas poſſible d'imiter. Il le ſoutient pendant des heures entières après le coucher du ſoleil, quelquefois pendant toute la nuit, & cette différence, jointe à celle de ſa robe, en fait une eſpèce nouvelle.

Je tuai encore pluſieurs jolis oiſeaux, entr'autres un Barbu d'une très-petite eſpèce inconnue ; un Coucou que j'ai nommé le *Criard*, parce qu'en effet ſon cri perçant ſe fait entendre à une grande diſtance. Ce cri, ou, pour m'exprimer plus correctement, ce chant ne reſſemble point à celui de notre Coucou d'Europe, & ſon plumage eſt auſſi très-différent. Je trouvai dans ce Canton beaucoup de ces Coucous dorés décrits par Buffon, ſous le nom de *Coucou Vert-doré* du Cap. Cet oiſeau eſt, ſans contredit, le plus beau de ſon genre. Le blanc, le vert & l'or enrichiſſent ſon plumage. Perché ſur l'extrémité des grands arbres, il chante continuellement & dans une modulation variée, ces ſyllabes DI DI DIDRIC auſſi diſtinctement que je l'écris. C'eſt pour cette raiſon que je l'avois nommé le DIDRIC.

Comme je m'amuſois ainſi à pourſuivre quelques petits oiſeaux, j'apperçus une volée de Vautours & de Corbeaux, qui faiſoient grand bruit en tournoyant dans l'air. Arrivé preſqu'au-deſſous d'eux, je vis les reſtes d'un Buffle que des Lions avoient dévoré il n'y avoit peut-être pas vingt-quatre heures. Au premier aſpect du champ de bataille, j'augurai que le combat avoit été terrible; tous les environs étoient battus & labourés; je pouvois compter combien de fois le Buffle avoit été terraſſé; je trouvois çà & là éparſes des touffes de la crinière des Lions qu'il avoit ſans doute arrachées, ſoit avec ſes pieds, ſoit avec ſes cornes.

Je n'étois pas éloigné de la rivière; je vis près de-là des pas fraîchement imprimés de deux Hippopotames; je ſuivis la trace, & reconnus aiſément par quel endroit ils avoient regagné l'eau. Je prêtois l'oreille inutilement, & n'entendis rien: je ne pouvois gagner les bords de la rivière, tant ils étoient obſtrués & garnis de roſeaux & d'arbriſſeaux. Ces Hippopotames avoient toute facilité pour ſe tenir cachés, & s'exemper de faire le plongeon; j'aurois perdu trop de temps à les attendre; l'heure du dîner approchoit; j'étois à jeun & fatigué; mon Crapaud-volant & les autres oiſeaux m'avoient mené fort loin. Dans le moment où pour rejoindre mon camp par le plus court chemin, je m'orientois & conſultois le Soleil, un coup de fuſil tiré preſqu'à mon oreille me fit treſſaillir, & me cauſa d'autant plus d'épouvante, que je m'y attendois moins. Ce coup ne pouvoit venir que de quelqu'un de mes gens; je courus vers le côté d'où je l'avois entendu

partir, & je trouvai le plus mauvais de mes chaſſeurs en train de brûler ma poudre. Depuis la pointe du jour, il guettoit, me dit-il, un Hippopotame, & venoit de le tirer : il ne doutoit point que l'animal ne fût tué. Un coup heureux peut partir d'une main mal-adroite. Quoiqu'il fallût plus d'un gros quart-d'heure pour voir l'animal remonter ſur l'eau, je réſolus de l'attendre moi-même, & j'envoyai mon Hottentot chercher du monde, en lui donnant commiſſion de m'apporter quelque nourriture. Après une heure & demie d'impatience, mes gens arrivèrent; mais l'Hippopotame n'avoit point encore reparu; le chaſſeur m'aſſuroit cependant qu'après avoir tiré ſon coup, il l'avoit vu s'enfoncer dans l'eau, & qu'en même-temps il avoit remarqué beaucoup d'ébullitions & pluſieurs taches de ſang à la ſurface. Il ajoutoit que le courant étant très-fort, l'animal avoit peut-être dérivé entre deux eaux; ce que je trouvai plus croyable : il partit donc dans l'eſpérance de le rencontrer plus bas; moi, je regagnai le camp pour y diſſéquer les oiſeaux que j'avois tués.

Vers les trois heures après midi, nous fûmes aſſaillis par un orage terrible, & le tonnerre tomba pluſieurs fois ſur la forêt qui bordoit la montagne. Un de mes gens revint avec une Gazelle qu'il avoit tuée, & celui qui avoit tiré l'Hippopotame arriva fort tard ſans avoir rien vu. On ſe moqua beaucoup de lui; il fut l'objet des ſarcaſmes de mes beaux-eſprits; chacun diſoit ſon mot : on vouloit lui perſuader que c'étoit ſur un Légouane qu'il avoit lâché ſon coup de

fusil (*). Les plaisanteries faisant insensiblement place aux injures, je vis l'instant où les épigrammes alloient se terminer par un noble combat aux coups de poings : je mis fin, par un mot, à leur verve bilieuse, & contraignis les orateurs au silence.

Le 14, la pluie tomba toute la nuit avec une telle abondance, qu'elle éteignit nos feux sans qu'il fût possible de les rallumer. Nos chiens faisoient un vacarme affreux qui nous tint tous éveillés : cependant nous ne vîmes aucun animal féroce. J'ai observé que, dans ces nuits pluvieuses, le Lion, le Tigre & l'Hienne ne se font jamais entendre : c'est alors que le danger redouble ; car, comme ces animaux ne cessent pas pour cela de rôder, ils tombent sur leur proie sans s'être annoncés, & sans qu'on ait le temps de les prévenir : ce qui ajoute encore à l'effroi que devroit causer cette circonstance fâcheuse, c'est que l'humidité ôtant le nez aux chiens, leur secours est presque nul. Mes gens n'étoient que trop instruits de ce danger : lorsque la pluie éteignoit nos feux pendant la nuit, ils avoient beaucoup de peine à prendre sur eux de les rallumer, tant ils craignoient les surprises.

Il faut convenir que les nuits orageuses des déserts d'Afrique sont l'image de la désolation, & qu'on se sent involontairement frappé de terreur. Quand ces déluges vous surprennent, ils ont bientôt traversé, inondé une tente & des nattes ; une suite continuelle d'éclairs fait éprou-

---

(*) Le Légouane est une espèce de gros Lézard assez commun dans les rivières d'Afrique.

ver vingt fois dans une minute le paſſage ſubit & précipité d'un jour effrayant à l'obſcurité la plus profonde ; les coups affourdiſſans du tonnerre qui éclatent de toutes parts avec un fracas horrible, s'entrechoquent, ſe multiplient, renvoyés de montagnes en montagnes ; le hurlement des animaux domeſtiques, quelques intervalles d'un ſilence affreux, tout concourt à rendre ces momens plus lugubres. Le danger des attaques de la part des bêtes féroces, ajoute encore à la terreur commune : il n'y a que le jour pour diminuer l'effroi, & rendre le calme à la Nature.

Il ſurvint, mais triſte encore & chargé de nuages ; la pluie redoubloit par intervalles. N'étant point diſpoſé à ſortir, je m'occupai à faire la revue des oiſeaux de ma Collection nouvellement préparés. J'en avois ſuffiſamment pour en remplir une caiſſe ; je la fis avec beaucoup de ſoin, & la calfeutrai ſelon ma coutume, pour empêcher les inſectes d'y pénétrer. La récapilation générale, tant de ceux que je poſſédois actuellement, que des envois précédens que j'avois faits du pays d'Auténiquoi, paſſoit déjà ſept cents pièces.

Vers les quatre heures du ſoir, le ciel s'épura, & vint ranimer fort à propos nos courages abattus. Nous reprîmes nos exercices accoutumés. Je m'amuſai à faire tirer au blanc : c'étoit un grand plaiſir pour mes Hottentots. J'avois ſoin de le leur procurer de temps en temps ; il les tenoit en haleine, & j'avois remarqué qu'à dater des commencemens du Voyage, leur aſſurance avoit augmenté en proportion de leur adreſſe. Ils re-

cevoient de moi, comme une faveur, ce que je ne leur accordois que dans la vue politique d'une plus grande sécurité pour ma caravane. Le prix étoit ordinairement une ration de tabac; une bouteille accrochée à un rocher servoit de but : la condition étoit de la casser à deux cents cinquante pas. Ce fut un nommé Pit qui, ce jour-là, au cinquante-quatrième coup, remporta le prix : il le partagea généreusement à tous ceux qui avoient concouru avec lui. Les balles n'étoient point perdues pour cela; on les retrouvoit toujours presque toutes au pied de la roche : il n'en coûtoit que la façon de la refonte.

Le coucher du soleil nous promit du beau temps pour le lendemain, & je formai le dessein de faire sérieusement la chasse aux Hippopotames. J'envoyai plusieurs hommes à la découverte le long de la rivière : nous nettoyâmes toutes nos armes à feu; nous fondîmes des balles de gros calibre, dans lesquelles je mettois, suivant l'usage d'Afrique, un huitième d'étain : les balles, par ce moyen, sont d'une plus grande résistance; elles pénètrent mieux, parce qu'elles ne s'applatissent point sur les os; elles seroient d'un effet encore plus certain, s'il étoit possible de n'en employer que d'étain pur; mais devenues plus légères, elles ne porteroient pas si loin, & ne toucheroient jamais si juste. Après que les feux pour la nuit furent allumés, ce qui ne se fit pas facilement, parce que la terre étoit humide & le bois fort mouillé, je régalai mes gens avec du thé. Je suis persuadé que sur une once, ils firent passer au moins cinquante pintes d'eau bouillante.

Cette ſoirée fut une des plus amuſantes que j'euſſe encore paſſées. Toujours mêmes quolibets, mêmes contes plaiſans de la part de ces bonnes gens, qui, tous aſſis en rond autour d'un grand feu, s'évertuoient pour amuſer leur maître; & jaloux de fixer ſon attention, & de lui donner des preuves d'attachement & de cordialité, lui faiſoient aiſément oublier quel chef-d'œuvre on couronnoit ce jour-là dans une telle Académie. Certes, mon Lycée valoit bien ſon pareil. Il fut ſur-tout queſtion des proueſſes du lendemain à la chaſſe des Hippopotames : tout le monde eſpéroit ſe trouver de la fête. J'eus beaucoup de peine à arranger cette partie de façon que chacun fût content. Je voulois que quelques chaſſeurs ſe diſtribuaſſent dans la campagne pour tirer des Gazelles, ſur leſquelles je faiſois plus de fonds pour notre cuiſine, que ſur les Hippopotames, attendu que la rivière avoit ſes bords ſi couverts de roſeaux & de grands arbres, qu'il me paroiſſoit toujours plus difficile de les découvrir & de les approcher. Cependant la nuit avançoit, je ne voyois point arriver les chaſſeurs que j'avois envoyés à la découverte; je fis tirer trois coups de mon gros calibre : il ſe paſſa preſque une demi-heure ſans qu'on nous répondît. A la fin nous diſtinguâmes, à quatre ou cinq minutes d'intervalles, trois coups qui nous firent juger qu'ils étoient peut-être adreſſés à des Hippopotames. Un quart-d'heure après, nous entendîmes encore trois autres coups; mais le ſon ne nous parut pas venir de ſi loin que les premiers. Enfin, d'intervalles en intervalles, toujours mêmes décharges, & toujours plus rappro-

chées de nous : ce qui nous persuada que ces malheureux fuyoient la poursuite de quelques bêtes féroces. J'allois voler à leur rencontre ; ils parurent, effarés & tremblans. Ils n'avoient cependant rien apperçu ; mais à l'inquiétude des deux Chiens qu'ils avoient emmenés avec eux, il étoit trop clair que des Lions marchandoient leur vie, & qu'ils avoient eu tout à craindre dans leur chasse. Les Chiens, comme on va le voir, ne les avoient point trompés ; j'appris d'eux encore qu'ils avoient ouï le grognement de quelques Hippopotames au-dessus de l'endroit où ils s'étoient embusqués : ce rapport fortifia mes espérances ; mais nous avions grand besoin de repos. Je rentrai dans ma tente ; je n'étois pas encore endormi à onze heures & demie ; tout-à-coup le rugissement d'un Lion, qui n'étoit qu'à cinquante pas de nous, frappe mon oreille. Il se faisoit entendre d'un autre Lion, qui paroissoit d'abord lui répondre de fort loin ; mais dans un quart-d'heure, celui-ci le vint joindre, & tous deux se mirent à rôder près du camp. Nous fîmes une patrouille si hardie & si prompte, & nous tirâmes à la fois tant de coups de fusil, que nos décharges les intimidèrent, & les forcèrent à gagner tout-à-fait le large. Nous ne doutâmes plus que ce ne fussent les mêmes qui avoient suivi nos chasseurs. Pour cette fois, ils devoient leur salut aux Chiens qu'ils avoient emmenés. Avertis par eux du danger qui les menaçoit, les coups de détresse qui s'adressoient à nous avoient suffi pour tenir l'ennemi en respect.

On ne sauroit exprimer à quel point les Chiens les plus hardis tremblent à l'approche du Lion.

Rien n'eſt ſi facile pendant la nuit que de deviner à leur contenance quelle eſt l'eſpèce d'animal féroce qui ſe trouve dans le voiſinage. Si c'eſt un Lion, le Chien, ſans bouger de la place, commence à hurler triſtement. Il éprouve un mal-aiſe & la plus étrange inquiétude; il s'approche de l'homme, le ſerre, le careſſe; il ſemble lui dire : » TU ME DÉFENDRAS ". Les autres animaux domeſtiques ne ſont pas moins agités; tous ſe lèvent; rien ne reſte couché; les Bœufs pouſſent à demi-voix des mugiſſemens plaintifs; les Chevaux frappent la terre, & ſe retournent en tous ſens; les Chèvres ont leurs ſignes pour exprimer leur frayeur; les Moutons, tête baiſſée, ſe raſſemblent, & ſe preſſent les uns contre les autres : ils n'offrent plus qu'une maſſe, & demeurent dans une immobilité totale. L'homme ſeul, fier & confiant, ſaiſit ſes armes, palpite d'impatience, & ſoupire après ſa victime.

Dans ces occaſions, l'épouvante de Keès étoit la plus marquée. Autant effrayé des coups de fuſil que nous tirions, que de l'approche du Lion, le moindre mouvement le faiſoit treſſaillir; il ſe plaignoit comme un malade, & ſe traînoit à mes côtés, dans une langueur mortelle. Mon Coq me paroiſſoit ſeulement étonné de toute cette agitation convulſive de mon camp : un ſimple Epervier l'eût jetté dans la conſternation. Il craignoit plus l'odeur d'une Belette que tous les Lions réunis de l'Afrique : c'eſt ainſi que chaque être a ſon ennemi qui le défie, & celui-ci fléchit à ſon tour devant un plus fort. L'homme brave tout, ſi ce n'eſt ſon ſemblable.

On voit à la vérité des animaux d'une même

eſpèce ſe livrer entr'eux des combats ; mais l'amour, la ſeule paſſion qui les déſuniſſe, les y force momentanément ; après quoi tout rentre dans l'ordre. On remarque chez les animaux domeſtiques, des haines plus ſuivies & plus durables. Eſt-ce l'effet de l'éducation ou de l'exemple ?

Je reviens aux différences par leſquelles le danger s'annonce : on croira ſans peine, qu'aucun autre n'a été à portée d'en mieux apprécier les détails ; & tous les livres & les compilations & toute l'éloquence ſpéculative ne ſauroient prévaloir contre des obſervations pratiques tant de fois répétées ſur le grand théâtre des déſerts d'Afrique.

Si c'eſt une Hienne qui parcourt le voiſinage, le Chien le plus hardi la pourſuit juſqu'à une certaine diſtance, & ne paroît pas la craindre infiniment ; le Bœuf reſte couché ſans témoigner de frayeur, à moins que ce ne ſoit une jeune bête qui entende pour la première fois cet animal dangereux. Il en eſt de même du Cheval, qui, le pied paſſé dans ſon licou, reſte la nuit ſur le pré, & ne le craint en aucune façon.

Si ce ſont des Jakals (eſpèces de Renards), les Chiens les pourſuivent avec vigueur, & le plus loin poſſible, à moins que, pour le ſalut de ceux-là, il ne ſe trouve dans les environs des Hiennes ou des Lions : car, dès qu'ils en ont connoiſſance, la peur les force à rebrouſſer chemin, & les ramène bientôt au gîte.

Les Hottentots prétendent que le Jakal eſt l'eſpion des autres bêtes féroces ; qu'il vient agacer & défier les Chiens, pour s'en faire ſuivre, afin que le Lion ou l'Hienne ſaiſiſſant leur avantage,

puiſſe plus facilement s'emparer de leur proie qu'ils partagent amiablement avec lui, en reconnoiſſance du ſervice qu'ils en ont reçu.

Ce que j'ai vu vient aſſez à l'appui de cette aſſertion, peut-être un peu exagérée. Il eſt certain, quoi qu'il en ſoit, que du moment que les Jakals commencent leurs concerts, on ne tarde pas à entendre arriver les Hiennes: elles ne ſe montrent cependant à découvert que lorſqu'elles voyent les Chiens bien engagés. Nous en gardions toujours deux à l'attache, pour aboyer en l'abſence des autres, afin d'empêcher que l'Hienne, qui craint le feu moins que le Lion, ne nous approchât de trop près.

Le lendemain, 15 du mois, à peine faiſoit-il jour, que nous étions tous ſur pied. Après le déjeûné, je fis partir trois Chaſſeurs pour le bois & pour la plaine, avec ordre de chercher des Buffles, des Gazelles de parade, des Gnous & des Coudoux: d'une autre part, je pris avec moi quatre des meilleurs tireurs & trois hommes pour porter ma groſſe carabine, les munitions & quelques pièces de viande ſéchée, dans le cas où nous ſerions obligés de paſſer toute la journée en campagne; & laiſſant le vieux Swanepoël avec le reſte de mon monde à la garde du camp, nous partîmes.

En côtoyant la rivière, nous nous approchions de ſon bord autant qu'il nous étoit poſſible, & dans le plus grand ſilence: nous marchâmes ainſi trois bonnes heures ſans avoir rien découvert. Enfin, nous reconnûmes le pas d'un Hippopotame, qui devoit avoir paſſé là pendant la nuit; nous ſuivîmes cette trace l'eſpace d'une heure & de-

mie ; elle nous conduisit à l'endroit où l'animal s'étoit jetté à l'eau. A l'instant nous nous distribuâmes le long du bord, à quelques distances les uns des autres, pour prêter l'oreille. Il partit un coup de fusil de celui de mes gens qui étoit le plus éloigné : nous courûmes à lui ; il avoit vu & tiré l'animal ; mais il l'avoit manqué. Heureusement nous n'attendîmes pas longtemps sans le voir reparoître & l'entendre respirer : toute sa tête étoit hors de l'eau ; mais il avoit gagné vers la rive opposée. La rivière étoit fort large ; deux de mes gens se mirent à la nage, & la traversèrent dans l'espoir de forcer l'animal à tenir au moins le milieu, s'ils ne pouvoient l'amener à notre portée. Cette épreuve réussit complètement ; mais l'Hippopotame montroit tant de défiance, qu'à peine pour respirer sortoit-il le bout du nez hors de l'eau. Changeant de place à tout instant, il ne se remontroit jamais dans l'endroit où nous l'attendions ; il replongeoit si souvent & si vîte, qu'il ne nous donnoit pas même le temps de l'ajuster. Déjà nous avions tiré une trentaine de coups sans qu'aucun l'eût atteint. Les deux Hottentots qui avoient passé la rivière n'avoient point de fusil ; l'animal rusé qui remarquoit qu'on ne tiroit point de leur côté, s'y tenoit de préférence. Je fis partir Pit, celui de mes Chasseurs qui, en dernier lieu, venoit de remporter le prix au blanc. Je lui commandai de passer la rivière hors de la vue de l'animal, de faire un détour pour rejoindre ses deux camarades, & sur-tout de ne point tirer sans être sûr de son coup. Il exécuta mes ordres avec beaucoup d'intelligence ; l'ani-

mal qui, de l'autre bord, se sentant hors de notre portée, n'avoit point de défiance, levoit quelquefois sa tête presqu'entière hors de l'eau. Dans un de ces momens, Pit l'ajusta si bien, que l'Hippopotame, en recevant le coup, replongea. Il étoit bien touché; j'en étois certain: il reparut en effet bientôt, sortant la plus grande partie de son corps, & se débattant convulsivement. C'est alors que je lui envoyai une balle dans la poitrine; il s'enfonça de nouveau, & ne reparut plus que vingt-sept minutes après: il étoit mort & dérivoit au courant: nos nageurs allèrent à lui, & le poussèrent de notre côté jusqu'au bord du rivage.

Je ne peindrai point la joie commune lorsque nous vîmes enfin, ce monstrueux animal en notre possession; mais mon monde & moi avions nos motifs qui ne se ressembloient guères. La gourmandise le présentoit aux yeux de mes gens comme un friand morceau dont ils alloient se gorger, tandis que la curiosité l'offroit à mon esprit comme un objet intéressant d'Histoire naturelle, que je ne connoissois encore que par les livres & les gravures.

Les jambes de ce quadrupède, fort courtes proportionnellement à son volume, nous favorisoient d'autant mieux, que nous pouvions le rouler à terre, comme nous aurions fait un foudre d'Allemagne. L'animal étoit tout aussi rond; je ne pouvois me lasser d'admirer & d'examiner dans les plus grands détails cette énorme masse. C'étoit une femelle; la balle de Pit l'avoit atteinte précisément au-dessous de l'œil gauche, & se trouva implantée dans la mâchoire.

Je doutois fort qu'elle fût morte de ce coup : ma balle, au contraire, entrée précisément au défaut de l'omoplate, lui avoit cassé une côte, & traversoit le poumon de part en part.

Elle avoit, depuis le mufle jusqu'à la naissance de la queue, dix pieds sept pouces de longueur sur huit pieds onze pouces de circonférence : ses défenses arquées ne portoient que cinq pouces de long, sur un pouce de diamètre dans la partie la plus épaisse ; ce qui me faisoit juger qu'elle étoit encore jeune. Je ne lui trouvai point de fœtus ; elle n'avoit dans l'estomac que des feuilles, & quelques roseaux mal broyés : j'y vis même des morceaux de branches de la grosseur d'une plume à écrire, qui n'étoient qu'applatis. Généralement, soit dans l'estomac, soit dans les déjections, on remarque que les grands animaux, comme Eléphant, Rhinocéros, ne triturent que fort légèrement les différentes nourritures qu'ils prennent.

Toutes les figures d'Hippopotames qui ont été données jusqu'à présent, sont très-imparfaites. La meilleure que je connoisse, est sans contredit celle de M. Allaman, Professeur de Médecine à Leyde. Elle a été gravée d'après les dessins qu'il en avoit reçus de M. Gordon. Dans ma description des Animaux, je ferai copier celui que j'en ai tiré moi-même, & j'espère qu'il satisfera les Naturalistes.

Je fis partir un Hottentot pour le camp, afin d'amener le lendemain deux forts attelages de Bœufs, pour transporter notre chasse. Le jour avoit entièrement disparu ; nous choisîmes le dessous d'un gros arbre pour y passer la nuit :

nous n'étions pas éloignés du bord de l'eau, parce que n'ayant pu rouler notre animal plus loin, & ne voulant pas l'abandonner au hasard d'être dévoré par les bêtes carnassières, nous nous voyions forcés de le garder à vue. Nous étions environnés & couverts de beaucoup d'arbres; ce qui rendoit notre position plus critique, nous pouvions être aisément surpris; mais au moyen des feux extraordinaires que nous allumâmes, & d'une vingtaine de coups de fusil, qui furent tirés par intervalles, nous eûmes une nuit fort tranquille. Il ne nous fut cependant pas possible de dormir : attirés par le voisinage de l'eau & la fraîcheur de l'emplacement que nous occupions, des miriades de Cousins nous dévoroient. Un de mes Hottentots qui s'étoit endormi, avoit tellement été piqué, que son visage démesurément enflé le rendoit méconnoissable.

J'avois eu soin de faire couper un pied de l'Hippopotame, qu'on m'accommoda comme on avoit fait, environ cinq mois avant, celui du premier Eléphant que j'avois tué avant de traverser la montagne Duyvels-Kop, pour passer du Pays d'Auténiquoi, dans celui de l'Ange-Kloof.

J'eus toutes les peines du monde pour mettre mes gens à l'ouvrage; ils avoient passé toute la nuit à se bourrer d'Hippopotame : je les avois vu faire cuire des émincées d'un pied de large, & de deux ou trois de longueur : ils ne sentoient d'autre besoin que celui de dormir.

On me servit pour mon déjeûné, le pied qu'on m'avoit fait cuire pendant la nuit; il étoit succulent : je le crois supérieur à celui de l'E-

léphant. Il eſt plus délicat, & jamais je n'ai rien mangé qui m'ait fait plus de plaiſir.

Quoique l'Hippopotame ſoit extrêmement gras, ſa graiſſe n'a rien de dégoûtant, & ne produit point les mauvais effets de celle des autres animaux. Mes gens la faiſoient fondre, & la buvoient par écuelles, comme on avale un bouillon : ils s'en étoient outre cela ſi bien frottés, qu'on eût dit qu'on les avoit vernisſés, tant ils étoient luiſans, & leurs ventres tendus montroient aſſez que le repas de la nuit n'avoit point été frugal.

J'avois oublié de demander un Cheval pour moi; Swanepoël y avoit penſé : la chaleur étoit exceſſive ; ſix grandes lieues nous ſéparoient du gîte. Je fis attacher l'Hippopotame par la tête à une forte chaîne, & l'on y attela douze Bœufs. Tant que nous longeâmes la rivière, ils éprouvèrent beaucoup de peine & de fatigue, ſoit par l'inégalité du chemin, ſoit par les troncs d'arbre qui gênoient à tous momens le paſſage. Mais, une fois arrivés ſur la plaine couverte d'herbes aſſez hautes, je fis changer les relais ; &, voyant qu'ils alloient aſſez rondement, je montai à cheval pour gagner le devant. Jager, mon Chien favori, qui ne me quittoit jamais, & me ſuivoit à la chaſſe & dans toutes mes courſes, fut obligé, pour cette fois, de reſter en-arrière, ne pouvant ſe traîner : il avoit imité mes Hottentots, & n'arriva qu'avec eux vers les cinq heures du ſoir.

Les trois Chaſſeurs que j'avois envoyés d'un autre côté, étoient auſſi de retour avec bonne priſe : ils avoient tué deux Gnous, trois Gazelles de parade, de façon que nous nous

trouvions tout d'un coup abondance de vivres ; mais la grande chaleur, & le frottement de l'Hippopotame fur la terre, l'avoit avancé & meurtri, de manière que quelques-unes des parties les plus fufceptibles comme les plus délicates, étoient endommagées, & commençoient à fe gâter : cela nous obligea à paffer la nuit à le dépecer. On en fala une partie dans les deux peaux de Gnoux que mes Chaffeurs avoient rapportées : je fis mettre à part les meilleurs morceaux dans une barrique d'eau-de-vie, qu'on défonça après avoir tranfvafé dans des crûches ce qui pouvoit y refter de liqueur : mes gens profitèrent de cette opération, & s'enivrèrent.

La nuit fuivante, nos deux Lions revinrent encore : je crois que toutes les Hiennes & tous les Jakals s'étoient affemblés pour nous rendre vifite. Une Hienne ofa traverfer nos feux, & arriver jufqu'à nous. Elle fut manquée par un Hottentot qui la tira. Les Jakals venoient jufques dans le camp. Sans le renfort de nos Chiens, nous euffions été forcés de partager notre chaffe avec ces animaux, qui ne paroiffoient pas d'humeur à en avoir le démenti.

Le lendemain, nos gens s'occupèrent à dépecer la peau de l'Hippopotame, pour en faire ce qu'on appelle dans le Pays, des *Chanboc*. Ce font les fouets en ufage pour frapper les Bœufs qui font fous la main du conducteur au timon du chariot : ils ont la forme de ceux dont on fe fert en Europe pour monter à cheval ; mais ils font plus gros & plus longs ; & comme dans la plus grande épaiffeur, la peau peut avoir deux pouces, on la coupe en lanières de deux

pouces de larges : ce qui donne à toutes ces pièces deux pouces d'équarriſſage en tous ſens. Ils ont environ ſix pieds de long : on les ſuſpend, & l'on attache un poids à l'extrêmité inférieure pour les faire ſécher. On les arrondit à coup de maillet, obſervant de les faire venir à rien par l'un des bouts. Ceux qu'on rend plus minces pour monter à cheval, ont ſur ceux d'Europe l'avantage de ne jamais rompre, ſurtout ſi, de temps à autre, on prend ſoin de les luſtrer avec un peu d'huile.

On fait un uſage pareil du cuir du Rhinocéros. Les habitans du Cap lui donnent même la préférence, quoique ce fouet ſoit moins ſolide, mais parce qu'il prend un plus beau poli & une couleur de corne preſque tranſparente. Pour les Colons, qui ne ſont point élégans, & qui préfèrent l'utile à l'agréable, ils ne font uſage que des premiers. Les uns & les autres ſe vendent actuellement aſſez cher, les deux eſpèces d'animaux qui fourniſſent la matière de ces fouets ne ſe trouvant plus dans les Colonies, & ceux des particuliers qui pénètrent quelquefois au-delà, n'étant pas ſûrs d'en pouvoir rencontrer.

Au reſte, la peau de ces animaux ne peut guères s'employer mieux. Elle eſt trop épaiſſe pour ſervir à d'autres uſages : elle reſſemble beaucoup, ſi l'on met à part ſon épaiſſeur, à celle du Cochon. L'Hippopotame lui-même approche un peu de cet animal : leur lard n'auroit point de différence pour les perſonnes qu'on n'en auroit pas prévenus ; ſi la ſalaiſon de celui-ci pouvoit ſe faire avec toutes les précautions requiſes, on lui donneroit la préférence

avec d'autant plus de raiſon, que, dans la Colonie, cette graiſſe paſſe pour être très-ſaine. Par exemple, on eſt perſuadé au Cap qu'elle ſuffit, priſe en potion, pour guérir radicalement les perſonnes attaquées de la poitrine. Celle que je conſervois dans des outres de peau, n'avoit que la conſiſtance ordinaire de l'huile d'olive dans les grands froids de l'hyver.

On reconnoît dans les défenſes de l'Hippopotame, une qualité qui lui donne la préférence ſur l'ivoire. Celui-ci jaunit avec le temps; mais, de quelque façon que les autres ſoient préparés, elles conſervent leur blancheur dans toute leur pureté. Il ne faut pas s'étonner ſi les Européens en font un aſſez gros objet de trafic, & ſur-tout les François. Aidées par l'art, elles ſuppléent à la nature, & figurent admirablement bien dans la bouche d'une jolie femme.

Mes Hottentots avoient compté ſur une ſeconde chaſſe : l'appât étoit pour eux ſi ſéduiſant! Je trouvai que nous avions aſſez de proviſions, & qu'il falloit employer plus utilement notre temps, ou du moins varier un peu nos occupations, je devrois dire nos plaiſirs. L'envie me prit d'eſſayer ici mon filet : nous trouvâmes difficilement un endroit de la rivière commode pour le lancer; mais nous y réuſſîmes tant bien que mal. Nous ne pûmes tirer tout au plus qu'une vingtaine de poiſſons de deux ou trois eſpèces : le plus long avoit à-peu-près ſix pouces. Frits à la graiſſe d'Hippopotame, ils me parurent excellens. Cette pêche ne nous procurant nul profit qui méritât de nous fixer, & l'embarras d'approcher de la rivière à notre gré m'en

m'en ayant tout-à-coup dégoûté, je fis retirer le filet. Dans le moment où l'on s'occupoit à le plier, il vint près de nous un oiseau qui, loin de s'effaroucher en nous voyant, s'approchoit de plus en plus, & poussoit des cris fort aigus: on me dit que c'étoit l'oiseau qui découvre le miel; je remarquois dans ses cris & ses manières, beaucoup d'analogie avec l'oiseau connu des Ornytologistes, sous le nom de *Coucou Indicateur*; mais il étoit beaucoup plus gros que celui que je connoissois déjà : mes Hottentots qui le respectent, à cause des services qu'il leur rend, me demandoient grace pour lui; c'étoit une espèce nouvelle à joindre à ma collection : je l'abattis; il est du genre de *l'Indicateur* connu; mais plus grand & différent par son plumage, il en est une variété.

J'ai fait plus par la suite; j'ai tué trois différentes espèces de ces oiseaux, tous également Indicateurs.

Les Sauvages de l'Afrique les connoissent bien, & les ménagent comme des Divinités. Ces oiseaux ne vivent que de miel ou de cire : ce sont eux qui leur indiquent involontairement les magasins où l'on trouve abondamment de l'un & de l'autre.

Les Naturalistes placent, on ne sait pourquoi, l'Indicateur parmi les Coucous : il ne tient pourtant à ce genre que par la conformation des pieds; &, différent par les autres caractères physiques, il l'est beaucoup encore par ses mœurs. Au risque d'encourir l'anathême des scientifiques Cabinets, il faut répéter sans cesse que les gros livres ne sont rien auprès du grand livre de la

Nature, & qu'une erreur pour avoir été consacrée par cent plumes éloquentes, ne peut cesser d'être une erreur.

Cet oiseau n'est pas plus Coucou que les Pics, les Barbus, les Perroquets, les Toucans, & toutes les autres espèces qui ont deux doigts devant & deux derrière. S'il devoit être rangé dans une classe connue, il appartiendroit plutôt à celle des Barbus, parce que c'est avec elle qu'il se trouve avoir le plus d'analogie.

Je n'ai trouvé dans son estomac que de la cire & du miel : pas le moindre débris d'insecte ne s'y faisoit appercevoir. Sa peau est épaisse, & le tissu en est si serré, que, lorsqu'elle est encore fraîche, on peut à peine la percer avec une épingle. Je ne vois là qu'une admirable précaution de la Nature, qui, l'ayant destiné à disputer sa subsistance au plus ingénieux des insectes, lui donna une enveloppe assez forte pour le mettre à l'abri de sa piqûre.

Il fait son nid dans des creux d'arbres, il y grimpe comme les Pics, & couve ses œufs lui-même : ce caractère de ses mœurs suffit pour le séparer totalement du Coucou, & en faire un nouveau genre.

On verra, dans mon Ornytologie, les figures & les descriptions détaillées des trois espèces d'Indicateurs qui me sont connues.

Mon Hottentot Klaas, en revenant de la chasse, m'apporta un Aigle qu'il avoit tué : c'étoit une espèce que je n'avois pas encore vue, & qui n'est décrite par aucun Auteur. Je le récompensai dignement, & lui donnai double ration de tabac : non que je dusse être généreux envers

un homme que j'affectionnois de prédilection, & à qui il m'eût été cruel de refuser la plus légère faveur, mais pour exciter, par cet exemple, tous mes gens à me faire quelques découvertes.

Cet oiseau, entiérement noir, me sembloit, par son caractère, tenir autant du Vautour que de l'Aigle; mais j'ai reconnu qu'il en diffère par ses mœurs. Au surplus, l'analogie est grande dans tout le reste; car, au besoin, l'Aigle devient Vautour; c'est-à-dire que, pressé par la faim, s'il ne se présente rien de mieux pour l'instant, il se jette aussi-bien qu'aucun autre oiseau de proie sur une charogne empestée, & c'est une erreur grossière d'imaginer qu'il ne vit que de sa chasse. Lorsque je faisois répandre les débris des gros animaux que nous avions tués, pour attirer les oiseaux carnivores, les Aigles, les Pigrièches même arrivoient à la curée tout aussi-bien que les Vautours.

Je demande bien pardon aux Poëtes anciens & modernes, de dégrader ainsi la noblesse de ce fier animal : il est affreux, je l'avouerai, de voir cette sublime monture du puissant maître des Dieux, s'abattre honteusement sur les restes épars d'une charogne infecte, & s'y repaître à son plaisir!

Le 18, nous passâmes une partie de la nuit à faire le coup de fusil, pour écarter encore nos deux Lions & la troupe vorace des Hiennes : je ne m'endormis que fort tard. A mon réveil, quelle fut ma surprise de me voir entouré au milieu de mon camp, d'une vingtaine de Sauvages Gonaquois! Cette visite & ses suites mé-

ritent de plus amples détails. Le Lecteur, dans ce ſimple récit, puiſera plus de vérités ſur l'état poſitif d'un Sauvage d'Afrique, que dans tous les diſcours des Philoſophes.

Le Chef s'approcha pour me faire ſon compliment; les femmes, dans toute leur parure, marchoient derrière lui : elles étoient luiſantes & fraîchement *Boughouées*; c'eſt-à-dire qu'après s'être frottées avec de la graiſſe, elles s'étoient ſaupoudrées d'une pouſſière rouge qu'elles font avec une racine nommée dans le pays, *Boughou*, & qui porte une odeur aſſez agréable. Elles avoient toutes le viſage peint de différentes manières; chacune d'elles me fit un petit préſent. L'une me donna des œufs d'Autruches, une autre un jeune Agneau, d'autres m'offrirent une abondante proviſion de lait dans des paniers qui me paroiſſoient être d'oſier. Ce dernier cadeau m'étonna. „ Du lait dans des paniers, me „ diſois-je! voilà une invention qui annonce bien „ de l'induſtrie "! &, me rappellant ces pots au lait de cuivre dont on ſe ſervoit autrefois à Paris, avant que la ſageſſe de la Police les eût à jamais proſcrits, je vis en les comparant avec les vaſes ſi propres qui m'étoient préſentés, combien un grand peuple avec ſes arts, ſes grands hommes & ſon Louvre, eſt ſouvent loin, pour les beſoins les plus ſimples, des peuples qu'il mépriſe!

Ces jolis paniers ſe fabriquent avec des roſeaux ſi déliés, & d'une texture ſi ſerrée, qu'ils peuvent ſervir même à porter de l'eau : ils m'ont été, pour cet uſage, d'une grande reſſource dans la ſuite. Le chef des Gonaquois m'apprit qu'ils étoient

l'ouvrage des Caffres, avec lesquels ils les échangent contre d'autres objets.

Ce Chef se nommoit *Haabas*; il me fit présent d'une poignée de plumes d'Autruche du choix le plus rare. Pour lui montrer le cas que je faisois de son présent, je détachai sur le champ le panache de la même espèce que je portois à mon chapeau, & je mis le sien à la place. Je remarquai dans les traits du bon vieillard toute la satisfaction qu'il en ressentoit; il me témoigna par ses gestes & ses paroles, combien il étoit enchanté de mon action.

Mon tour vint de prouver à ce Chef ma reconnoissance : je commençai par lui faire donner quelques livres de tabac. J'allois me procurer, à peu de fraix, une scène délicieuse, & faire plus d'un heureux. D'un simple signe, Haabas fit approcher tout son monde : dans un clin-d'œil, ils formèrent un cercle, & s'accroupirent comme des Singes. Tout le tabac fut distribué, & je remarquai, avec beaucoup de plaisir, que la portion que s'étoit réservée Haabas égaloit tout au plus celle des autres. Je me sentis touché de cette bonhommie & de l'esprit d'équité que je voyois briller en lui d'une façon si naïve & si simple : j'ajoutai au présent que je venois de lui faire, pour lui personnellement, un couteau, un briquet, une boîte d'amadoue, & un collier de très-gros grains de verroterie. Je donnai aux femmes des colliers & du fil de cuivre pour des bracelets. Au milieu de ces offrandes réciproques, & des sentimens affectueux qu'elles nous inspiroient mutuellement, je remarquai une jeune fille de seize ans, Confondue dans la foule,

elle montroit moins d'empreſſement à partager les joyaux que je diſtribuois à ſes compagnes, que de curioſité pour ma perſonne : elle m'examinoit avec une attention ſi marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me conſidérer à ſon aiſe. Je lui trouvai la figure charmante ; elle avoit les plus fraîches & les plus belles dents du monde ; ſa taille élégante & ſvelte, & les formes amoureuſes de ſon corps auroient ſervi le pinceau d'Albane. C'étoit la plus jeune des Graces ſous la figure d'une Hottentote.

Les impreſſions de la beauté ſont univerſelles ; c'eſt une Souveraine dont l'empire eſt par-tout. Je ſentis à la prodigalité de mes préſens que je pliois un peu ſous ſa puiſſance. Ma jeune Sauvage ſe fut bientôt accoutumée à moi ; je venois de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs qui la paroient à ravir : je détachai de mon cou un mouchoir rouge dont elle s'enveloppa la tête. Dans cet accoutrement, elle étoit, ce qu'en langage précieux, on diroit délicieuſe. Je me faiſois un plaiſir de la parer moi-même. Quand ſa toilette fut achevée, elle me demanda quelques bijoux pour ſa ſœur, qui étoit reſtée à la Horde ; elle montra du doigt ſa mère, & m'apprit qu'elle n'avoit plus de père. Je la fatiguois de queſtions, tant je trouvois de charme dans ſes réponſes. Rien n'égaloit le plaiſir que j'avois à la voir, ſi ce n'étoit celui que je prenois à l'entendre : je lui demandai de reſter avec moi, & lui fis toutes ſortes de promeſſes ; mais quand je lui parlai ſurtout de l'emmener dans mon Pays, où toutes les

Pl. III.



NARINA, JEUNE GONAQUOISE.

femmes font des reines, & commandent à des Hordes puiffantes d'efclaves, loin de fe laiffer tenter, elle rejetta bien loin mes propofitions, & fe livra fans façon à quelques mouvemens d'impatience & d'humeur. Un Monarque n'eût pas vaincu fa réfiftance, & le chagrin que lui caufoit la feule idée d'abandonner fa famille & fa Horde. Je finis par la prier de m'amener du moins fa fœur, qui auroit lieu d'être fatisfaite à fon tour. Elle me le promit. Dans ce moment, fes yeux fe fixèrent fur une chaife placée non loin de moi. Elle me montra un couteau que j'y avois laiffé par hafard; je m'empreffai de le lui offrir; elle le remit fur le champ à fa mère.

Elle étoit fans ceffe occupée de fes atours nouveaux pour elle; elle touchoit fes bras, fes pieds, fon collier, fa ceinture, paffoit vingt fois la main fur fa tête pour y toucher & reconnoître fon mouchoir qui lui plaifoit beaucoup: j'ouvris mon néceffaire, & j'en tirai le miroir que je mis devant elle; elle s'y regarda très-attentivement, & même avec complaifance; elle montroit affez par fes geftes & fes attitudes variées, combien elle étoit fatisfaite, je ne dis pas de fa figure, mais de fes ajuftemens qui lui faifoient une impreffion toujours plus vive. Lors de fa toilette du matin, & du départ de la Horde pour me venir voir, elle s'étoit frotté les joues avec de la graiffe & de la fuie: je les lui fis laver & bien effuyer; mais je ne pus jamais lui perfuader que les fecours de fon art nuifoient à la Nature qui l'avoit créée très-jolie. Quelqu'adreffe que je miffe dans mes raifonnemens, quelque fût l'effet de fa complaifance à rendre à fes joues

fraîches ce tendre velouté de la jeunesse si fugitif & si léger, elle tenoit à son vilain noir graisseux avec autant d'entêtement, qu'en nos climats on tient au rouge, à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes.

Ma belle élève me pria de lui laisser mon miroir, & j'y consentis : elle profitoit à merveille de la faveur qu'elle s'étoit doucement acquise pour me demander tout ce qui lui faisoit plaisir. Je me laissois toujours entraîner : cependant je fus contraint de lui refuser plusieurs effets, autant par le besoin indispensable que j'en avois, que dans la crainte qu'elle n'en fît un usage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avoient aussi tentée ; le brillant des cailloux du Rhin parloit à ses yeux. J'aurois été charmé de lui en faire hommage. Combien ne désirai-je pas en ce moment les plus misérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile ! Malheureusement c'étoit la seul paire que je possédasse ; je lui fis comprendre que ces boucles m'étoient absolument nécessaires. De ce moment, il n'en fut plus question. Elle avoit le bon esprit de n'être affectée d'aucun de mes refus : il suffisoit que j'eusse une fois dit non, pour qu'elle changeât d'objet.

Je trouvois son nom difficile à prononcer, désagréable à l'oreille, & très-insignifiant pour mon esprit. Je la débaptisai, & la nommai *Narina*, qui signifie *fleur* en langage Hottentot. Je la priai de conserver ce beau nom qui lui convenoit à mille égards : elle me promit de le porter tant qu'elle vivroit, comme un souvenir de mon passage dans son Pays, & comme

un témoignage de ſon amour ; car ce ſentiment déja ne lui étoit plus étranger ; & dans ſon langage naïf & touchant, elle me faiſoit aſſez connoître tout ce qu'a d'impérieux la première impreſſion de la Nature, & qu'au fond des déſerts d'Afrique, il ne falloit pas même oſer pour être heureux.

J'avois fait tuer un Mouton, & cuire une bonne quantité de notre Hippopotame pour régaler nos hôtes : ils ſe livrèrent à tous les accès de la gaîté. Tout le monde danſa. Mes Hottentots, en homme polis & galans, régalèrent de leur muſique les Sauvages : les virtuoſes firent entendre le Goura, le Jnoum-jnoum, le Rabouquin : l'heureuſe Guimbarde ne fut point oubliée. Cet inſtrument nouveau produiſit ſur les aſſiſtans la plus vive ſenſation. Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'eſſayer ; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle jetta loin d'elle l'inſtrument qu'elle trouva déteſtable.

Toute cette journée ſe paſſa en fêtes, en folies. Mes gens diſtribuèrent leur ration d'eau-de-vie, indépendamment de celle que je leur avoit fait particulièrement donner. Je vis avec plaiſir que Narina n'en pouvoit boire. Cette ſobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avoit inſpirée. Je déteſte cette liqueur, & m'étonne comment nos femmes bravent ainſi par gentilleſſe le plus dégoûtant des poiſons.

Je ſongeai à faire ramaſſer de bonne heure le bois néceſſaire pour nos feux. Cette opération ne fut pas longue : les Gonaquois ſe mi-

rent de la partie, & firent une ample provifion pour eux-mêmes; car je leur avois permis de refter jufqu'au lendemain, & leur avois affigné, pour paffer la nuit, une place éloignée de mon camp.

Le foir, lorfque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé & du café. Narina prenoit goût au thé; mais la couleur du café lui donnoit de l'averfion pour cette liqueur. Je mis la main fur fes yeux, & lui en fis avaler une demi-taffe : elle la trouva bonne; mais elle retournoit de préférence au thé : elle y revenoit même fort fouvent. C'étoit de fa part une fineffe dont je feignois de ne m'être pas apperçu, & qui m'amufoit beaucoup. Je fuis perfuadé que cette boiffon ne flattoit pas infiniment fon goût : mais elle fe dépêchoit de l'avaler pour arriver dans le fond de la taffe, au morceau de fucre candi qu'elle m'avoit vu y jetter.

Après ce goût frugal, & les fcènes piquantes qu'il me procuroit, on fe remit à la danfe; & vers minuit, le befoin du repos fit ceffer les plaifirs.

Depuis quelque temps, je couchois dans mon chariot pour éviter l'humidité des nuits. Je fis au Chef des Gonaquois la politeffe de le garder dans mon camp, & j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma canonnière.

Le Lecteur s'attend bien, fans doute, à voir ma favorite exceptée de la loi qui renvoyoit toute la Horde dans l'enceinte que je lui avois prefcrite, & ne croira point à ma continence. Narina fe tenoit près de moi, & ne fongeoit

guères à quitter ſon ami.... Je lui montrai ſa mère & ſes compagnes qui s'éloignoient de nous, &.... je reçus les adieux de Narina.

Je détachai deux de mes gens armés pour paſſer la nuit auprès de ces Gonaquois, & les défendre contre l'approche des animaux carnaſſiers. Lorſque tout le monde ſe fut retiré, j'ordonnai qu'on ne laiſſât plus entrer ni ſortir perſonne.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir. Tout ce qui venoit de ſe paſſer, depuis l'arrivée de ces Sauvages, ſe retraçoit à mon imagination ſous des couleurs ſi bizarres & ſi nouvelles. Ce que j'apprenois du caractère & des mœurs de ces peuples, comparé aux relations fades & ridicules de nos romanciers Voyageurs, me ſembloit ſi pur, ſi ſimple & ſi touchant, mes converſations particulières avec Haabas, avec Narina, m'avoient ſi vivement intéreſſé, que je maudiſſois juſqu'aux rapides inſtans enlevés à ces ſcènes animées, & regrettois de n'en pas voir ſe prolonger le cours.

A mon réveil, j'allai viſiter le camp de mes Gonaquois. L'aurore commençoit à peine à briller. Roulés en peloton ſous leurs Kros (*), ils étoient tous plongés dans le plus profond ſommeil. Narina étoit avec ſa mère, ſur une natte que je leur avois fait donner pour les garantir de l'humidité. Les ſept autres femmes, en-

(*) Manteaux de peaux de différens Quadrupèdes dont ſe ſervent généralement tous les Hottentots, ſoit pour ſe vêtir de jour, ſoit pour ſe couvrir pendant la nuit. J'aurai occaſion d'en parler plus amplement dans la ſuite.

taſſées les unes près des autres, formoient un grouppe plaiſant. On ne voyoit ni pieds, ni têtes : tout étoit caché ſous la couverture. Je leur ſouhaitai le bon jour par un coup de fuſil lâché à leurs oreilles : je vis auſſi-tôt toutes ces têtes effrayées ſortir de deſſous leurs Kros, & m'offrir le plus comique des tableaux. Cependant quelques-uns des dormeurs ne ſe réveillèrent point : ce qui ne doit pas ſurprendre ; car le ſommeil pour les Hottentots, eſt voiſin de la léthargie.

Je les laiſſai reprendre à leur aiſe l'uſage de leurs ſens, & j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oiſeaux avant que la chaleur ſe fît ſentir. Le Nord, qui, dans ces parages, fait l'office du Midi en France, nous annonçoit une journée accablante. Je rentrai chez moi à dix heures avec quelques oiſeaux, entr'autres un Gobe-Mouche roux à longue queue, que je regardois, avec raiſon, comme une découverte heureuſe. Ce charmant animal, dont la couleur dominante eſt en effet le plus beau roux, a la tête ornée d'une huppe plus belle encore, & porte deux très-longues plumes à la queue ; ce qui lui donne un air de dignité que ſa femelle ne partage point avec lui : encore n'en jouit-il que dans la ſaiſon des amours. Elle dure environ trois mois ; paſſé lequel temps, ces deux plumes ſe détachent d'elles-mêmes. Rien alors ne le diſtingue de ſa femelle, qu'une teinte un peu plus rembrunie.

Il ne faut pas confondre cette eſpèce avec l'oiſeau du même genre décrit par Buffon & Briſſon, ſous le nom de Gobe-Mouche huppé & à

longue queue du Cap de Bonne-Efpérance : il eft faux que cet oifeau fe trouve au Cap. Il appartient aux Indes, & notamment à l'ifle de Ceylan. Il diffère beaucoup du mien. Les caractères qui les diftinguent feront rapportés dans mon Ornythologie. Je puis feulement affurer d'avance que les deux Gobe-Mouches, décrits fous ce nom, dont l'un eft prefque blanc, & l'autre roux, & qu'on donne comme des efpèces différentes, n'en font abfolument qu'une feule, & que cette variété dans les couleurs provient de la différence des faifons. On peut s'en convaincre en examinant l'un de ces individus dans mon cabinet, qui, tenant encore des deux états, montre clairement le paffage fucceffif du blanc au roux.

Celui que je venois de tirer n'éprouve jamais ce changement : ce caractère feul fuffit pour ne pas le confondre, comme on l'a fait, & pour en faire une nouvelle efpèce.

Après avoir dépofé ma chaffe dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes : je n'y trouvai que les hommes ; toutes les femmes avoient difparu : on m'apprit qu'elles venoient de partir pour fe baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière : je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher ; leurs voix & leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis fur la pifte. Je me gliffai doucement entre les arbres & les brouffailles, & j'arrivai tout près du bord fans être apperçu. Elles nageoient toutes, folâtrant au milieu des eaux, & plongeant avec une adreffe merveilleufe.

Lorfque j'eus examiné mes baigneufes à loifir, un coup de fufil que je tirai en me préfentant

à elles fit ceſſer leurs jeux. Toutes en même-temps s'enfoncèrent dans l'eau, & ne montroient plus que le bout du nez. Je m'étois aſſis ſur leurs habillemens entaſſés; je prenois plaiſir à les perſiffler, & leur faiſois voir l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher. La mère de Narina rioit aux éclats, de l'embarras de ſes compagnes ainſi priſes au dépourvu. Elle étoit ſortie de l'eau plutôt que les autres, & ſe repoſoit ſous un arbre en les attendant. Elles me ſupplièrent long-temps de m'éloigner : ce fut en vain. Il ne leur reſtoit qu'un parti qu'elles ſaiſirent avec une adreſſe dont je fus étonné. Elles connoiſſoient tout l'aſcendant qu'avoit ſur moi la belle Narina. Sa mère lui lança ſon tablier & ſon kros; elle s'habilla dans l'eau, & vint bientôt à moi de l'air le plus tendre & le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques momens à l'écart, pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtemens. Je feignis d'y mettre un peu de réſiſtance; mais, me prenant par la main, Narina réuſſit à m'entraîner avec elle, juſqu'à ce qu'étant hors de vue, elle pût crier à ſes compagnes qu'elles pouvoient ſortir de l'eau, & s'habiller.

Cependant nous cheminions vers ma tente, de plus en plus familiariſés, Narina folâtrant auſſi librement avec moi, qu'elle l'eût fait avec ſon frère, ſes parens, ſes compagnes. Elle me plaiſantoit à ſa manière, me tourmentoit d'une façon très-piquante, tantôt luttant de force avec moi pour ſe débarraſſer de mes bras, tantôt franchiſſant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges foſſés. Jeune & vigoureux

alors, depuis long-temps rompu aux travaux les plus pénibles, & menant une vie plus dure mille fois que ces Sauvages mêmes, j'euſſe défié nos Hercules d'Europe; mais ſoit que l'habitude & un reſte de galanterie me fiſſent une loi de n'employer envers la jeune Narina que la moitié de mes forces, ſoit qu'en effet elle eût plus d'adreſſe, & les mouvemens plus ſouples, elle m'auroit contraint à lui demander grace, & je pliois ſous ſes efforts; mais ſur-tout lorſqu'échappée à mes agaceries, & mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défioit à la courſe, & venoit à s'élancer, avec quelle vîteſſe elle parcouroit les chemins, & par cent détours revenoit ſe cacher à la liſière du bois, & me ſurprenoit au paſſage!

Différens oiſeaux que je voyois voltiger dans la forêt me forçoient à tous momens d'y rentrer : c'étoit le ſeul moyen qui me reſtât d'appaiſer les fougues de ma jeune Sauvage. Rien n'égaloit le plaiſir qu'elle éprouvoit à me voir tirer des coups de fuſil : je ne les lui épargnois pas; & dans cette ſeule courſe, j'abattis une vingtaine d'oiſeaux. Je n'avois point emmené de Chien; Narina en faiſoit aiſément l'office, ſaiſiſſoit admirablement bien les pièces qui n'étoient que bleſſées. Cependant je commençois à perdre de vue mon camp, & m'étois laiſſé entraîner un peu loin. Tous ces jeux & les eſpiégleries de ma jeune compagne parvinrent enfin à m'égarer, & ne ceſſèrent que lorſqu'elle m'eût donné tout naturellement une bonne leçon, & la meilleure réponſe au tour ſi plaiſant que je venois de lui jouer, il n'y avoit qu'un moment,

aux bords de la rivière Groot-Vis. Nous venions de rejoindre ſon cours qui me reconduiſoit infailliblement à mon camp. Un Héron que je venois de tirer, s'étoit abattu ſur les bords de la rivière ; entraîné par le courant, il gagnoit le milieu, & alloit m'échapper. J'en euſſe été d'autant plus déſolé, qu'un de ſes pareils que j'avois eu beaucoup de peine à me procurer, avoit été un jour, par la négligence d'un de mes gens, cruellement endommagé dans ma tente. Déja j'étois à mi-corps dans la rivière ; mais embarraſſé dans les herbes qui croiſſent ſur les bords, & n'ayant pas encore oublié l'accident du Queur-Boom, je répugnois à me laiſſer entraîner plus avant. Narina, qui s'apperçut de mon embarras, & me voyoit m'y prendre aſſez gauchement pour courir après mon oiſeau, s'étonna que je craigniſſe ſi fort de me mettre au large. En un clin-d'œil elle s'élance à la nage. Je rejoins la terre que je venois de quitter ; mais la cruelle, tenant mon oiſeau à la main, m'appelle, & m'invite à le venir chercher. Après cent débats & les plus vives inſtances, loin de le rendre à mes deſirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, & de-là me nargue à ſon aiſe, & ſe rit de ma poltronnerie. J'ai dit quelque part que je ne ſais point nager ; s'il fut des circonſtances où je duſſe m'en plaindre, ſans contredit, il ne pouvoit s'en rencontrer de plus mortifiante, & qui dût m'exciter davantage à réparer cette négligence inexcuſable de l'éducation. Lorſque je vis que je ne pouvois rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'aſſeoir ſur les bords de la rivière, & de l'attendre patiemment. Elle fut bientôt

bientôt laſſe elle-même. Elle ſe remit à la nage, & revint, non ſans quelques plongeons, rejoindre le bord où j'étois. Rien ne l'effrayoit de ma part. Pendant ſa traverſée, je l'avois pluſieurs fois couchée en joue : elle n'en étoit que plus folle & plus entêtée à me refuſer mon Héron. Nous reprîmes enfin tous les deux plus paiſiblement notre route juſqu'à ma tente.

Les autres Gonaquoiſes, que nous avions laiſſées plus bas ſur les bords de la même rivière, ne tardèrent pas à nous rejoindre. Un reſte de honte ſe liſoit dans leurs regards & ſur leurs fronts. J'eus à rougir de m'être fait un jeu cruel de leur décence. C'étoit la pudeur naïve dans tout ſon embarras, bien différente de cette réſerve perfide dont on ſe pare avec orgueil, & qui n'eſt qu'un manège agaçant, plus dangereux que le ſcandale.

Je fis déjeûner mes Sauvages : enſuite on m'apporta la table ſur laquelle je faiſois mes diſſections, & qui ne me ſervoit qu'à cela. Elle formoit avec deux chaiſes tout le meuble de ma tente. Je me mis devant eux à écorcher les oiſeaux que j'avois tués le matin. Cette opération les intriguoit fort ; ils me regardoient avec ſurpriſe, & ne pouvoient concevoir à quel deſſein j'ôtois la vie à des oiſeaux pour les dépouiller, & leur rendre auſſi-tôt leur forme. Je ne perdis pas mon temps à leur vanter des cabinets de collections, & le cas qu'on en fait en Europe. Ils ſe ſeroient à bon droit étonnés que je fuſſe venu de ſi loin dans cette unique deſſein, & la queſtion de Narina, s'il n'y avoit point d'oiſeaux dans mon Pays, me parut naturelle

& bien ſimple. Je penſai qu'aucune diſſertation ſur ce ſujet avec des Sauvages qui ne m'auroient point compris, ne valoit pas le plaiſir d'apprêter un Martin-Pécheur, dont je fis préſent à ma belle curieuſe.

Haabas m'engageoit à lever mon camp pour l'aller placer près de ſa Horde, où je trouverois une grande variété d'oiſeaux de toute eſpèce. Il me fit comprendre que je n'en étois éloigné que d'environ deux lieues. Je lui promis de l'aller voir ſous peu de jours.

Il ſe diſpoſoit à partir. Je le fis dîner avec tout ſon monde, & lui donnai en particulier une petite proviſion de tabac; ce qui lui fit grand plaiſir. Narina me promit de m'apporter du lait, & de m'amener bientôt ſa ſœur. Enfin, très-ſatisfaits les uns des autres, après mille adieux répétés, ces bonnes gens me quittèrent. Je les fis accompagner par un des miens, que je chargeai de reconnoître la route, & de me faire quelques échanges pour des Moutons.

Fin du Tome premier.

Fautes essentielles à corriger.

Page 92, *ligne* 15, Buffias, *lisez* Buffiias.
Page 143, *ligne* 24, rebroucher, *lisez* rebrousser.
Page 203, *ligne* 7, nuit-à, *lisez* nuit-là.
Page 239, *ligne* 23, s'exemper, *lisez* s'exempter.


6/92



